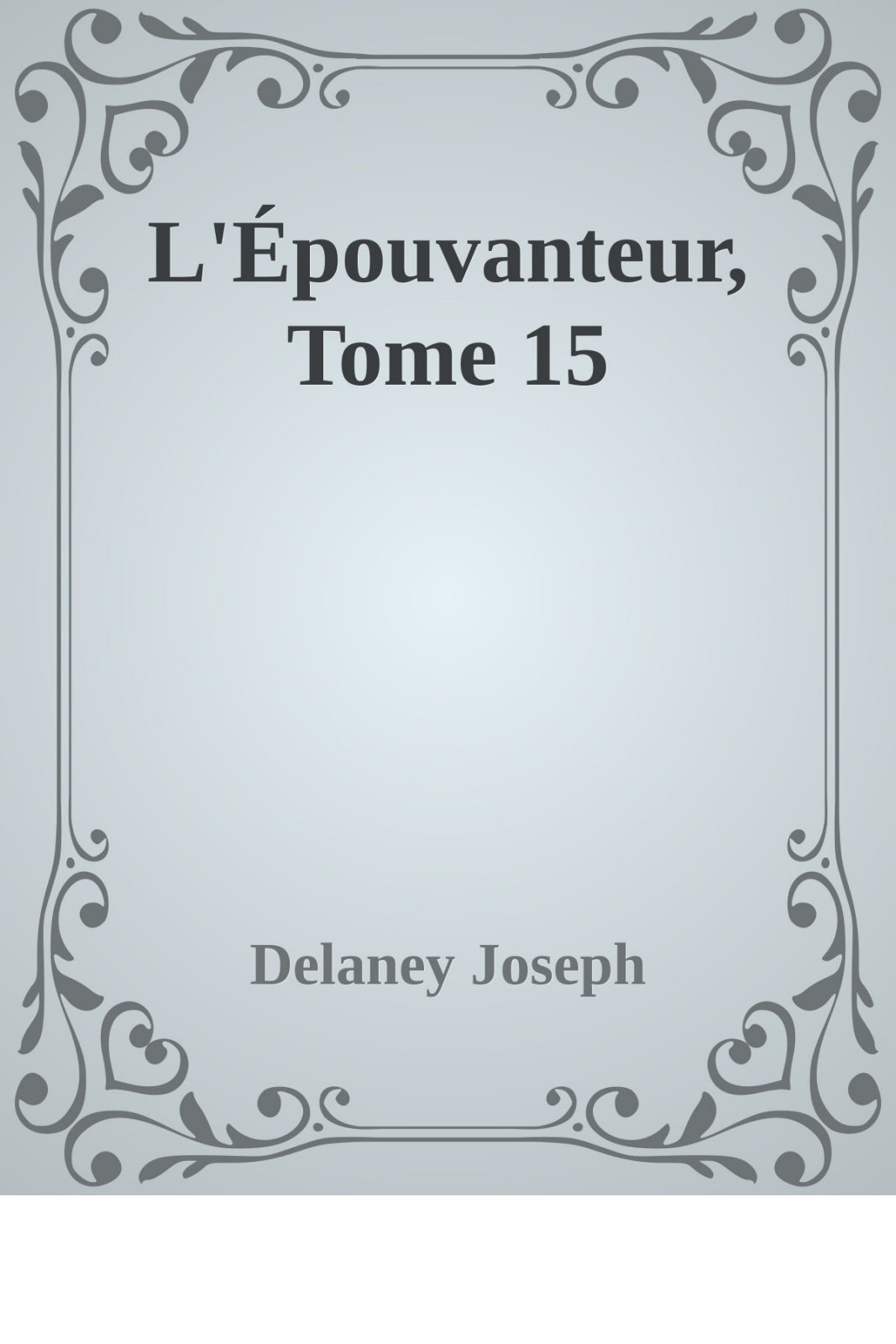


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

L'Épouvanteur, Tome 15

Delaney Joseph

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

XV

LA RÉSURRECTION DE L'ÉPOUVANTEUR



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

LA RÉSURRECTION DE L'ÉPOUVANTEUR

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne)
par Marie-Hélène Delval



JOSEPH
DELANEY

bayard jeunesse

Joseph Delaney vit en Angleterre, dans le Lancashire. Il a trois enfants et sept petits-enfants. Sa maison est située sur le territoire des gobelins. Dans son village, l'un d'eux, surnommé le frappeur, est enterré sous l'escalier d'une maison, près de l'église.

À Marie

Ouvrage publié originellement par The Bodley Head,
un département de Random House Children's Books
sous le titre *Spook's – A New Darkness*
Texte © 2016, Joseph Delaney

Pour la traduction française
© 2018, Bayard Éditions
18, rue Barbès 92128 Montrouge Cedex
ISBN : 978-2-7470-9327-9
Dépôt légal : octobre 2018

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse
Reproduction, même partielle, interdite

Table des matières

Couverture

Page de titre

Page de copyright

Prologue

1 - Comme un pantin

2 - Lukraste

3 - Un garçon de ferme

4 - Conseil de guerre

5 - Les greniers hantés

6 - Un petit détour

7 - Le créateur de dieu

8 - Les prisonniers morts

9 - Sur l'enclume de la douleur

10 - Sous contrôle

11 - Cauchemar sur cauchemar

12 - Métamorphose

13 - De la bave et du sang

14 - Prisonnier des Kobalos

15 - Une mort infamante

16 - Le temps de la réflexion

17 - Sorcière de la Terre

18 - Les plans de Grimalkin

19 - Le dernier hiver

20 - L'entre-monde

21 - Un crachat acide

22 - Le venin

23 - Et la Terre cria

24 - Une cordelière blanche

25 - De la viande de loup

26 - Sans un lieu sûr

27 - Le corps dans le sac

28 - La promesse

29 - Le dieu boucher

30 - Attaque nocturne

31 - Miroirs

32 - La maison d'hiver

33 - Le Quignon de Pain

34 - Comme un arbre qu'on abat

35 - Pleurnicheur

Les dangers que représentent les Kobalos - Rapport
de Grimalkin

Glossaire du monde des Kobalos

Prologue

Environ une heure après le coucher du soleil, Jenny s'engagea dans l'escalier en spirale menant à la plus haute des hautes tours de l'est. Elle était un peu essoufflée, et pas seulement à cause de la raideur des marches.

Elle progressait, nerveuse, les mains moites et les jambes molles. Le grenier où elle se rendait était hanté.

Elle n'était encore qu'une apprentie, et bien des années s'écouleraient avant qu'elle devienne épouvanteur. Ne présomait-elle pas de ses forces ?

Son souffle montait en buée dans l'air froid. Marche après marche, elle s'obligeait à grimper.

Jenny portait une lanterne. L'une de ses poches était remplie de sel, l'autre de limaille de fer. La taille ceinte d'une chaîne d'argent, le poing crispé sur un bâton en bois de sorbier, elle était prête à affronter n'importe quelle menace venue de l'obscur.

Pour traiter avec un fantôme, il suffisait habituellement de lui parler, de le persuader de rejoindre la lumière. Mais Jenny ne voulait prendre aucun risque. En cette froide contrée du nord, si loin du Comté, les fantômes étaient peut-être différents. Le contenu de ses poches et l'arme qu'elle tenait à la main la rassuraient.

Arrivée devant la lourde porte du grenier, elle essaya l'une des huit grosses clés du trousseau. Elle eut de la chance : la serrure était dure, mais la deuxième clé fonctionna.

Les gonds rouillés grincèrent, le bas de la porte racla bruyamment les dalles. Elle n'avait pas dû être ouverte depuis bien longtemps, et l'humidité avait fait gonfler le bois.

La jeune fille inspira profondément pour retrouver son calme avant de pénétrer dans la pièce. Étant la septième fille d'une septième fille, elle était sensible aux manifestations de l'obscur. Elle perçut aussitôt la proximité d'un danger. Elle leva haut la lanterne pour examiner les lieux : une pièce exiguë aux lambris tachetés de moisissure, meublée d'une table et de deux chaises couvertes d'une épaisse couche de poussière. Au fond, une autre

porte menait sans aucun doute à l'appartement principal.

Jenny frissonna de froid malgré sa veste en peau de mouton. Mais le pire était l'odeur. Cet endroit empestait. Un jour, dans le Comté, elle avait vu une foule rassemblée sur le sable de Morecambe Bay. En s'approchant, elle avait découvert un banc de poissons morts que la mer avait rejeté sur le rivage. Ce qu'elle respirait à présent lui rappelait cette puanteur. Elle y détectait aussi un effluve animal, comme si elle pénétrait dans une écurie pleine de chevaux en sueur et de sciure mouillée. Mais il y avait un troisième élément : un relent de chair brûlée et, sur sa langue, un goût de soufre.

La lumière jaune de la lanterne dérangea une grosse araignée, qui fila vers une énorme toile accrochée dans un coin.

La porte du fond n'avait pas de serrure, rien qu'une poignée en métal. Jenny la tourna et poussa le battant. Il résista. Elle le tira doucement.

Elle sentit aussitôt grandir la menace de l'obscur.

La lanterne éclaira ce qui avait dû être de luxueux appartements, désormais à l'abandon et rongés par l'humidité. Trois vastes cheminées bâillaient telles des bouches monstrueuses, les grilles de leurs foyers emplies de cendres. De l'eau gouttait du plafond sur un chandelier rouillé. Des lambeaux de tapis recouvraient le sol.

Un détail insolite attira alors l'attention de Jenny : au centre de la pièce, quatre canapés disposés en carré entouraient un trou circulaire d'environ dix pieds de diamètre, ceint d'une margelle de pierre. Quelqu'un y avait laissé un verre, en équilibre précaire. Il aurait suffi d'un rien pour qu'il bascule dans l'obscurité. Les pierres elles-mêmes luisaient d'eau.

Jenny s'approcha et plongea son regard dans le trou sombre en levant sa lanterne. Ça ressemblait à un puits. Y avait-il de l'eau au fond ?

Or, c'était impossible. Ça *ne pouvait pas* être un puits.

Elle se trouvait dans un grenier, au sommet d'une tour. Il y avait des chambres en dessous. Au-dessous encore se trouvaient les cuisines, et au premier niveau, la salle du trône où le prince Stanislaw, le souverain de cette région, recevait les doléances, donnait audience et rendait la justice.

Jenny avait visité cette partie du château quelques jours plus tôt. Si ce puits avait traversé les étages de la tour pour s'enfoncer dans le sol, il y aurait eu une structure en pierre circulaire, tel un conduit de cheminée, dans chacune des vastes pièces. Elle l'aurait remarqué.

À part le bruit étouffé de ses pas sur les tapis humides et celui

de l'eau gouttant sur le chandelier, le silence régnait. Puis il y eut une sorte de clapotis : du vin coulait dans le verre, comme versé par une main invisible. Presque aussitôt, une odeur métallique se répandit, parfaitement identifiable : ce n'était pas du vin. C'était du sang.

Fascinée, horrifiée, Jenny regardait le verre se remplir lentement. Quand le liquide écarlate atteignit le rebord et déborda sur la pierre, il se mit à fumer, et une soudaine puanteur souleva le cœur de la jeune apprentie. Le sang bouillonna dans le verre.

Puis le récipient oscilla et tomba dans le trou noir.

Jenny compta jusqu'à dix, mais aucun bruit ne lui parvint. Le puits semblait sans fond.

La pièce glaciale parut se réchauffer. Une vapeur s'éleva du cercle de pierre.

La jeune fille sentit ses cheveux se hérissier sur sa nuque et le bout de ses doigts la picoter. Elle sut à ces réactions que le grenier abritait un être autrement plus dangereux qu'une âme en peine attendant d'être envoyée vers la lumière. Elle avait espéré prouver sa bravoure et ses compétences de futur épouvanteur. Il lui fallait apprendre à se débrouiller seule.

La terreur l'envahit. Elle devinait la présence d'un être particulièrement maléfique, dangereux, et qui lui voulait du mal.

Elle s'écarta du cercle de pierre, recula derrière les canapés et pressa son dos contre le mur.

Dans les profondeurs, quelque chose inspira si puissamment que l'air siffla en rafale autour de Jenny. La porte de derrière claqua, et la jeune fille, jetée à terre, tomba à genoux tandis que la monstrueuse aspiration descendait dans le trou noir vers une bouche invisible et des poumons caverneux.

Jenny avait lâché la lanterne, et l'obscurité l'enveloppa.

Elle hurla en voyant une forme rougeoyante émerger de cet espace sans nom, enfler et s'élever au-dessus du puits. Six yeux couleur de braise, profondément enfoncés dans une tête bulbeuse, se posèrent sur elle.

Quand la créature – quelle qu'elle fût – relâcha son souffle brûlant et putride, une odeur de charogne emplit la pièce, une puanteur de choses mortes, qui remuaient pourtant dans les profondeurs souterraines.

De longs tentacules se déroulèrent en se tortillant pour saisir l'intruse et l'emporter au fond de ce trou qui ne pouvait pas exister.

Jamais elle ne deviendrait épouvanteur.

Elle allait mourir ici, seule, dans les ténèbres.

Comme un pantin

JENNY CALDER

Hier, j'ai vécu la pire journée de ma vie.

Hier, Thomas Ward, l'Épouvanteur de Chipenden, mon maître, est mort.

Tom aurait dû retourner dans le Comté, y combattre l'obscur, affronter fantômes, spectres, sorcières et gobelins. Nous aurions dû voyager de Priestown à Caster, de Poulton à Burnley ou Blackburn. J'aurais dû passer des heures dans la bibliothèque et le jardin, où j'aurais reçu mon enseignement d'apprentie épouvanteur. J'aurais dû m'exercer à creuser des fosses à gobelins et à lancer la chaîne d'argent.

Au lieu de ça, nous avons accompagné Grimalkin, la sorcière tueuse, tout au nord, dans un interminable voyage vers les contrées sinistres des Kobalos. Ces guerriers barbares, avec leur épaisse fourrure et leur face de loup, se préparent à une guerre sans merci contre le genre humain. Leur but est de tuer tous les mâles – hommes et garçons – et de réduire les femmes en esclavage.

L'un d'eux, un assassin Shaiksa, un guerrier particulièrement redoutable, s'était posté au bord de la Shanna, le fleuve qui forme la frontière entre nos terres et celles des Kobalos. Il avait défié nos champions en combat singulier, les tuant les uns après les autres avec une incroyable facilité. Mais les saints hommes du pays, les magowies, avaient reçu la visite d'une créature ailée, qui avait l'apparence d'un ange et qui leur avait fait une prophétie : un humain viendrait bientôt ; il abattrait le guerrier kobalos. Après quoi, il mènerait les armées des principautés vers la victoire.

À la suite de cette annonce, Grimalkin avait conçu un plan – celui qui a coûté la vie à Tom.

Son idée était d'envoyer Tom combattre et tuer le Shaiksa. Il aurait alors conduit l'armée dans les terres des Kobalos, permettant ainsi à la

tueuse d'en apprendre davantage sur leurs capacités magiques et stratégiques.

Tom avait vaincu le guerrier, mais dans un dernier geste le Kobalos mourant l'avait transpercé de son sabre.

Et Tom était mort, lui aussi.

Cela s'est passé hier.

Aujourd'hui, il va être enterré.

Le cercueil était posé dehors, sur l'herbe. Le prince Stanislaw, qui règne sur Polyznia, la plus grande principauté à la frontière des territoires kobalos, se tenait debout, flanqué de deux gardes. Après nous avoir saluées, Grimalkin et moi, il fit signe à quatre de ses hommes. Ceux-ci soulevèrent le cercueil et le mirent sur leurs épaules.

J'aurais tant voulu que le prince et son escorte ne soient pas là ! Ils nous accompagnaient pour rendre honneur à Tom. Mais moi, je l'aurais ramené dans le Comté, où son vieux maître était enterré, où ses frères vivaient toujours dans la ferme familiale.

J'observais le prince du coin de l'œil. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de grande taille et sans une once de graisse, au nez large et aux yeux rapprochés. Son regard où brillait l'intelligence était rempli de tristesse.

Les talents de combattant de Tom les avaient impressionnés, lui et ses hommes. Il avait reçu une blessure mortelle, mais il avait abattu le guerrier kobalos, ce dont aucun des champions du prince n'avait été capable.

Tandis que nous progressions vers le lieu de l'enterrement, le tonnerre éclata au-dessus de nos têtes. Bientôt, une pluie torrentielle nous trempait jusqu'aux os. Grimalkin m'agrippa par le bras. C'était sans doute un geste de compassion, à supposer qu'une tueuse aussi féroce en soit capable. Mais Tom était mort à cause de ses machinations, et je sentis monter ma colère. Sa poigne me serrait à m'en faire mal. Je me dégageai d'un haussement d'épaule et m'approchai de la tombe ouverte.

Un texte avait été gravé sur la stèle :

CI-GÎT

LE PRINCE THOMAS WARD DE CASTER,

UN GUERRIER VALEUREUX
TOMBÉ AU COMBAT MAIS QUI A TRIOMPHÉ
LÀ OÙ LES AUTRES ONT ÉCHOUÉ

Ce mensonge créé par Grimalkin – que Tom avait rang de prince – était désormais inscrit dans la pierre. Ça me rendait malade. Tom était un jeune épouvanteur qui avait combattu l’obscur, voilà ce qu’il aurait fallu écrire. Tom méritait la vérité.

Je songeais avec amertume que rien de tout ça n’aurait dû arriver. Mais, selon Grimalkin, Tom devait se faire passer pour un prince, car les armées des principautés n’auraient jamais suivi un roturier.

L’un des prêtres, un magowie encapuchonné, priait pour le défunt ; la pluie lui dégoulinait le long du nez. Une forte odeur montait de la terre détrempée qui couvrirait bientôt le corps de Tom. Dès que les prières furent achevées, les fossoyeurs commencèrent à la jeter à grandes pelletées sur le cercueil. Grimalkin, les mâchoires serrées, semblait éprouver plus de colère que de tristesse. Moi-même, je remâchais des émotions contradictoires.

Soudain, les hommes cessèrent de travailler et levèrent la tête, leur attention attirée par un mouvement dans les airs. Je lâchai une exclamation : une créature planait très haut au-dessus de la tombe, dans une lumière argentée, ses ailes immenses déployées.

C’était le même être semblable à un ange qui était apparu au-dessus de la colline quand les trois magowies avaient prophétisé l’arrivée d’un champion qui vaincrait l’assassin Shaiksa et mènerait les humains par-delà le fleuve, vers la victoire.

Refermant ses ailes blanches, l’ange fila vers nous comme une pierre et s’arrêta à moins de trente pieds au-dessus de nos têtes. Son merveilleux visage émettait une pâle lueur. Tous les regards étaient levés vers lui, à présent ; toutes les bouches béaient de stupeur.

Un bruit monta de la tombe, mais, fascinée par l’apparition, je ne baissai les yeux que lorsque le bruit se reproduisit.

Je crus d’abord à un trouble de ma vision. Mais je n’étais plus la seule à fixer la fosse. Le cercueil s’inclina légèrement, la terre mouillée qui recouvrait son couvercle glissa.

Sifflant entre ses dents, Grimalkin jeta un regard de haine à la créature ailée. Je partageais sa colère devant cette intervention : ne pouvait-on nous laisser enterrer Tom en paix ? Puis le cercueil bougea

de nouveau. Que se passait-il ?

J'osai à peine espérer. Se pouvait-il... que Tom soit vivant ?

Avec une saccade, le cercueil s'arracha à la fosse, s'éleva dans les airs et se mit à tourner, envoyant de la boue dans toutes les directions. L'un de ses coins heurta un fossoyeur, qui fut projeté dans le monticule de terre entassé au bord de la fosse.

Abasourdie, je regardai le lourd coffre de bois monter lentement. Grimalkin s'élança, bras étendus, comme pour le retenir. Mais, tournoyant de plus en plus vite, il lui échappa et voltigea vers l'être ailé. Grimalkin lâcha un nouveau sifflement de colère, aussitôt couvert par un coup de tonnerre d'une violence à vous ébranler jusqu'aux os.

Le ciel s'emplit d'une lumière aveuglante : un éclair bleu, fourchu, avait jailli de la créature. Il frappa le cercueil avec un craquement qui me déchira les tympans.

Il ne pouvait s'agir que d'un acte surnaturel, une manifestation de magie noire. À en juger par sa réaction, Grimalkin n'en était pas l'auteur. Alors, qui ?

Le cercueil se désintégra, des éclats se mirent à pleuvoir de tous côtés. Je reculai vivement en me protégeant la tête de mes bras.

Des morceaux de planches s'écrasèrent dans l'eau qui avait déjà rempli la fosse, d'autres retombaient autour de moi.

Quand je levai de nouveau les yeux, le corps de Tom tournoyait au-dessus de nous. Il redescendait vers la tombe, les yeux fermés par la mort. Ses bras et ses jambes s'agitaient comme ceux d'un pantin attachés à des cordes invisibles. Qu'on lui inflige un traitement aussi indigne était intolérable.

Soudain, la créature ailée disparut, telle la flamme d'une chandelle éteinte entre le pouce et l'index d'un géant. Un dernier éclair jaillit, et le corps de Tom chuta de trente pieds de haut sur le monticule de terre à côté de la fosse.

Il se fit un silence absolu. Je retenais mon souffle, abasourdie par ce spectacle, secouée par un flot d'émotions contradictoires.

Puis le cadavre émit un grognement. Impossible de se méprendre sur ce que cela signifiait.

Lukraste

JENNY CALDER

Grimalkin fut la première à réagir. Elle se jeta sur Tom, l'arracha à la boue et le transporta dans ses bras comme un enfant. Bousculant la foule et ignorant le prince, elle repartit vers le camp en toute hâte. Je courus derrière elle, je l'appelai ; elle ne répondit pas.

Nous fûmes bientôt de retour dans la tente où nous avions lavé le cadavre – qui présentait maintenant toutes les apparences de la vie. Après avoir déposé Tom sur la table, la tueuse étendit une couverture sur lui. Il respirait, de temps à autre il lâchait une plainte. Mais il n'ouvrait pas les yeux.

– Tom ! Tom ! m'écriai-je, m'agenouillant près de lui.

Grimalkin me repoussa :

– Laisse-le, petite ! Il a besoin de sommeil.

En tant que septième fille d'une septième fille, je possède entre autres dons celui d'empathie. Or, il ne fonctionnait pas avec la tueuse. Sans doute m'opposait-elle quelque barrière magique. En tout cas, elle semblait aussi furieuse qu'inquiète.

Le prince Stanislaw, escorté de quatre gardes, se présenta bientôt. Il eut un vif et bref échange en langue locale avec Grimalkin, qui ne prit pas la peine de me traduire leurs propos. Mais je pouvais lire dans l'esprit du prince. Excité, stupéfait, proche de l'extase, il était persuadé d'être témoin d'un miracle. Il était heureux pour Tom, heureux qu'il soit vivant ; il espérait avec ferveur qu'il retrouverait toutes ses forces. Derrière ces pensées, je découvrais cependant une forme de calcul : il se voyait déjà user de Tom comme d'un meneur pour rallier des troupes encore plus nombreuses et lancer l'attaque contre les Kobalos.

Après le départ du prince, nous restâmes seules dans la tente pour veiller Tom. Grimalkin s'assit près de lui et le contempla, tandis que je

marchais nerveusement de long en large, la cervelle en ébullition. J'aurais voulu interroger Grimalkin, mais son expression interdisait toute question.

N'y tenant plus, je finis par lâcher :

– Vous croyez qu'il va se remettre ?

– Viens là, petite, me dit la tueuse. Regarde ça...

Je m'approchai de la table sur laquelle Tom reposait. Grimalkin rabattit la couverture et désigna l'endroit où le sabre du Kobalos avait transpercé le corps. La blessure était à présent entièrement refermée, scellée avec des écailles.

– C'est un miracle ! m'exclamai-je. L'ange lui a rendu la vie !

Grimalkin secoua la tête, d'un air incertain qui ne lui ressemblait pas :

– Ce n'est pas un miracle, et cette créature n'était pas un ange. La guérison de Tom est due en partie au sang de lamia qui court dans ses veines – et qu'il a hérité de sa mère. Mais il était vraiment mort. Pour le ramener à la vie, il a fallu user d'une magie noire si puissante, que quiconque en a été témoin en est glacé d'effroi.

Les sorcières lamia ont le don de métamorphose. Dans sa forme domestique, une lamia a tout d'une humaine, à part la ligne d'écailles jaunes et vertes qui lui court le long de la colonne vertébrale. Dans sa forme sauvage, elle marche sur quatre pattes terminées par des griffes acérées. Elle boit le sang de ses victimes et broie leurs os sous ses dents redoutables.

Je savais que la mère de Tom avait été guérisseuse et sage-femme. Mais j'ignorais qu'elle était aussi lamia, et cette révélation me laissait abasourdie. Elle avait transmis à Tom la capacité de se régénérer. Revenir de la mort était cependant tout autre chose.

– Qui a utilisé cette magie ? demandai-je.

Grimalkin ne répondit pas. M'avait-elle seulement entendue ? Elle semblait s'être retirée très loin dans son monde intérieur. Ayant perçu des murmures au-dehors, plutôt que de répéter ma question, j'allai soulever le pan de toile. Un groupe de guerriers se tenait là, les yeux fixés sur la tente.

Je retournai jusqu'à la couche improvisée où Tom reposait. Il respirait lentement, plongé dans un profond sommeil, mais semblait prêt à ouvrir les yeux à tout instant. La crainte me saisit : serait-il

encore lui-même ? Un tel traumatisme n'allait-il pas le conduire à la folie ou effacer tout souvenir de sa vie antérieure ?

– Il y a une troupe de soldats, dehors, dis-je à Grimalkin. Qu'est-ce qu'ils veulent ?

Elle soupira, souleva de nouveau la couverture pour examiner la blessure. Quand elle parla, ce fut d'une voix si basse que je dus me pencher pour saisir ses mots :

– Ils veulent que ce « prince endormi » les conduise au-delà du fleuve pour détruire les Kobalos. Ils ont assisté à la victoire de Tom sur le Shaiksa ; maintenant, ils l'ont vu revenir d'entre les morts, un exploit encore plus stupéfiant. Ils veulent ce que je voulais. Nous voilà au point où j'espérais parvenir depuis le début. Mais quelqu'un d'autre nous y a amenés ; quelqu'un qui a semé les grains pour cette moisson avant notre arrivée ici ; quelqu'un qui possède une vision plus large de l'avenir et qui a œuvré pendant des mois pour obtenir ce résultat.

– Des mois ? répétai-je.

– La créature ailée apparaissait aux magowies depuis un moment. Quelqu'un la contrôle, caché dans l'ombre.

– Qui ? demandai-je, soudain effrayée.

J'avais toujours considéré Grimalkin comme une meneuse puissante. Et voilà qu'elle semblait dépassée par un être inconnu dont elle ne pouvait détecter la présence.

– Je ne connais qu'une seule personne possédant un tel pouvoir magique, poursuivit-elle. Un mage que j'ai eu l'occasion de rencontrer. Il se nomme Lukraste, et il a été au service du Malin. Son but est désormais d'assurer la survie de l'humanité et la destruction des Kobalos.

– Tom m'a parlé de ce Lukraste. N'est-ce pas le mage noir avec qui son amie Alice s'est alliée ?

– C'est lui, admit la tueuse, la mine sombre.

Sa bouche se tordit, et je me demandai si elle avait peur...

– En ce cas, on partage le même dessein, non ? repris-je. Ce mage pourrait se révéler un allié bien utile.

Grimalkin secoua la tête :

– Lukraste se bat à nos côtés contre les Kobalos, c'est vrai. Mais il use parfois de moyens abominables, et le jeu n'en vaut pas la

chandelle. J'ai observé très attentivement les dernières minutes du combat de Tom contre l'assassin. Il s'est battu à la perfection, exactement comme je le lui avais enseigné. Or, au moment de donner le coup mortel, il a commis une faute élémentaire, qui a permis au Kobalos de le transpercer.

– Ce guerrier kobalos était quasi invincible. Vous êtes sûre que Tom a fait une erreur ? Dans la chaleur de l'action, ça peut arriver à n'importe qui, non ?

– J'en suis *certaine*, petite, rétorqua rageusement Grimalkin en retroussant les lèvres sur ses dents pointues. Tom Ward ne se serait jamais exposé ainsi de lui-même. Ses déplacements étaient dirigés par une force magique. Il fallait qu'il meure pour que ces guerriers soient témoins de sa résurrection ; maintenant, ils sont prêts à le suivre aveuglément. La créature ailée, les prophéties faites par les magowies..., tout ça se combine trop bien. On nous a habilement manipulés ; nous sommes des pions dans une partie qui nous dépasse. Songe à ce qui a été accompli, et à la façon dont les choses se sont passées ! Le mage a soumis Tom à sa volonté. Il lui a infligé une mort douloureuse et une résurrection encore plus douloureuse. Tom Ward et Lukraste sont ennemis. L'an dernier, ils se sont battus, et Tom l'a emporté. En le traitant aussi cruellement, le mage prend sa revanche sur son rival.

– En quoi Lukraste est-il le rival de Tom ? À cause d'Alice ? Tom tient toujours à elle ? J'espérais que non. Ce n'est pas bon, pour un épouvanteur, d'être aussi lié avec une sorcière.

Grimalkin eut un sourire amer :

– Tom était très proche d'Alice. Il souffre de son absence. À présent, elle est plus intime avec Lukraste qu'elle ne l'était avec lui. Oui, ils sont rivaux à cause d'elle.

Je restai un moment silencieuse. Je n'avais jamais vu la tueuse aussi sombre. Je me sentais sécher sous la brûlure de sa colère. Finalement, je pris mon courage à deux mains pour poser la question qui me tourmentait :

– Comment Tom a-t-il pu être manipulé pendant la bataille avec le Shaiksa ? Il maniait la Lame-Étoile que vous avez forgée pour lui. Elle devait le rendre insensible à la magie, non ?

– Elle le devait. Je croyais qu'elle le protégerait contre toute forme de magie noire, qu'elle soit le fait d'humains ou de Kobalos. C'est bien ce qui me m'inquiète. La magie dont on a usé contre Tom était

beaucoup plus puissante que celle de l'épée. Je soupçonne Lukraste et Alice d'avoir combiné leurs pouvoirs.

Les mains de Grimalkin tremblaient légèrement – de peur ou de rage ?

Quand elle reprit la parole, ce fut sur un ton adouci :

– Tu as l'air épuisée, petite. Tu as été bien éprouvée. Je veillerai sur Tom. Regagne notre tente et dors. Je vais demander au prince de te fournir une escorte.

J'hésitai, réticente. Je voulais être là quand Tom se réveillerait. Mais Grimalkin me fixait avec tant d'intensité que je dus détourner le regard.

Une heure plus tard, j'étais de retour à notre petit campement, sous la protection de deux hommes du prince. Malgré ma fatigue, je pris le temps de nourrir les chevaux et de les abreuver avant de me glisser sous ma couverture. Je tombai presque aussitôt dans un sommeil sans rêves.

Je m'éveillai tard le lendemain matin. Quand je sortis, je constatai que les gardes avaient disparu, ainsi que la plupart des autres tentes. Perplexe, j'aurais voulu en savoir plus, mais les chevaux avaient besoin d'exercice. Bridant ma curiosité, je les conduisis le long de la rivière. C'était une belle matinée ensoleillée, et je pris plaisir à galoper. Je balançais entre l'attente de voir Tom revenir à la vie et l'inquiétude sur les agissements de Lukraste et d'Alice. Comment cette fille pouvait-elle être l'amie de Tom et conspirer aussi cruellement contre lui ?

Comme je revenais vers le camp, je vis la tueuse marcher vers moi à grands pas.

– Où sont-ils tous partis ? demandai-je.

– Au château du prince Stanislaw. Nous y resterons aussi, le temps de reprendre des forces, avant de traverser la rivière pour entrer en territoire kobalos.

À ces mots, je me sentis vivement contrariée. Je ne pouvais croire qu'on envisageait encore une telle attaque. J'avais espéré ramener Tom dans le Comté.

– Et Tom ? Il a repris conscience ?

– Non, il est toujours plongé dans un profond sommeil. On va le

transporter sur un chariot, sous haute protection. Nous allons lever le camp et le suivre.

En route vers le château, nous traversâmes une grande forêt de pins et de conifères. J'aurais tant voulu être de retour parmi les chênes et les sycomores du Comté ! Quand Tom reprendrait connaissance, il aurait besoin d'une période de convalescence. Il ne serait sûrement pas en état de chevaucher à la tête d'une armée. Je ferais de mon mieux pour le persuader de rentrer à la maison.

Quand nous arrivâmes en vue du château, éclairé par des centaines de feux de camp, Grimalkin marqua sa réprobation :

– Établir une armée ici ? Cet endroit est impossible à défendre !

C'était un bâtiment imposant, bâti sur une butte au milieu des pins et des prairies. Mais il ne possédait ni douves ni murailles, contrairement à tous les forts du Comté.

– Le prince Stanislaw s'en sert sans doute comme d'un relais de chasse, poursuivit-elle. C'est un lieu destiné au divertissement des nobles qui aiment courir le cerf et traquer l'ours. Nous aurions dû descendre au sud et nous rapprocher de la capitale. Nos ennemis Kobalos risquent de prendre l'initiative et d'attaquer les premiers.

Jusqu'alors, je n'avais vu qu'un seul Kobalos, l'assassin que Tom avait vaincu en combat singulier. Je savais cependant que beaucoup de leurs guerriers étaient massés sur l'autre rive du fleuve, et qu'ils étaient bien plus nombreux encore dans leur grande cité appelée Valkarky. Ils représentaient une sérieuse menace.

La naissance de leur puissant nouveau dieu, Talkus, les encourageait à envahir les territoires des humains. Et Talkus avait appelé à ses côtés d'autres Anciens Dieux.

Parmi eux, le redoutable Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, partageait le goût des Kobalos pour les étendues gelées. Maître de la neige et du froid, il imposerait à la Terre un nouvel Âge de Glace. Ces dieux, les Kobalos et les entités qu'ils avaient créées pour la guerre : telle était la noire armée que nous allions affronter.

À notre arrivée, nous fûmes traitées avec courtoisie et on prit soin de nos chevaux, qui trouvèrent une place dans les écuries pourtant déjà bien remplies. Le château aussi était plein à craquer. Les chefs des autres principautés qui s'étaient ralliés à notre cause avaient amené leurs troupes, et on leur avait attribué leurs propres quartiers.

Je dus donc partager avec Grimalkin une chambre minuscule dans la tour sud. Elle était tout de même équipée de deux lits étroits. J'en fus soulagée, car la tueuse avait souvent le sommeil agité. Elle poussait des cris d'agonie ou lançait des imprécations dans une langue étrangère. Mais le plus effrayant, c'était ses grincements de dents et les grondements qui roulaient au fond de sa gorge.

Le temps passait lentement ; je me morfondais dans la chambre, mettant par écrit les derniers événements dans le cahier de Tom. Parfois, je trompais mon ennui par une brève sortie dans le froid, et j'arpentais la cour de long en large. J'aurais aimé explorer les environs, mais les soldats qui campaient alentour étaient turbulents et tapageurs ; je préférais les éviter.

Grimalkin passait le plus clair de son temps au chevet de Tom, refusant de me laisser entrer.

Puis, au matin du troisième jour, elle m'annonça qu'il était conscient et souhaitait me parler.

Ceci sera donc ma dernière contribution à ses notes.

Je suis heureuse de lui rendre son cahier, mais je m'interroge : voudra-t-il rentrer à la maison, comme je l'espère ? Je vais bientôt être fixée.

Un garçon de ferme

THOMAS WARD

Alice se tourna vers moi et me sourit. Nous avions fait rôtir deux lapins sur les braises de notre feu de camp, et nous savourions leur chair tendre qui fondait dans la bouche.

Je lui rendis son sourire. C'était vraiment une jolie fille, avec ses yeux bruns, ses cheveux noirs et ses hautes pommettes. À la voir, on oubliait aisément qu'elle avait été formée à la magie noire par la sorcière Lizzie l'Osseuse. Mais nous venions tout juste de survivre à une terrible attaque de l'obscur, et Alice m'était venue en aide. Si bien qu'au lieu de l'emprisonner au fond d'une fosse, l'Épouvanteur lui avait accordé une deuxième chance. Je la conduisais donc chez sa tante, à l'ouest du Comté.

Notre repas terminé, nous restions assis en silence. C'était un de ces silences paisibles, où l'on n'a pas besoin de parler. J'étais détendu, heureux d'être près d'elle dans le chaud rougeoiement des braises.

Soudain, Alice eut un geste inattendu : elle tendit le bras et me prit la main.

Nous demeurâmes ainsi un long moment sans bouger. Je levai les yeux vers les étoiles. Je n'osais pas me dégager, mais je me sentais en faute : j'avais l'impression de tenir l'obscur par la main. Je savais que l'Épouvanteur n'aurait pas aimé ça.

Je ne pouvais me cacher la vérité : Alice était destinée à devenir sorcière. Je me rappelai alors ce que maman m'avait dit un jour, qu'Alice serait toujours quelque part entre deux états, ni totalement bonne ni totalement mauvaise.

Mais n'en était-il pas de même pour chacun de nous ? Personne n'est parfait.

Je ne retirerai donc pas ma main. Je restai simplement assis, goûtant

le plaisir de ce contact si réconfortant après ce que nous avons vécu, tout en éprouvant une douloureuse culpabilité...

Et je me retrouvai dans mon lit. Mon cœur, au fond de moi, sombra comme une pierre.

Ce n'était qu'un rêve, où j'avais revécu un épisode datant des premiers mois de mon apprentissage.

J'avais aimé ces moments passés avec Alice, mais je me remémorai des événements plus récents. Notre amitié avait duré plusieurs années, et j'étais réellement tombé amoureux d'elle. C'était elle qui avait mis un terme à notre relation.

Elle m'avait trahi, elle était partie avec le mage Lukraste. La peine qu'elle m'avait causée était toujours aussi vive.

Alice était devenue sorcière. Elle avait rejoint l'obscur. Je l'avais perdue pour toujours.

Un faible rayon de soleil traversait la pièce, et je frissonnai. On ne m'avait pas encore rendu mes vêtements. M'enveloppant de l'épaisse couverture de laine, je quittai mon lit pour la première fois depuis que j'avais repris conscience. Je me rappelai la cuisante douleur du sabre pénétrant ma chair. Je me sentais encore tomber dans les ténèbres de la mort.

Le ventre me faisait mal, et le plancher était froid. Les genoux tremblants, je titubai jusqu'à la fenêtre et regardai en bas.

Ce château était la demeure du prince Stanislaw de Polyznia. Grimalkin prétendait que le site était impossible à défendre. Elle critiquait tout. J'avais tenté de rester calme en sa présence, mais mon amertume grandissait quand je pensais à la façon dont elle m'avait manipulé. Elle m'avait emmené ici sans me dévoiler son intention de me confronter à l'assassin Shaiksa. Son plan m'avait conduit à la mort.

Je voyais par la fenêtre une armée composée des forces du prince en uniformes bleus et de celles d'autres principautés qui bordaient le territoire des Kobalos. Une brume orangée, colorée par leurs feux de camp, planait au-dessus des prairies, entre le château et la forêt.

Des renforts venus des royaumes germaniques du sud s'apprêtaient à nous rejoindre. Nous aurions besoin de chaque homme présent, et nous ne serions jamais assez nombreux.

Nos ennemis se tenaient quelque part sur l'autre rive de la Shanna,

à deux heures de marche vers le nord. L'armée des Kobalos, autrement plus importante que la nôtre, pouvait attaquer d'un moment à l'autre.

C'était une race féroce, des créatures bestiales. En augmentant les pouvoirs de leurs mages, leur nouveau dieu, Talkus, avait allumé les feux de cette guerre. Il était peut-être désormais la plus puissante entité de l'obscur. C'est pourquoi, cédant aux arguments de Grimalkin, je m'étais laissé convaincre de venir jusqu'ici. Rassembler le plus d'informations possible nous aiderait à repousser l'ennemi avant qu'il descende jusqu'à la mer et menace le Comté.

Nous n'avions détruit le Malin que pour laisser la place à un fléau pire que lui.

Poussés par les prédictions des magowies, des milliers de guerriers convergeaient vers le château. À cause de ma victoire sur l'assassin Shaiksa, j'étais supposé prendre leur tête. Or, je n'étais pas un prince, je n'étais qu'un épouvanteur. Je ne voulais pas mener ces hommes à la mort.

Je restai assis sur le siège de fenêtre ; les rayons du soleil qui traversaient la vitre me chauffaient le visage. Mais je savais que derrière ces murs l'air était glacial. L'hiver approchait. Je voulais rentrer chez moi avant que le mauvais temps rende le voyage de retour impossible.

Les jours raccourcissaient ; dans quelques heures, le soleil se coucherait. J'appréhendais l'arrivée de la nuit. Dorénavant, je craignais l'obscurité. Le simple trotinement d'une souris sous le plancher me mettait les nerfs à vif. Au cours de mon apprentissage, j'avais appris à surmonter mes peurs. Il me semblait à présent que mon entraînement n'avait servi à rien.

Comment exercer ma fonction d'épouvanteur, dans ces conditions ? Combien de temps me faudrait-il pour retrouver ma forme physique et ma santé mentale ? Avais-je vraiment été mort ? Grimalkin m'avait affirmé que oui. Si cela était, je n'en avais aucun souvenir.

Parfois, cependant, mon environnement me paraissait irréel. Je devais toucher les murs et presser mes doigts contre le bois de la porte pour me convaincre de leur matérialité. Étais-je vraiment de retour dans le monde des vivants ou encore enfermé dans les souffrances de l'obscur ? J'avais beaucoup de mal à chasser ces pensées.

À l'instant où j'assénais le coup qui me donnait la victoire, j'avais vu le sabre du Shaiksa dirigé vers moi. J'avais tenté de m'écarter. J'aurais dû réussir. J'aurais dû éviter l'estocade fatale. Or, j'avais été

brusquement paralysé.

Je me rappelais la douleur atroce, la vision de la lame traversant mon corps, la certitude de ne pas survivre à une telle blessure. J'étais transi et terrifié. Je ne voulais pas mourir.

Grimalkin soupçonnait Lukraste d'avoir usé de magie noire. Il aurait même orchestré mon retour à la vie – la créature ailée qui m'a arraché à mon cercueil serait à son service. Je l'avais vaincu en combat singulier et lui avais laissé la vie sauve. Ce souvenir ravivait ma colère. Quel imbécile j'avais été ! Je l'avais affronté dans sa tour et j'avais eu le dessus. Sa magie ne pouvait rien contre moi tant que je portais l'épée que Grimalkin avait forgée.

Alors, qu'est-ce qui avait changé ?

Je n'avais jamais vu Grimalkin aussi mal à l'aise, sans doute parce que la Lame-Étoile ne m'avait pas protégé ; elle le vivait comme un échec personnel. Qu'on ait pu contrecarrer ses plans la perturbait. Elle n'était pas habituée à ça.

Alors que j'y réfléchissais, une incertitude me gagna, qui m'attristait profondément.

Alice avait été une amie très proche. Comment avait-elle pu m'imposer une épreuve aussi cruelle ?

Deux coups sur la porte interrompirent le cours de mes sombres pensées. Le battant s'ouvrit largement et un garde se présenta. Il s'inclina avant de reculer pour laisser entrer un visiteur.

C'était Jenny, mon apprentie. Elle tenait mon cahier de notes.

Je lui adressai un sourire rassurant, dans l'espoir de dissimuler mon véritable état d'esprit. Elle avait quinze ans, deux de moins que moi jour pour jour. Elle avait tout d'une campagnarde en pleine santé : un visage épanoui, piqueté de taches de rousseur sous des cheveux châtons. Son œil gauche était bleu, le droit brun ; en plus de cette anomalie, quelque chose dans son regard la différenciait des autres filles. Je n'aurais su dire quoi, mais c'était bel et bien là.

Je l'avais déjà soumise au test de la colline du Pendu, près de la ferme où j'avais grandi. Je l'avais mise en face des ombres, les fragments d'âmes des soldats qui avaient été pendus là des années auparavant, à la fin de la guerre civile. Elle s'était montrée courageuse et sensible à leur triste situation. Cela avait suffi à me convaincre de la prendre comme apprentie.

Elle était certainement la première fille à être formée au métier d'épouvanteur. D'après mon maître, le critère de qualification était d'être le septième fils d'un septième fils, comme moi, ce qui vous permettait de voir les morts et de communiquer avec eux, et vous immunisait en partie contre la sorcellerie. Jenny, qui avait été élevée par des parents adoptifs ignorant tout de ses origines, prétendait être la septième fille d'une septième fille. Jusqu'alors, je n'avais eu aucune preuve de cette affirmation. Mais j'avais pu constater ses dons d'empathie : si elle ne lisait pas vraiment dans les pensées des gens, elle devinait leurs sentiments rien qu'en les regardant. Elle savait également se rendre quasi indétectable, pas tout à fait invisible, mais presque.

Désignant un siège près de moi, je l'invitai à s'asseoir.

– Comment te sens-tu ? demanda-t-elle. Tu es bien pâle.

– J'ai l'impression d'avoir reçu un coup de sabot dans l'estomac. À part ça, je vais bien, déclarai-je d'un ton aussi enjoué que possible.

Je remarquai alors le tremblement de ses mains :

– Et toi, Jenny ? Ça va ?

En dépit de son sourire, je devinais qu'elle était tendue.

– Je suis heureuse de te voir en meilleure forme, dit-elle. J'espère que tu ne seras pas fâché : j'ai écrit ce qui s'est passé pendant les derniers jours où tu...

Une larme roula sur sa joue, et, sans achever sa phrase, elle me tendit le cahier.

Je l'ouvris et commençai à lire. Au bout d'une minute, je la dévisageai :

– C'est un récit très détaillé. D'habitude, je prends seulement quelques notes rapides, puis je rédige une version plus complète dans un autre volume, parfois des semaines plus tard.

J'avais parlé sans réfléchir et maudis aussitôt ma stupidité. Elle semblait déjà assez chamboulée ; mes critiques ne pouvaient que la troubler davantage.

– Je suis désolée. Il ne faut pas m'en vouloir. Rédiger ça chaque nuit m'aidait à garder la mémoire des derniers événements. J'ai écrit dans ton cahier parce que je pensais que tu nous avais quittés pour toujours. Je voulais compléter l'histoire de ta vie.

Elle eut un sanglot, et ses yeux se remplirent de larmes.

Je me penchai et posai ma main sur la sienne :

– Je ne suis pas fâché. Ne t'inquiète pas. Je lirai tout ça plus tard. Je serai intéressé de découvrir une autre version de mon combat avec l'assassin. Grimalkin me l'a raconté, mais sans entrer dans les détails.

Tournant la tête vers la fenêtre, Jenny désigna la foule d'hommes en armes dans la cour :

– Quel spectacle impressionnant ! Il en arrive chaque jour davantage.

– Ça n'impressionne guère Grimalkin, en tout cas. D'après elle, l'armée des Kobalos est bien plus nombreuse que la nôtre. Et elle comprend des entités spécialement conçues pour la guerre, plus fortes, plus grandes et plus féroces que les plus féroces des humains. Rappelle-toi le terrible vartek, que nous avons tué près de Chipenden !

Celui que nous avons affronté dans le Comté était encore jeune. Les varteki, des monstres énormes munis de multiples pattes, pouvaient s'enfouir dans le sol et lançaient des crachats acides qui vous brûlaient la chair jusqu'aux os en quelques secondes.

– Nous nous trouverons face à des créatures adultes. Elles briseront nos lignes comme de rien. Et au premier signe de fuite nous serons massacrés.

Grimalkin avait exploré le repaire du mage que j'avais tué. Elle avait fait éclore un certain nombre de créatures dont elle avait trouvé des échantillons, dans le but d'étudier leurs forces et leurs faiblesses. Or, deux varteki, en creusant des galeries, s'étaient échappés du spectacle dans lequel elle les avait enfermés. Il avait été très difficile de les rattraper. Nous avons eu tout juste le temps d'abattre le second avant qu'il dévaste le village de Topley, non loin de la ferme de mon frère.

– Mais je croyais que son plan était de franchir le fleuve et d'envahir l'ennemi ?

– En s'enfonçant rapidement dans le territoire des Kobalos avec une troupe réduite, elle espérait apprendre le plus de choses possible avant de se retirer, expliquai-je. Or, l'attaque de grande ampleur qui est maintenant envisagée lui paraît vouée à l'échec.

Une vive douleur me vrilla le ventre, et je grimaçai.

Jenny se leva aussitôt, la mine inquiète :

– Je te laisse te reposer. As-tu faim ? Veux-tu que je te commande quelque chose à manger ? Je n'ai qu'à demander ! On est reçus royalement, ici !

– Pour qui te prends-tu, petite servante effrontée ? la taquinai-je. N'oublie pas que tu parles à un prince !

En vérité, je n'avais aucun appétit. La seule idée de nourriture me donnait la nausée. Mais peut-être me sentirais-je mieux avec quelque chose dans l'estomac.

– Fais-moi porter un peu de pain et de fromage, repris-je.

Jenny me tapota l'épaule en souriant, puis elle me laissa seul avec mes pensées.

Cinq minutes plus tard, un valet apporta un panier contenant du pain, du beurre, du fromage et un verre de bière.

Tout en observant l'armée qui entourait le château, je grignotai un bout de fromage. Il était dur et sans goût – rien à voir avec celui du Comté, tendre et épicé. Cela me fit tout de même du bien, et je me sentis bientôt somnolent.

J'étais sur le point de m'endormir quand la porte s'ouvrit brusquement, et le prince Stanislaw entra. Je voulus me lever pour le saluer, mais il me fit signe de ne pas bouger. Tirant un lourd fauteuil sculpté du fond de la pièce, il s'assit en face de moi.

Sans être bel homme, il avait de la prestance et un sourire chaleureux. Je l'aimais bien et le respectais. Cependant, je percevais dans son comportement un changement que je ne parvenais pas à identifier.

Je m'étonnais que Grimalkin ne soit pas là pour nous servir d'interprète, et je compris tout de suite pourquoi.

– Vous allez mieux, n'est-ce pas ? me demanda-t-il.

J'en restai bouche bée :

– Je croyais que vous ne parliez pas notre langue...

Il haussa les épaules :

– Je la parle encore mal, mais je la comprends assez bien. Pour gouverner, il faut étudier. J'ai appris plusieurs langues. C'est plus facile en écoutant qu'en parlant, non ? C'est ce que je fais. J'ai progressé en écoutant vos conversations avec la magicienne. Je sais que vous m'avez trompé. Vous n'êtes pas fils de roi, vous êtes fils de

fermier.

Conseil de guerre

THOMAS WARD

— **E**h bien ? N'ai-je pas raison ? m'interrogea le prince en haussant les sourcils. Vous n'êtes pas plus prince que je suis loup !

Le Loup de Polyznia était l'un des nombreux titres du prince Stanislaw. Grimalkin m'avait prétendu fils du roi de Caster. Ce mensonge me déplaisait, mais c'était selon elle le seul moyen de convaincre Stanislaw de me laisser défier le champion kobalos.

Maudissant ma folie de m'être soumis au plan de la tueuse, je demandai :

— En ce cas, pourquoi m'avez-vous permis de combattre ?

— Mon magowie m'avait dit que vous deviez le faire. L'angélus le lui avait ordonné.

— L'*angélus* ?

— La créature ailée qui vous a rendu la vie.

Je hochai la tête :

— Je suis vraiment désolé de cette tromperie. Mais nous l'avions crue nécessaire : vous n'auriez jamais écouté la demande d'un roturier. Et maintenant ?

Le prince haussa les épaules :

— Donc, vous êtes bien fils de fermier ? Comment est-ce possible ? D'où vous vient cette science du combat ? Et pourquoi êtes-vous venu ici ?

— J'ai grandi dans une ferme, oui, je suis bien fils de fermier. Mais je suis aussi le septième fils d'un septième fils. Je communique avec les morts et suis en partie protégé contre la magie noire. C'est pourquoi j'ai suivi une formation particulière : je suis ce qu'on appelle un

« épouvanteur ». Ma tâche consiste à combattre l'obscur et à éradiquer toutes les entités malfaisantes. Le dieu des Kobalos, Talkus, vient de l'obscur. Ses sujets représentent une terrible menace pour tout le genre humain, pas seulement pour vos principautés du nord. S'ils gagnent ici, ils avanceront vers le sud et envahiront mon pays. De plus, j'ai été entraîné au combat par Grimalkin, la plus grande guerrière que je connaisse. Nous sommes donc venus ici pour vous aider à vaincre notre ennemi commun. Si nous vous avons trompé, c'était dans une bonne intention.

– Qu'il en soit donc selon les plans de la magicienne ! soupira Stanislaw. Nous attaquerons Valkarky. Mangez ! Reprenez des forces ! Tenez-vous prêt ! Dans deux semaines, nous chevaucherons vers le nord.

Un peu plus tard, j'eus encore une visite. Grimalkin arriva, tenant un long rouleau de parchemin. Je lui résumai ma conversation avec le prince.

– Je n'y crois pas ! s'exclama-t-elle en secouant la tête. J'aurais dû savoir qu'il faisait seulement mine de ne pas comprendre. Comment ai-je pu être aussi aveugle ?

Je la sentais très perturbée. Elle qui voyait toujours la vérité des gens et des situations, elle était mise en échec pour la deuxième fois : la Lame-Étoile ne m'avait pas protégé contre la magie noire, et maintenant ceci. La tueuse n'avait pas l'habitude de commettre des erreurs.

– Le résultat est le même, dis-je. Le prince me l'a annoncé : nous traverserons le fleuve dans deux semaines. Pour le moment, je peux à peine marcher. Je ne me vois pas retrouver aussi vite assez de forces pour chevaucher à la tête d'une armée. Je ferais sans doute mieux de retourner à la maison pour m'y soigner.

Grimalkin eut une grimace de mécontentement, qui découvrit ses dents pointues :

– On n'a pas le temps. Tu seras vite remis. Mais d'abord nous devons soumettre tous ces princes à notre volonté.

Elle marcha jusqu'à la table, déroula le parchemin et le fixa à l'aide de quatre épingles. C'était une ancienne carte aux dessins jaunis. Des ajouts plus récents y avaient été portés à l'encre noire.

– Voici la Shanna, dit la tueuse en suivant le cours du fleuve de son

index. Au nord, c'est la Faille de Fittzanda, une région volcanique au sol instable. Elle marquait autrefois la frontière avec le territoire des Kobalos. Et ici, à l'extrême nord, s'élève la gigantesque cité de Valkarky, le cœur des forces ennemies. Nous n'irons pas là-bas ; à ce stade, ce serait du suicide.

Selon la croyance des Kobalos, Valkarky continuerait à s'étendre jusqu'à recouvrir la surface du globe.

– Où irons-nous, alors ? m'enquis-je d'un ton las.

Elle désigna une croix à l'encre noire sur la carte, un peu au nord de la Faille, et assez loin de Valkarky, au sud-ouest de la ville.

– Tu as étudié le glossaire de Browne sur les Kobalos ?

Grimalkin avait découvert cet ouvrage au cours de ses voyages. C'était un document clé sur le vocabulaire des Kobalos, rédigé par Browne, un ancien épouvanteur spécialiste de ce peuple. J'en avais fait une copie et je comptais la mettre à jour grâce aux connaissances que nous acquerrions pendant cette expédition.

J'acquiesçai.

– Tu sais donc ce qu'est un *kulad* ?

– C'est une tour fortifiée. D'après Nicholas Browne, elle sert aussi de marché aux esclaves.

– Exact. J'en ai visité une, l'an dernier. Elle servait essentiellement à cela. Mais il en existe d'autres, ignorées de Browne. Chacune d'elles est gouvernée par un mage. Elle abrite à la fois ses appartements privés, le siège de son pouvoir et un entrepôt de magie noire.

Tapotant de son ongle la croix sur la carte, Grimalkin déclara :

– Et celle-ci est particulière. Elle se nomme Kartuna, et c'est le kulad d'un mage appelé Lenklewth. Il appartient au triumvirat de Hauts Mages qui gouverne Valkarky. En niveau de pouvoir, il arrive en deuxième position. Avec un peu de chance, il sera dans la cité, et nous n'aurons pas à affronter sa magie. Après avoir franchi le fleuve, nous chevaucherons en direction de Valkarky pour tromper les espions des Kobalos, qui leur rapporteront tous nos mouvements. Puis nous obliquerons brusquement vers l'ouest pour attaquer Kartuna et nous en emparer si possible. Qu'on me laisse un moment dans cette tour, et j'y apprendrai bien des choses qui nous permettront de vaincre nos ennemis. Nous amasserons tout ce que nous pourrons, puis nous nous retirerons sur notre rive du fleuve. Alors, nous retournerons dans le Comté comme je te l'ai promis. Mais le prince Stanislaw ne doit *rien*

savoir de ce plan de retraite, qui blesserait ses ambitions et sa fierté. Il devra penser que nous faisons un bref détour avant de marcher sur Valkarky. Quand il aura compris ce à quoi nous nous affrontons, il ne sera que trop content de faire marche arrière, tu peux me croire.

Je n'étais pas vraiment convaincu :

– Vous en êtes sûre ? C'est un homme brave, bien décidé à se battre.

– Tu te souviens des varteki ?

Je fis signe que oui.

– Eh bien, les deux que tu as vus étaient jeunes et de petite taille, en comparaison des créatures adultes. Les Kobalos sont capables de déployer des centaines d'entre eux. Face à ça, même le plus brave des princes ferait demi-tour.

– Vous lui avez parlé du kulad ?

– Pas encore. Je te laisse cette tâche. Reprends des forces. À la fin de la semaine, nous tiendrons un conseil de guerre avec tous les princes. Ce sera alors à toi de prendre le commandement. En revenant d'entre les morts, tu les as remplis d'espoir et de confiance. Ils attendront de toi des décisions et une autorité de chef. Veux-tu préparer ton discours dès à présent ?

Grimalkin me fit donc répéter mes arguments et mes explications sur nos intentions supposées. Ce ne serait pas facile. Mes mots et mon attitude devaient persuader de véritables princes d'obéir à mes ordres. Et cette stratégie ne venait même pas de moi, c'était celle de Grimalkin.

Le rôle qu'elle me faisait jouer me déplaisait. Je fis de mon mieux pour dissimuler mes sentiments, mais je sentais monter ma colère.

Une fois de plus, j'étais manipulé.

Les greniers hantés

THOMAS WARD

J'avais beau dormir beaucoup, je n'avais aucune énergie. Je m'efforçai cependant de reprendre la formation de Jenny. Je me sentais de plus en plus coupable de l'avoir entraînée dans cette aventure. Je ne voulais pas qu'elle se croie négligée. Je devais faire d'elle le meilleur épouvanteur possible.

En fin d'après-midi, je lui enseignais la théorie dans ma chambre, et elle prenait des notes. Nous achevions notre troisième leçon quand elle me posa une question :

– Tu ne trouves pas étrange d'être allié à une sorcière comme Grimalkin ?

Je venais de lui décrire le danger que représentaient les sorcières d'eau. Pour rendre mon propos plus intéressant et retenir son attention, je lui avais raconté mon périple avec John Gregory dans le nord du Comté et notre rencontre avec Morwène, la plus redoutable de ces créatures.

– Il est vrai que c'est contraire à nos traditions, admis-je. Mon maître s'y est d'abord opposé. Puis il a compris la nécessité de s'appuyer sur des personnes comme Grimalkin. Elle m'a sauvé la vie à plusieurs reprises. Une nuit, Morwène m'a poursuivi. J'étais seul dans les marais, je me suis cru perdu. Grimalkin est venue à mon secours, et c'est ensemble que nous avons vaincu la sorcière d'eau.

Jenny ne semblait pas convaincue.

– Assez de théorie pour aujourd'hui, déclarai-je soudain.

– J'en ai eu assez pour toute une vie, soupira-t-elle en souriant.

– C'est pourquoi je te propose un peu de changement. Demain, nous ferons quelque chose de tout à fait différent. Le prince m'a confié que dans l'aile est du palais il y a un certain nombre de greniers hantés,

des pièces condamnées et inutilisées. Il est temps de les débarrasser de ces fantômes. Nous verrons si tu sauras envoyer une âme en peine vers la lumière.

Souvent, les âmes des défunts piégées sur terre ignoraient même qu'elles étaient mortes.

La veille, pensant aux besoins de formation de mon apprentie, j'avais demandé au prince si ce vieux château n'abritait pas quelque spectre.

Sa bouche avait souri, pas ses yeux :

– Oui, nous avons des fantômes. Des quantités. Il y a des chambres obscures qu'il vaut mieux éviter. Si on allume des chandelles, on voit des ombres étranges, et l'air devient glacial. Ces pièces sont condamnées depuis longtemps. Ce sont de vieilles histoires.

– Mon apprentie a besoin d'exercices pratiques, lui avais-je dit. Si je nettoie ces pièces de leurs occupants indésirables, vous pourrez les réutiliser.

Il m'avait regardé comme si j'étais devenu fou :

– Vous feriez ça ? Des magowies l'ont tenté, il y a plusieurs années. Ils sont tous morts.

– Je saurai certainement vous aider. Me permettez-vous d'essayer ?

Les fantômes peuvent vous faire perdre la raison, mais d'ordinaire ils ne tuent pas. Il existe toutefois des exceptions. On a connu dans le Comté des étrangleurs, que les épouvanteurs ont classés en trois niveaux. Ceux de rang un, les plus puissants bien qu'extrêmement rares, sont capables d'asphyxier leurs victimes. Ils les saisissent par le cou et serrent jusqu'à leur couper la respiration.

Dans le *Bestiaire* de mon maître, son inventaire personnel des créatures de l'obscur, on trouve aussi une note sur sa rencontre avec un fantôme étrangleur particulièrement redoutable, qui avait tué plusieurs personnes. Il n'avait pas su tenir tête à John Gregory. Néanmoins, la mort des magowies me donnait à réfléchir. Nous étions loin du Comté. Les conditions étaient peut-être différentes, ici.

– Je suis le septième fils d'un septième fils, avais-je rappelé à Stanislaw d'un ton assuré. Aucun fantôme ne me tuera, pas même le plus fort.

Le prince avait haussé les épaules :

– En ce cas, faites ! Je vais vous donner les clés. Mais si le danger est trop grand, fuyez ! Les magowies se sont entêtés, ils y sont retournés plusieurs fois. Et ils y ont laissé leur peau. Mieux vaut se reconnaître battu quand il en est encore temps.

Tout en me rappelant cette conversation, je sortis le trousseau de ma poche et le fis danser sous le nez de Jenny :

– Les clés des greniers hantés ! Que dirais-tu d'un petit exercice ?

– On va monter voir ce qui se passe là-haut ! s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Et s'attaquer au problème !

– Et, selon toi, quelle sera notre principale difficulté ?

– La langue, répondit-elle pensivement. Tu m'as dit qu'il fallait convaincre les fantômes de partir vers la lumière. Or, les fantômes de Polyznia parleront le losta. Ils ne nous comprendront pas.

– Donc ?

– Nous devons apprendre le losta.

J'approuvai de la tête.

Jenny me fixa, rayonnante :

– Je connais déjà pas mal de phrases qui pourront nous être utiles. Grimalkin m'a donné quelques leçons.

La perspective d'une expédition dans les greniers hantés l'émoustillait visiblement. Si elle réussissait à envoyer une âme en peine vers la lumière, elle serait rassurée sur ses capacités. Et cela lui ferait le plus grand bien. Aussi, en dépit de mon état de faiblesse, je décidai d'agir.

– Je te confie les clés, repris-je. Nous ne travaillerons pas demain, tu auras ton après-midi libre. Dès la tombée du jour, nous examinerons le premier grenier pour nous faire une idée de la situation.

Le soir suivant, j'étais de nouveau assis devant ma fenêtre, à contempler les flammes dansantes des feux de camp. J'entendais gémir au-dehors un vent glacé venu du nord. Les premières neiges ne tarderaient pas.

Il faisait nuit, à présent, et Jenny n'était toujours pas là. Je commençais à m'inquiéter. Elle n'avait pas l'habitude d'être en retard.

J'entendis soudain un bruit de pas rapides. La porte s'ouvrit, et

Jenny bouscula le garde pour entrer. Quelque chose n'allait pas.

Néanmoins, j'adressai un signe rassurant au bonhomme, qui se retira en tirant le battant.

Je me tournai alors vers mon apprentie. Sa chaîne d'argent enroulée autour de la taille, son bâton en bois de sorbier à la main, elle haletait, le regard fou.

– Je suis désolée ! s'écria-t-elle en s'affalant sur un siège. Vraiment désolée !

– Qu'est-ce que tu as fait ? l'interrogeai-je d'une voix aussi calme que possible.

Elle se mit à parler à une telle vitesse, que j'eus du mal à suivre son récit. Elle avait pris les clés et avait pénétré seule dans le premier grenier. Elle s'attendait à rencontrer des fantômes, mais elle avait trouvé bien pire. Il y avait au centre de la pièce une sorte de puits circulaire. Un verre rempli de sang, posé sur la margelle, était tombé dans le trou. Les pierres avaient alors commencé à fumer, et un être horrible était sorti du puits. La chandelle avait été soufflée, et Jenny s'était trouvée face à une créature monstrueuse, avec six yeux rougeoyants, qui tendait vers elle ses tentacules.

Elle poursuivit sans reprendre haleine :

– D'instinct, j'ai lâché mon bâton. J'ai pris dans mes poches une poignée de sel et une poignée de limaille de fer. Et je les ai jetées vers ces horribles yeux rouges. Je n'avais jamais eu aussi peur de ma vie. Je savais que, si c'était une espèce de fantôme, ça ne lui ferait aucun effet. Si c'était un démon ou n'importe quelle entité venue de l'obscur, ça ne marcherait pas non plus. La créature a poussé un rugissement, et toute la pièce s'est mise à trembler. L'horrible tête a disparu dans le puits en entraînant les tentacules. Le monstre n'était pas détruit, mais le sel et le fer m'ont donné le temps de m'enfuir. J'ai ramassé mon bâton et j'ai couru comme une dératée. J'ai claqué la première porte derrière moi. Puis j'ai fermé la deuxième à double tour, même si ça n'empêchera sans doute pas cette chose de passer. Si elle se promène bientôt dans le château et qu'elle tue des gens, ce sera ma faute. Je suis désolée, Tom. Je me suis conduite comme une idiote.

– Bon sang ! Mais pourquoi as-tu fait ça ? m'exclamai-je.

– Je voulais me prouver à moi-même que j'étais capable de devenir épouvanteur. Je croyais que ce serait facile. Grimalkin m'a appris des phrases très utiles. Je sais assez de losta pour dire « Souviens-toi d'un moment heureux de ta vie », et « Va vers la lumière ! » J'espérais

revenir t'annoncer que c'était fait, que j'avais libéré une âme en peine. Je ne m'attendais pas à ça... Ce n'était pas un fantôme. Le prince t'a dit que les greniers étaient hantés. Je pensais te soulager d'une partie de ton fardeau, alors que tu es encore loin d'être rétabli...

Mon cœur s'affolait à l'idée du risque qu'elle avait couru. Elle avait failli y rester. Et elle avait raison : cette entité pouvait sortir du grenier et parcourir le château. Des vies seraient en danger. Jenny s'était comportée de façon irresponsable ; je m'efforçai néanmoins de parler calmement :

– Nous sommes en terre étrangère, loin du Comté où notre façon d'affronter les manifestations de l'obscur s'appuie sur l'expérience de générations d'épouvanteurs. Ici, les conditions sont différentes. Il ne faut pas prendre de risque face à l'inconnu, et tu as commis une énorme bêtise. Il existe des choses pires que la mort. Certaines créatures ne se contentent pas de mettre un terme à ta vie. Elles peuvent te voler ton âme. Et c'est comme si tu n'avais jamais existé.

– J'ai compris la leçon, je ne serai plus aussi stupide, promit Jenny. Eh bien, oublions la pratique et revenons à la théorie !

Elle tâchait de faire bonne figure, même si elle tremblait encore de peur. Je me montrai impitoyable, pour qu'elle prenne la mesure de sa folie.

– Je ne plaisante pas, Jenny, ajoutai-je sévèrement. Oui, j'espère que tu n'oublieras pas cette leçon ! Nous avons un devoir à remplir. Cela peut nous conduire à sacrifier notre vie. Mais ta stupidité nous met tous en danger !

– Je suis désolée, désolée ! gémit-elle, les yeux pleins de larmes.

– Tu as cependant raison sur un point : on va revenir à la théorie, poursuivis-je. Il faut en apprendre plus sur ce qui hante ce grenier avant d'y retourner tous les deux.

– On va affronter ça ?

– Évidemment ! Je te l'ai dit : le métier d'épouvanteur comporte des dangers. Et, quand on a commencé un travail, on le termine. Tu as réveillé quelque chose de redoutable, qui risque de sortir du grenier. Nous devons sécuriser les lieux.

Jenny essuya ses larmes d'un revers de main :

– Et comment on va s'y prendre ?

– Je parlerai au prince dès demain. J'aurais dû lui poser davantage

de questions lors de notre dernière conversation. Il a employé le mot « fantôme ». Certes, il parle notre langue bien mieux que je ne parle le losta, mais...

– Ça ne lui est pas trop difficile, m’interrompit Jenny, sarcastique.

Je réprimai une riposte bien sentie. Une minute plus tôt, elle pleurait comme une fontaine ; l’instant d’après, elle retrouvait toute son effronterie. « Je n’aurais jamais osé me comporter de la sorte avec mon maître », songeai-je avec amertume. Mais cette fille était de nature insolente, et elle avait survécu de justesse à une situation plus que périlleuse. Comme moi.

– C’est vrai, reconnus-je. Malgré tout, le vocabulaire du prince est limité. J’aurais dû me douter que le terme employé était inexact. Voilà au moins une chose que tu peux retenir de mon erreur : quand tu affrontes l’inconnu, réunis le plus d’informations possible avant de te lancer dans l’action.

Dans l’état de faiblesse où j’étais, l’idée de monter dans les greniers ne m’avait pas enchanté, mais je l’avais envisagée comme un exercice de routine. Je comprenais maintenant que, si nous y étions allés tous les deux, la rencontre avec la créature du puits n’aurait pas été moins problématique. J’avais imaginé le fantôme de quelque noble Polyznian ou peut-être d’un garde, ce qui m’aurait posé un sérieux problème de communication. J’ignorais ce qu’était l’entité du grenier, mais elle était sans conteste particulièrement puissante.

– Est-ce que c’était une sorte de démon ? demanda Jenny.

Je haussai les épaules :

– Ça ne m’évoque rien de connu. Peut-être un démon, peut-être autre chose. En tout cas, un être qu’aucun épouvanteur du Comté n’a jamais rencontré.

Je ne lui fis pas part de mes véritables craintes. Son récit m’avait profondément secoué. J’étais loin de chez moi, et cette nouvelle menace dépassait mes compétences. J’avais déjà assez de problèmes sans me rajouter celui-là. Jenny avait réveillé un être qui représentait une sérieuse menace pour le château et tous les environs.

Il fallait régler ça au plus vite.

Le lendemain matin, j’examinai les pièces de la tour sans découvrir aucun conduit de cheminée les traversant. Le puits décrit par Jenny ne passait ni par les cuisines ni par la salle du trône pour s’enfoncer dans

le sol. En fait de puits, c'était certainement une sorte de portail menant à l'obscur.

Le prince Stanislaw, très occupé, ne me reçut qu'en fin d'après-midi. Tandis que nous marchions tous les deux le long du chemin de ronde, nos souffles montant en buée dans l'air glacé, je lui résumai l'aventure de Jenny.

– Je m'attendais à trouver dans ces greniers les fantômes d'humains défunts, expliquai-je. Or ce que la fille a rencontré doit être une sorte de démon.

– Un démon et un fantôme, ce n'est pas la même chose ?

– Non. Les démons sont infiniment plus dangereux.

Le prince hocha la tête d'un air pensif :

– Il y a très longtemps – bien avant le règne de mon père et celui de son père –, ce château a été occupé par les Kobalos. Ces maudits y ont vécu de nombreuses années avant d'en être chassés. Des années où ils ont fait ce qu'ils voulaient. Leurs mages parlaient à de noirs fantômes dans les greniers. Ils chuchotaient à des choses noires dans des puits noirs qui menaient aux Enfers. Certains magowies qui sont entrés dans cette pièce n'en sont jamais ressortis. D'autres ont été brûlés ; il n'est resté d'eux que des lambeaux de chair carbonisée.

Je hochai la tête : nous avons donc affaire à de dangereuses entités kobalos.

– Votre apprentie a choisi la pièce la plus dangereuse. Les autres le sont moins. L'une renferme le fantôme d'un Kobalos. On pense qu'il a dû être mage, mais il a perdu ses pouvoirs. Il marmonne pour lui-même. Il effraie les gens, il ne leur fait pas de mal.

– J'irai donc d'abord lui parler, dis-je. Il saura peut-être quelque chose sur la créature que Jenny a découverte. D'après Grimalkin, la plupart des mages kobalos parlent notre langue aussi bien que le losta. Quel grenier hante-t-il ?

– Celui de la plus haute tour au nord-est. Mais reposez-vous cette nuit, reprenez des forces. Nous sommes presque prêts à franchir le fleuve, poursuivit le prince en désignant l'armée, dans la cour. Vous nous parlerez demain ? Vous nous exposerez votre stratégie ?

– Oui, demain, confirmai-je.

Grimalkin m'avait fait répéter mon discours, elle m'avait prévenu que ce serait le lendemain. J'étais préparé.

– Une dernière chose, dit le prince. Ne révélez pas que vous êtes fils de fermier. Ça vaudra mieux. Tenons-nous-en aux plans de la magicienne, d'accord ?

Les troupes vous suivront plus volontiers.

J'acquiesçai d'un sourire et allai prévenir Jenny que nous n'aurions pas à affronter la créature du grenier avant d'avoir parlé au fantôme du mage.

Un petit détour

THOMAS WARD

L'idée de m'adresser aux gouvernants des principautés me rendait nerveux, même si je savais que leur dire et comment me comporter.

À mon arrivée, ils étaient déjà rassemblés autour d'une grande table carrée, dans la salle du trône du prince Stanislaw. Derrière la fenêtre à meneaux, on découvrait un paysage de forêts, de clairières et de lacs.

Grimalkin me suivait, portant la carte. Jenny, toujours officiellement ma servante personnelle, n'avait pas été conviée. Curieuse comme elle l'était, elle en avait été très déçue.

Je jetai sur l'assemblée un regard circulaire. J'avais bien répété mon rôle, malgré tout je doutais de me montrer à la hauteur. Des gardes en uniforme de cérémonie étaient postés le long des murs, armés d'une lance et d'une massue.

En dépit du feu qui brûlait dans l'âtre, derrière le trône, il ne faisait pas chaud dans la longue salle. Elle serait glaciale en hiver, sous ses hauts plafonds voûtés. Des torches passées dans des anneaux luttaient contre la demi-obscurité, mais des flaques d'ombre emplissaient les recoins les plus éloignés. Et au-dessus de nous, dans le grenier, le portail que Jenny avait découvert ouvrait sur l'obscur...

J'avais revêtu le costume que Grimalkin avait apporté, censé convenir à mon rang princier. Je portais sur chaque épaule une rose rouge, emblème du Comté. La tueur les avait cousues elle-même. Les princes rassemblés pour me rencontrer arboraient leurs plus beaux atours, je ne devais pas faire tache. Ainsi que l'avait souligné Stanislaw, nous avions intérêt à cacher ma véritable identité.

Grimalkin, elle, était fidèle à sa tenue habituelle, avec sa jupe relevée au milieu pour ne pas entraver ses mouvements et les lanières de cuir entrecroisées sur sa poitrine. Pour l'occasion, ses fourreaux étaient vides : seuls les gardes étaient armés.

Moi-même, je ne n'avais pas pris la Lame-Étoile. Si l'épée magique m'avait fait défaut lors de mon combat avec le Shaiksa, elle m'avait protégé à maintes occasions contre la magie noire. Je n'avais aucune raison de craindre une menace de ce genre dans cette salle. Néanmoins, sans elle, je me sentais vulnérable.

Les hommes assis autour de la table nous saluèrent d'un signe de tête déférent. Tous me regardaient avec crainte et respect. Il fallait s'y attendre : j'étais revenu de la mort ! Un serviteur s'avança pour nous offrir des verres d'un vin aussi rouge que les roses du Comté. Cela me rappela aussitôt le verre rempli de sang que Jenny avait vu, au bord du portail, et je réprimai un frisson.

Grimalkin et moi refusâmes poliment. Je marchai jusqu'à la table et, après y avoir étendu la carte, je fixai celle-ci au bois avec des épingles.

Le prince Stanislaw me présenta chacun des membres de l'assemblée. Je les saluai un à un en tâchant de me remémorer leurs noms, dont certains étaient presque impossibles à prononcer. Six principautés étaient représentées. Polyznia était de loin la plus puissante. Venait ensuite la montagnaise Wayaland, aussitôt suivie de Shallotte, située près de la côte.

Le plus facile à remarquer était le prince Kaylar de Wayaland. En plus de sa stature impressionnante – il mesurait bien sept pieds de haut – et de son corps musculeux, il portait une barbe noire qui lui descendait à la taille et se terminait par trois nattes recourbées comme les pointes d'un trident.

À en croire Grimalkin, cette alliance de princes avait fourni une armée de plus de sept mille hommes, soit quatre mille cavaliers et une infanterie, parmi laquelle on comptait deux mille archers. À cela s'ajoutaient trois canons de dix-huit, tirés chacun par un attelage de mules. Nous avions aussi des sapeurs, capables de creuser des galeries et miner des fortifications.

Aux combattants s'ajoutaient près de deux mille auxiliaires – cuisiniers, forgerons, intendants et serviteurs divers – qui se joindraient à la troupe. Cela faisait beaucoup d'hommes à mener. Et moi qui avais déjà tant de mal à diriger une unique apprentie !

En dépit de ses craintes précédentes, Grimalkin semblait satisfaite d'une telle mobilisation de la part d'aussi petites principautés. Si les royaumes germaniques du sud, plus importants, fournissaient des troupes dans les mêmes proportions, nous aurions une chance contre les Kobalos.

Nous étions bien loin au nord-est du Comté, séparé de ce front de bataille par une immense étendue de terre et par la tumultueuse mer du Nord. Mais si nous n'anéantissions pas l'armée noire qui nous faisait face, elle menacerait directement notre pays.

Je captai un coup d'œil de Stanislaw, qui m'adressa un léger signe de tête. Alors, avec calme et fermeté, ainsi que la tueuse me l'avait recommandé, je désignai Valkarky sur la carte et prononçai mon premier mensonge :

– Voici notre objectif. Nous y serons en moins de deux semaines. Il en faudra sans doute une de plus pour franchir les murs de la cité.

Grimalkin traduisit, mais je savais que le prince Stanislaw avait déjà saisi la teneur de mon propos.

– Toutefois, repris-je, nous ferons d'abord un petit détour. Après avoir marché pendant deux jours en direction de Valkarky, nous obliquerons vers la gauche et lancerons une attaque surprise sur un kulad.

Je frappai un point sur la carte du bout de mon index :

– Il s'appelle Kartuna, et cette tour est d'une grande importance stratégique.

La traduction de Grimalkin provoqua quelques froncements de sourcils, et le prince Kaylar de Wayaland, fourrageant nerveusement dans sa barbe, protesta d'une voix tonnante.

– Le prince Kaylar ne pense pas que ce soit une bonne idée, me fit savoir Grimalkin. En nous arrêtant pour attaquer la tour, nous donnerions à nos ennemis le temps de se rassembler et de nous affronter sur la plaine de l'Erestaba. Il préconise de passer devant ce genre de fortification en coup de vent et de nous concentrer sur notre objectif principal.

Avec un hochement de tête, je concédai :

– En termes purement militaires, vous avez raison.

Mais Valkarky est gardée par bien autre chose que des murs épais et des armes d'acier. La magie des Kobalos est particulièrement puissante. Elle détournerait nos canons et répandrait parmi nos hommes une terreur telle que même les plus braves s'enfuiraient. Mais ce kulad, là...

De nouveau, je martelai la carte de mon doigt :

– ... est la demeure d'un mage qui y stocke son pouvoir et ses artefacts. Si nous nous emparons de cette tour, Grimalkin, qui est experte en magie noire, y apprendra beaucoup de choses extrêmement utiles. Elle découvrira un moyen de contrer les forces occultes que notre ennemi va déployer.

Le prince Stanislaw acquiesça, mais les autres durent attendre que Grimalkin ait traduit. Pendant qu'elle parlait, je fixai chacun d'eux à tour de rôle comme elle m'avait conseillé de le faire, avant de revenir au prince Kaylar et de soutenir son regard.

Je débitai alors mon deuxième mensonge. Cela me mettait mal à l'aise ; mais c'était nécessaire, si le plan de Grimalkin devait nous mener à la victoire.

– Dès que nous aurons appris à nous protéger de leur magie, nous marcherons directement sur Valkarky. Dans quelques semaines, la ville sera à nous, et on ne parlera plus de la menace des Kobalos.

Quand Grimalkin eut rapporté mes paroles, il y eut quelques hochements de tête. Le prince Kaylar lui-même reconnut de mauvaise grâce que c'était un bon plan.

Grimalkin se tourna alors vers moi et s'inclina :

– Je voudrais donner un conseil stratégique, si vous me le permettez.

– Allez-y, dis-je, comme nous étions convenus de le faire si la tueuse sentait le besoin d'ajouter quelque chose.

Elle s'inclina encore une fois avant de s'adresser aux princes. Je l'écoutai sans comprendre, mais ils acquiescèrent de nouveau en échangeant des regards satisfaits.

Dix minutes plus tard, nous étions de retour dans mes appartements.

– Tu t'en es bien sorti, me félicita Grimalkin. Tu t'es comporté de façon véritablement princière. Si la chance est toujours avec nous, nous reviendrons avec de précieuses informations, et la plupart de ces hommes resteront en vie.

– Que leur avez-vous dit, à la fin ?

– Je leur ai dit que les Kobalos avaient deux cœurs : un placé à peu près comme celui des humains, l'autre, plus petit, à la base du cou. Un Kobalos peut survivre si on perce son cœur principal, car le deuxième continue d'envoyer le sang dans le cerveau. Une blessure qui serait fatale à un humain laisse un Kobalos mourant encore conscient et

dangereux. Je leur ai donc demandé de dire à leurs soldats que la décapitation est la meilleure méthode, ou, sinon, une double perforation de la poitrine. Souviens-toi : c'était dans le glossaire de Browne, et je t'avais conseillé de tuer le Shaiksa de cette façon.

– Une information essentielle, effectivement, approuvai-je. Mais avez-vous pu vérifier ce point ? Vos notes n'en font pas mention.

– Mes notes n'étaient qu'un catalogue limité de mes expériences avec les entités créées par les Kobalos, pas de leur anatomie. J'en ai d'autres incluant mes spéculations sur les façons de contrer leurs pouvoirs militaires. Tu pourras les lire, si ça t'intéresse. Dans le Comté, j'ai établi l'existence de ces deux cœurs en disséquant le corps du mage de haizda avant de l'enterrer. Cela m'a été confirmé par la dissection du corps de l'assassin Shaiksa.

Grimalkin se montrait méticuleuse dans ses efforts pour apprendre comment vaincre les Kobalos. Tous les fils s'entrecroisaient avec précision dans la tapisserie de ses projets, même moi. Je me sentais piégé, intégré à ses plans, sans aucune liberté de manœuvre.

Le créateur de dieu

THOMAS WARD

Le soir même, Jenny et moi gravissions les marches de pierre de la plus haute tour nord-est pour gagner le grenier, hanté – à en croire le prince – par le fantôme du mage kobalos. La Lame-Étoile pendait à ma ceinture, je tenais à la main mon bâton de sorbier et j'avais empli mes poches de sel et de limaille de fer. Ces précautions n'étaient peut-être pas nécessaires, mais après l'aventure de Jenny, je ne voulais prendre aucun risque.

La montée était rude ; la tête me tournait et j'étais hors d'haleine bien avant d'atteindre le dernier étage. J'étais loin d'avoir retrouvé mes forces. Dans quelques jours, nous traverserions le fleuve, et je doutais de pouvoir chevaucher à la tête d'une armée. Tôt ou tard, je devrais mettre ce point au clair avec Grimalkin.

Les clés n'étant pas étiquetées, je dus en essayer cinq avant de trouver la bonne. La porte s'ouvrit. Jenny éleva la lanterne, qui éclaira une petite antichambre avec une autre porte au fond. Jenny n'avait pas dit un mot depuis que nous avons quitté ma chambre. Elle devait être terrifiée, ce qui n'avait rien d'étonnant après sa rencontre avec la monstruosité surgie du puits.

– Ça ressemble à la pièce que tu as traversée l'autre nuit ?

– C'est la même, répondit-elle d'une voix tremblante. Il y avait une table et deux chaises couvertes de poussière, exactement comme ici.

Cependant, aucune sensation de froid n'annonçait la proximité d'une créature de l'obscur. Ce grenier était-il réellement hanté, comme le croyait le prince ? Ou l'épreuve que je venais de traverser avait-elle émoussé mes capacités ?

– Est-ce que tu perçois quelque chose ? demandai-je à Jenny.

Elle fit signe que non.

– Moi non plus. Entrons dans l'autre pièce. On est en terrain inconnu, ici ; j'aurai besoin de toute ma concentration. Alors, contente-toi de m'écouter attentivement. L'enseignement que nous en tirerons viendra plus tard.

Elle acquiesça, et j'allai ouvrir la seconde porte.

La salle que nous découvrîmes était très différente de celle que Jenny m'avait décrite. Il n'y avait ni puits ni eau coulant du plafond. Des livres aux reliures de cuir couverts de poussière s'entassaient sur le sol en piles instables et s'accumulaient sur les étagères, d'où pendaient d'épais rideaux de toiles d'araignées. Contre le mur du fond, de longues tables basses s'incurvaient sous le poids d'énormes bocal en verre contenant des substances brunes ou vertes. L'endroit rappelait l'ancre du mage que nous avions découvert près de Chipenden, ce qui n'aidait sûrement pas Jenny à retrouver son calme : elle avait failli y laisser sa peau !

Ces bocaux contenaient-ils aussi les germes de créatures monstrueuses, comme celles que Grimalkin avait trouvées chez le mage et qu'elle avait fait éclore ? Je me demandai un instant pourquoi la pièce n'avait pas été vidée. Mais la réponse était évidente : les habitants du château, terrifiés par les manifestations surnaturelles, avaient simplement condamné tous les greniers.

– Baisse la lumière, Jenny, soufflai-je. Certains fantômes ne la supportent pas, et s'il y en a un ici, mieux vaut ne pas le repousser.

Posant la lanterne sur le plancher, elle en referma les volets de sorte à ne laisser filtrer qu'un petit cercle de clarté. Dans l'obscurité revenue, un fantôme pourrait se matérialiser. Mais nous étions face à l'inconnu. Si une créature se manifestait, ce serait l'esprit d'un Kobalos, et un mage de surcroît. Il fallait s'attendre à tout.

Soudain, un frisson glacé me parcourut : l'obscur était proche. Une colonne de lumière s'éleva lentement dans un coin de la pièce, près d'une haute bibliothèque. Elle oscilla, se déforma, prenant peu à peu l'apparence d'un Kobalos. Cet individu était plus imposant que le mage que j'avais combattu à Chipenden bien avant notre départ. Ses bottes de cuir et son long manteau lui auraient presque donné l'allure d'un épouvanteur sans ses bras nus recouverts d'une fourrure de bête. Dans sa face rasée, encadrée d'une barbe sombre, deux gros yeux me fixaient. Son expression me parut plus curieuse qu'hostile, et je crus même y lire une pointe de tristesse.

L'apparition palpita ; l'espace d'un instant, elle devint transparente et je pus voir les rangées de livres derrière elle. Puis l'épais tissu de

son manteau et ses larges yeux bruns semblèrent se solidifier. On aurait pu se croire face à un être doué de vie.

– Que vois-tu, Jenny ? demandai-je.

– C'est un de leurs mages. Mais il a l'air plus triste que méchant.

Le fantôme dit alors quelque chose dans son langage guttural. Ne comprenant pas un mot de losta, j'espérais que ce mage était aussi doué pour les langues que celui que j'avais combattu dans le Comté.

– Je vais l'interroger et l'envoyer vers la lumière, autant que faire se peut, soufflai-je à Jenny. Aussi, écoute attentivement, mais laisse-moi le questionner.

Elle acquiesça, et je me tournai vers le fantôme :

– Je ne comprends pas votre langue. Parlez-vous la nôtre ?

Tu es courageux de t'adresser à moi, répondit le fantôme d'une voix creuse. Tous les humains me fuient. Es-tu un mage ?

– Je m'appelle Thomas Ward et je suis un épouvanteur. C'est ma tâche d'affronter les spectres et les autres entités de ce genre.

Mon nom est Abuskai. Je suis un Haut Mage.

– Savez-vous que vous êtes mort ?

C'était la question de base que tout épouvanteur doit poser à un fantôme, la première étape permettant de l'envoyer vers la lumière. Mais que signifiait la lumière pour un mage kobalos ? Peut-être appartenait-il, comme les sorcières pernicieuses et les mages humains, à une forme particulière d'obscur ? Peut-être existait-il des domaines de l'obscur, inconnus de nous, où les Kobalos se retrouvaient ?

Bien sûr, je le sais. Je suis mort depuis bien longtemps, répondit-il. Je me désespère d'être enfermé ici. Je cherche à me libérer de mon tourment, mais je ne peux pas quitter ce monde.

– Qu'est-ce qui vous retient ?

Je me préparais à utiliser avec lui la méthode habituelle : lui demander de se rappeler un moment de sa vie particulièrement heureux. Mais je voulais d'abord interroger Abuskai sur l'entité démoniaque du puits.

Des barrières magiques m'interdisent de m'échapper. Vivant ou mort, je ne suis plus d'aucune utilité à ceux qui dirigent désormais mon peuple. On m'a mis à l'écart. Quel imbécile j'ai été ! C'est moi qui ai aidé à mettre en

place le premier changement.

– Quel changement ? demandai-je doucement.

La naissance de notre dieu, Talkus, répondit le fantôme. J'ai créé la fondation sur laquelle il a été construit.

Talkus... Bien plus terrifiant que le Malin ! Le Cornu exigeait la soumission des humains. Talkus, lui, voulait éradiquer leur race – à l'exception des femmes, qui seraient pour toujours les esclaves des Kobalos. Talkus était la clé : en le détruisant, on anéantirait sûrement les Kobalos. Je devais apprendre comment.

– Quelle part avez-vous prise à sa naissance ? repris-je.

Par la magie et par la foi, je l'ai appelé à la vie. Un dieu naît quand de nombreux croyants prient pour sa venue, quand un architecte donne forme et substance à leurs pensées. J'ai été cet architecte.

J'étais abasourdi. Il se désignait comme *l'architecte*. Avais-je en face de moi le Kobalos qui avait planifié la nouvelle obscurité que nous combattions ? En ce cas, Abuskai était un créateur de dieu.

Je pris la mesure de la situation. Un individu aussi puissant, même réduit à l'état de fantôme, pouvait nous nuire gravement. Je ne devais surtout pas l'irriter. Je regardai Jenny du coin de l'œil. Elle gardait son calme et contemplait le mage, qui semblait l'ignorer totalement. Peut-être parce qu'il s'agissait d'une fille. Pour un Kobalos, elle n'était qu'une *purra*, une simple esclave. On ne parle pas à une *purra*.

Du moins, j'espérais qu'elle n'était pas en danger du fait de sa féminité. Le fantôme pouvait s'offenser de sa présence. Je me félicitai de lui avoir interdit de prendre la parole. Il ne tolérerait sans doute pas qu'elle intervienne.

– Et qu'est-il arrivé ? repris-je. Comment êtes-vous mort ? Pourquoi êtes-vous enfermé ici ?

Les alliances entre les mages kobalos se font et se défont sans cesse. Dans Valkarky même, le pouvoir change souvent de camp. Certains ont conspiré contre moi, cherchant à utiliser mes travaux à leur profit. J'ai été trahi et assassiné. Peu après, le roi lui aussi a été liquidé, et un Triumvirat a pris le pouvoir. Il a poursuivi ma tâche et donné naissance au dieu Talkus en modifiant mes plans et en soumettant ma magie à son propre intérêt. On m'a déshonoré, tué et emprisonné ici.

J'avais entendu parler de ce Triumvirat, le groupe de redoutables Hauts Mages qui gouvernait désormais les Kobalos. Mais Grimalkin m'avait appris qu'il n'était pas toujours formé des trois mêmes

personnages. Elle avait abattu l'un d'eux lors de sa visite à Valkarky, ce qui n'avait pas modifié leur intention de lancer une guerre contre les humains ; au contraire, leur hostilité avait encore augmenté. Néanmoins, la prochaine fois, il en irait peut-être autrement. Qu'un autre soit tué, et le nouveau Triumvirat pourrait changer d'avis. Cela suffirait-il à empêcher la guerre ?

Le fantôme perdait lentement de sa substance, et je craignis de le voir disparaître. Je devais poursuivre cette conversation.

Soudain, en dépit de mes instructions, Jenny prit la parole :

– Dans un autre grenier, il y a une créature démoniaque. Qu'est-ce que c'est ? Est-ce qu'on peut la détruire ou la chasser ?

Le fantôme reprit aussitôt consistance. Un mélange de colère et d'incrédulité s'afficha sur son visage. Pourquoi Jenny ne m'avait-elle pas écouté ? Jamais je n'aurais désobéi ainsi à mon maître ! Le mage semblait secoué, et j'eus peur pour elle.

Mais il s'apaisa. Et quand il reprit la parole, il ignora Jenny et s'adressa à moi :

Il faudrait être fou pour s'attaquer à la créature dont parle cette purra. Quiconque le tenterait serait détruit corps et âme. On l'appelle le Targon. Il garde le portail de feu menant au domaine de Talkus.

– Le puits est donc le portail de votre dieu ?

Oui, l'un des trois portails que j'ai créés.

Les yeux du fantôme brillèrent de fierté :

Cette pièce est celle où je faisais mes études et mes recherches. Dans la chambre du portail, j'ai façonné le futur !

– Cette créature pourrait-elle sortir du grenier et tuer des gens à l'extérieur ? demandai-je.

Le fantôme secoua la tête :

Il est le gardien, il ne peut s'éloigner du portail de plus de six pieds.

– Et les greniers de l'aile sud ? Que contiennent-ils ?

L'écho de choses ayant existé, rien d'important. Peut-être aussi quelques fantômes humains. Certains des vôtres ont été interrogés et sacrifiés en ces lieux.

De nouveau, l'apparition commença à s'effacer.

– Ne partez pas ! m'écriai-je. J'ai encore des questions à vous poser. Et je vous aiderai à vous échapper d'ici. Répondez-moi, je vous en prie ! Si les gouvernants de Valkarky changeaient, la guerre pourrait-elle être évitée ? Les Kobalos et les humains pourraient-ils vivre en paix ?

Cela dépendrait des nouvelles règles, dit le mage en reprenant une certaine matérialité, et sa voix profonde résonna entre les murs. Le dernier roi de Valkarky n'était pas aussi belliqueux que le Triumvirat. Son père et le père de son père avaient combattu les humains. Mais cela se limitait à des querelles de territoire. Le Triumvirat, lui, vise une extension illimitée ; il veut tuer les humains ou les réduire en esclavage. Avec d'autres gouvernants, il y aurait toujours des escarmouches aux frontières, mais Kobalos et humains pourraient vivre en paix la plupart du temps. Oui, ce serait possible.

Je m'empressai de poser une autre question :

– Vous vous êtes défini vous-même comme l'architecte qui a conçu le dieu Talkus. Et c'est lui, à présent, qui entraîne votre peuple dans la guerre. C'est ce que vous vouliez ?

Le fantôme perdit un peu de sa consistance, mais il répondit cependant :

Ce n'est pas pour la guerre que j'ai façonné Talkus. Il y a plusieurs milliers d'années, mon peuple a commis un grand crime, un acte insensé. Nous avons tué toutes nos femmes. Je voulais rectifier cette folie.

Je le dévisageai avec incrédulité, tandis qu'une expression d'horreur passait dans les yeux de Jenny. Elle avait dû lire l'information dans le glossaire de Nicholas Browne, mais l'entendre de la bouche du fantôme lui donnait une réalité terrifiante. Le fonctionnement de la société kobalos découlait encore aujourd'hui de cette aberration. C'était une histoire incroyable. Les femmes kobalos avaient été conduites dans une vaste arène pour y être égorgées. Le massacre avait duré sept jours. Un acte insensé, comme venait de le dire le mage ! En l'accomplissant, les Kobalos espéraient atteindre le sommet de leurs forces – persuadés que les femmes atténuaient leur sauvagerie, qui est l'essence même d'un vrai guerrier.

Après quoi, voyant leur race menacée d'extinction, ils avaient imaginé un moyen de l'éviter. Bien que humains et Kobalos soient deux espèces différentes, ils ont rendu possible par magie leur accouplement avec des humaines, ces esclaves qu'ils nomment purrai. Or, seuls des Kobalos mâles naissent de telles unions.

Le dieu que je commençais à façonner nous aurait aidés à recréer nos femelles, poursuivait le fantôme. L'équilibre une fois restauré aurait rendu inutile l'usage des purrai. Mais le meurtre du roi et l'arrivée du Triumvirat au pouvoir ont tout changé. Ils ont reprogrammé le nouveau dieu pour parvenir à leurs propres fins : la guerre, et la conquête d'un pouvoir illimité.

– Est-il trop tard pour revenir en arrière ? lui demandai-je, étourdi par ses révélations : le mage mort avait été motivé au départ par de bonnes intentions.

Certains, parmi mon peuple, œuvrent dans ce sens. Je leur ai parlé. Mon esprit reste prisonnier de ces lieux, mais nous pouvons communiquer par la pensée. Un petit groupe opposé au commerce des esclaves, les Skapiens, ourdit en secret un complot pour renverser le Triumvirat. Mais, récemment, d'autres voix se sont élevées plus ouvertement dans Valkarky. Les mages de haizda font partie des dissidents. C'est pourquoi ils ont été mis hors la loi par le Triumvirat. Ils sont maintenant pourchassés et exterminés.

– Il vaudrait mieux changer le gouvernement de Valkarky plutôt que de faire la guerre, fis-je remarquer. Vous dites être en contact avec les opposants. Les soutenez-vous ? Partagez-vous le même but ?

Oui.

– Cela nous serait utile d'entrer nous aussi en relation avec eux. Pourriez-vous arranger cela ?

J'envisageais déjà de nouvelles éventualités. Il y avait peut-être d'autres moyens que ceux préconisés par Grimalkin pour mettre fin à la menace des Kobalos. Peut-être pouvait-on agir sur eux de l'intérieur ?

Le fantôme ne répondit pas. Il disparut purement et simplement.

J'en fus déçu, mais c'était un début. Je reviendrais lui parler. Je désignai la lanterne, et Jenny rouvrit les volets, emplissant la pièce poussiéreuse d'une clarté jaunâtre.

Puis nous sortîmes en verrouillant les deux portes derrière nous.

– Tu aurais pu l'envoyer vers la lumière ? me questionna Jenny.

– Je ne sais pas. J'essayerai... Mais j'espère obtenir de ce fantôme des informations très utiles. Nous reviendrons, et je lui parlerai de nouveau.

Jenny bâilla.

– Tu es fatiguée ?

Elle répondit par un autre bâillement.

– Eh bien, tu n'iras pas te coucher avant une bonne heure ! Il nous reste encore une tâche à accomplir. Quand on se lance dans ce métier, il faut s'habituer à travailler la nuit !

Les prisonniers morts

JENNY CALDER

Ma rencontre avec le démon du puits m'avait terrifiée, et j'étais très nerveuse tandis que Tom conversait avec le fantôme du mage kobalos. Je craignais qu'il nous attaque d'une seconde à l'autre. Mort ou pas, il possédait sûrement encore de grands pouvoirs.

Si Tom portait la Lame-Étoile, je n'avais aucune protection. D'ailleurs, dernièrement, la magie de l'épée s'était révélée inefficace. Après l'épreuve que j'avais traversée, je me sentais épuisée. Affronter d'autres fantômes était bien la dernière chose dont j'avais envie. Ça aurait sûrement pu attendre une autre nuit !

Néanmoins, je ne protestai pas – je ne voulais pas décevoir Tom. Jouant mon rôle d'apprentie consciencieuse, je le suivis dans l'escalier qui montait vers un autre grenier.

S'arrêtant pour me regarder, il demanda :

– Tu as entendu ce qu'a dit le mage à propos des autres pièces fermées à clé ?

Sa respiration sifflante m'inquiéta : il allait au-delà de ses forces.

– Oui, dis-je. Certaines contiennent sans doute des fantômes humains.

– C'est exact. Nous ne pourrons pas les délivrer, car ils viennent sûrement de ces pays du nord et ne parlent pas notre langue. Mais nous verrons ce qu'il est possible de faire. Notre devoir consiste à protéger les gens de l'obscur, et cette règle s'applique même hors des frontières du Comté. Nous devons donc apprendre le losta – au moins juste ce qu'il faut pour persuader un esprit de gagner la lumière.

Et il continua à monter.

– Je connais déjà quelques phrases, lui rappelai-je.

Tom lâcha d'un ton un peu désabusé :

– Je vois que j'ai du retard à rattraper.

Enfin, nous atteignîmes le dernier étage, et il reprit péniblement son souffle.

Cette fois, la porte du grenier n'ouvrait pas sur une antichambre. C'était un vaste espace qui avait visiblement servi de salle de torture. Un brasero était rempli de cendres refroidies. Des instruments divers s'alignaient sur une table : des tenailles, des scies, des crochets, des lames et de longues aiguilles fines, ainsi que des menottes. Des taches sombres marquaient les endroits où le sang avait imprégné le bois. D'autres menottes étaient fixées au mur, et la planche en dessous portait les mêmes taches.

Mon estomac se souleva à la pensée de ce qu'on avait fait subir à de malheureux prisonniers. Une bonne dizaine pouvait tenir ici. Je commençai alors à sentir quelque chose des horribles traitements qu'ils avaient endurés. Des visages tordus par la souffrance m'apparaissaient brièvement, je percevais des cris et des râles, et l'odeur du sang me monta soudain aux narines.

Je faillis sortir de là en courant. Je dus prendre une grande inspiration pour retrouver mon calme.

– Baisse la lumière, Jenny, m'ordonna Tom.

Je posai la lanterne à mes pieds et ajustai les volets de façon à ne laisser qu'un petit cercle de lumière.

Je n'aimais pas l'obscurité de cette salle de torture. Il était trop facile d'imaginer ce qui pourrait sortir de ses recoins les plus noirs. Mais Tom savait ce qu'il faisait. Les fantômes n'étaient guère disposés à apparaître dans les lieux trop éclairés.

Nous restions près de la porte, immobiles et silencieux. Soudain, je sentis une présence et je frissonnai. Je ne voyais rien, mais de la gauche, là où des menottes étaient fixées au mur, monta un faible grognement. Puis j'entendis clairement un cliquetis de chaînes heurtant la pierre, suivi d'un bruit de liquide gouttant sur le plancher. De nouveau, je respirai l'odeur du sang.

Un fantôme était là, celui d'un homme torturé qui agonisait. Je sus aussitôt qui il était. Il avait fait partie d'une patrouille envoyée observer les lignes des Kobalos. C'était un Polyznian, mais pas un sujet du prince Stanislaw. Il était là depuis de nombreuses années, quand le souverain était peut-être le père du prince ou même son grand-père.

Presque toute sa patrouille avait été massacrée, mais quelques hommes avaient été capturés, interrogés et torturés.

Je sentais l'angoisse de cet homme, bien au-delà de sa souffrance physique. On l'avait tailladé avec des lames enduites d'un poison qui provoquait d'atroces douleurs. Mais le pire, pour lui, était la certitude qu'il ne sortirait jamais de ces lieux. Sa famille vivait loin de là, dans le sud, et il ne reverrait jamais les siens. Il avait une fille, un petit garçon et un bébé à naître. Comment Karina, sa femme, pourrait-elle les nourrir sans lui ?

Mes yeux s'emplirent de larmes, car le fantôme ignorait qu'il était là depuis aussi longtemps. Sa femme était sûrement morte, et ses enfants devenus vieux.

Tom m'adressa un regard compatissant et posa un doigt sur ses lèvres. Ravalant un sanglot, j'acquiesçai d'un signe de tête.

Un grognement monta alors de la table, suivi d'un hurlement. Et j'entendis le bruit d'une scie entamant une matière qui n'était pas du bois. Un autre fantôme revivait les moments atroces où la lame dentelée pénétrait sa chair et ses os.

Cette fois, je ne pus retenir ma nausée. Je n'osais plus regarder Tom. Je savais qu'il sentait comme moi l'odeur de vomi, à mes pieds. Je m'appuyai contre le mur, secouée de frissons.

Tom désigna la porte. Je compris avec soulagement que nous allions sortir.

– Désolée, dis-je tandis que Tom tournait la clé dans la serrure.

– Tu n'as pas à t'excuser, Jenny, répliqua-t-il gentiment. J'ai vu que tu étais bouleversée. Tu as dû percevoir bien plus de choses que moi. Je n'ai entendu qu'un cliquetis de chaîne et des gémissements. Puis j'ai distingué une vague forme lumineuse. Mais je sais qu'il s'est passé des choses horribles dans cette salle.

– Il y avait un homme... Ils lui sciaient les os, dis-je, encore toute tremblante. Pourquoi ? Quelle espèce de monstres sont-ils ?

– Les humains sont capables d'en faire autant, soupira Tom en se dirigeant vers les marches.

Il paraissait épuisé. Il était loin d'avoir retrouvé ses forces.

– Ils essayaient sans doute de lui extorquer des informations, poursuivit-il. L'importance des troupes, leurs mouvements – pour épargner les vies de leurs soldats. La guerre peut révéler le pire en

chacun de nous. Notre propre guerre civile, dans le Comté, a déchiré des familles, dressant le frère contre son frère.

– Mais ce fantôme est-il condamné à revivre éternellement son agonie ?

– Rappelle-toi les soldats morts que tu as vus sur la colline du Pendu ! C'est sans doute une ombre, des fragments d'âme que ce soldat a laissés derrière lui avant de partir vers la lumière. Mais il devait y avoir aussi de véritables fantômes...

– Oui. Un des prisonniers enchaîné au mur pensait à sa famille. Il avait deux enfants et sa femme en attendait un troisième. Il ne supportait pas l'idée de ne jamais plus les revoir. Je suis sûre qu'il devait être heureux avec eux. Si on pouvait l'aider à se concentrer sur ces souvenirs, on l'enverrait sûrement vers la lumière.

Tom acquiesça ; pourtant, il paraissait perdu dans ses pensées.

– Ça va ? demandai-je.

Il secoua la tête :

– Non, ça ne va pas fort. Et je pense qu'il nous faudra attendre l'an prochain pour délivrer ces malheureux.

Je lui lançai un regard stupéfait.

– On va rentrer chez nous. Grimalkin s'attend à me voir mener dans quelques jours l'attaque du kulad à la tête de l'armée. C'est de la folie. J'y ai réfléchi pendant des jours. La difficulté que j'ai eue à gravir ces marches m'a convaincu. On va regagner le Comté avant d'être piégés ici par la neige. On va le dire à Grimalkin de ce pas.

À aucun moment, il ne m'avait laissée deviner son intention. Quand je l'avais prié de partir, il avait balayé ma demande d'un revers de main.

Mon cœur se gonfla de joie. Tom se montrait enfin raisonnable. Je haïssais ce pays glacial déchiré par la guerre, j'avais la nostalgie des prairies et des vertes collines du Comté.

Enfin, on rentrait chez nous !

Sur l'enclume de la douleur

JENNY CALDER

om frappa poliment, et nous entrâmes dans la chambre que je partageais avec Grimalkin.

Assise en tailleur sur son lit, elle nous fixa sans ciller. À l'instant même, je compris qu'elle savait déjà ce que Tom allait lui annoncer. L'avait-elle appris par scrutation ou en lisant simplement sa décision dans ses yeux, je n'aurais pu le dire. Son regard était tout sauf amical. Mes pouvoirs ne fonctionnaient pas avec la tueuse, ses pensées m'étaient fermées. Mais mon instinct me criait que sa colère nous mettrait en réel danger.

Tom s'arrêta devant elle pendant que je fermais la porte. Mon anxiété grandissait. Comment Grimalkin allait-elle réagir ?

– Je retourne dans le Comté dès demain, déclara Tom. Je ne suis pas en état de faire ce que vous proposez. Il va me falloir des mois pour recouvrer mes forces – au moins tout l'hiver – et je récupérerai mieux chez moi.

– Tu ne peux pas partir maintenant, cracha Grimalkin. Ça perturbe mes plans. Sans toi, le moral de l'armée s'effondrera au premier revers. Le prince compte sur toi pour mener ses hommes.

L'entendre parler de « ses plans » me mit en colère. Pourquoi Tom s'était-il laissé embarquer dans ses manigances ?

– Faut-il que ce soit si tôt ? objecta-t-il. Ne vaudrait-il pas mieux attaquer le kulad au printemps ?

Grimalkin secoua la tête :

– Les Kobalos n'attendent pas le printemps. C'est un peuple du grand froid. L'hiver est son élément. Dans les mois qui viennent, leur armée franchira le fleuve pour déferler sur ces petites principautés. Il faut frapper avant, c'est vital. Ce que j'ai appris dans le kulad de ce mage, près de Chipenden, ne sauvera pas ces zones frontalières mais

assurera probablement la survie du Comté. Notre seule chance est d'agir maintenant.

Le raisonnement de Grimalkin se tenait ; je m'attendais à ce que Tom se range à son avis. J'avais vu comment elle le contrôlait depuis notre départ du Comté. Pourquoi en irait-il autrement ? Elle se montrait très persuasive. Or, à ma surprise et à ma grande satisfaction, il résista.

– Je ne peux pas, c'est tout. Je suis épuisé, je ne vous serai d'aucune utilité. Mieux vaut que vous partiez sans moi.

– Tu dois le faire ! gronda la tueuse en montrant ses dents pointues. Tu le *feras* !

– Ne me menacez pas ! répliqua Tom d'une voix où perçait la colère. Nous avons été alliés dans le passé, nous le serons encore dans le futur. Mais j'ai besoin de repos. Pour une fois, c'est vous qui ferez ce que je veux.

– Comment peux-tu abandonner le prince Stanislaw et ces hommes qui croient en toi ? Le destin leur est contraire – beaucoup d'entre eux trouveront la mort dans ce conflit – mais ils t'ont vu abattre l'assassin Shaiksa et vaincre la mort elle-même. Seule ta présence leur donnera assez de confiance pour traverser le fleuve. Tu ne peux pas refuser.

– Si ! Je refuse ! Quand ils me verront tomber de cheval à cause de la fatigue, croyez-vous que cela leur inspirera confiance ?

Grimalkin sauta sur ses pieds :

– Tu feras ce que je te dis de faire !

Je ne supportais pas cette scène. Une sorcière qui donnait des ordres à un épouvanteur !

– Peux-tu accepter que d'autres femmes soient réduites en esclavage ? Moi pas ! hurla la tueuse.

Tous deux se faisaient face, presque nez à nez.

– Crois-tu que je resterai les bras croisés tandis que les cités tomberont une à une et que de plus en plus d'esclaves seront emmenées chez ces monstres ? Sûrement pas ! Je détruirai les Kobalos, j'abattrai les murailles de Valkarky, j'en ferai un désert glacé où plus aucune de ces créatures ne survivra ! Et tu tiendras le rôle que j'ai prévu pour toi !

– Non ! répliqua Tom avec colère, élevant la voix pour la première

fois. Vous m'avez assez manipulé ! Vous m'avez entraîné ici sans aucune explication. Dès le début, vous aviez prévu de m'opposer au Shaiksa, mais vous ne m'en avez rien dit avant que nous ayons atteint la rive du fleuve ! Il ne vous est pas venu à l'idée de me mettre en garde et de me laisser envisager les choses par moi-même ! Vous m'avez mené les yeux bandés au danger – et à la mort ! Je n'ai jamais demandé à participer à tout ça ! Je dois retourner dans le Comté, y combattre l'obscur à ma façon. J'ai pris une apprentie, et mon devoir est de lui donner une bonne formation. Voilà ce que j'ai l'intention de faire. Voilà ce à quoi je vais consacrer mon hiver.

Grimalkin poussa un profond soupir avant de reprendre d'une voix sourde :

– Mes actions ont presque toujours été motivées par la vengeance. Je n'ai aimé vraiment qu'une fois. Il y a des êtres dont la perte m'a profondément blessée. Mais jamais je n'ai été dévastée comme le jour où le Malin a tué l'enfant qui était toute ma vie. Je n'ai pas su protéger ce petit. Toutefois, avec l'aide de certains – et de toi en particulier –, j'ai travaillé à la destruction du Malin. C'est ce qui m'a faite telle que je suis. Je suis moi aussi une arme forgée sur l'enclume de la douleur. Je sais à présent que j'étais destinée à une action ultime : la destruction des Kobalos. Nous vaincrons, je te le promets, que tu choisisses ou non de m'épauler. Mais tu me déçois. J'attendais mieux de toi.

Tom soupira, la mine résignée, et je crus qu'il se soumettait une fois de plus. Puis sa détermination habituelle lui revint :

– Désolé, mais cette fois je ne peux pas vous soutenir. Je repars dès demain avec Jenny. Si vous le souhaitez, je reviendrai au printemps.

Il se tourna vers moi :

– Retrouve-moi dans les écuries juste avant l'aube. Ne sois pas en retard !

Il sortit et referma la porte derrière lui, me laissant seule avec Grimalkin. Je lui jetai un regard craintif, mais elle se contenta de soupirer avant de me sourire :

– Tu as l'air épuisée, petite. Va te coucher ! Demain est un autre jour.

Sa bienveillance me surprit, je m'attendais à une explosion de colère dont j'aurais fait les frais. En tout cas, je suivis son conseil. À peine la tête sur l'oreiller, je tombai dans un profond sommeil.

Or, je fus tout de suite aux prises avec ce qui semblait un horrible cauchemar. La pièce était plongée dans une totale obscurité, et quelqu'un me clouait au lit. Je me débattais sans succès, maintenue par une poigne de fer.

Je compris alors que ce n'était pas un cauchemar. J'étais allongée sur le dos, et on me fourrait un bâillon dans la bouche. Je toussais, je m'étouffais. Puis deux doigts s'enfoncèrent dans mes narines, et une douleur aiguë me vrilla le front, une sensation de brûlure. Je ne pouvais plus respirer. Paniquée, je ruai, me tortillai, essayant vainement de me libérer. Soudain, les doigts se retirèrent.

Je repris mon souffle, mais la tête me tournait, comme si mon esprit coulait hors de mon corps pour se fondre dans un océan de ténèbres. Mais tout m'était égal, mon propre sort me devenait indifférent.

Je me sentis soulevée, balancée sur une épaule. Une porte se referma derrière moi, un bruit de pas résonna le long d'un corridor. Je ne voyais rien, ou plutôt mes yeux ne voyaient rien. Bientôt, l'air se refroidit, une brise me caressa le visage et je sus qu'on était dehors.

J'entendis des conversations au loin, qui se rapprochèrent, mêlées à des hennissements et des renâclements.

La personne qui me transportait s'arrêta et dit :

– Prenez soin d'elle. On se revoit dans deux jours.

C'était la voix de Grimalkin.

Sous contrôle

THOMAS WARD

Je fus debout bien avant l'aube et m'habillai rapidement. Je craignais que le prince nous empêche de partir s'il nous surprenait. Au château, le repas principal était un souper avec de nombreux plats arrosés d'une grande quantité de bière, aussi personne ne prenait de petit-déjeuner. Dans les cuisines, cuisiniers et marmitons dormaient encore. Je me servis donc seul et remplis mes sacs de selle de provisions. Il nous faudrait en acheter d'autres en cours de route, mais j'avais assez d'argent pour ça.

J'attendis Jenny. Le ciel rosissait déjà à l'est, et elle n'arrivait pas. Je marchai impatientement de long en large. Je finis par me rendre dans sa chambre. Fatiguée comme elle l'était, peut-être ne s'était-elle pas réveillée...

Je frappai à la porte, je l'appelai. Ce fut Grimalkin qui me pria d'entrer. M'attendant à ce qu'elle tente encore une fois de me dissuader de partir, j'avançai d'un air déterminé.

La tueuse était assise en tailleur sur son lit, dans l'exacte position où je l'avais laissée la nuit précédente. Jenny n'était pas là.

– Où est Jenny ? demandai-je. Elle n'est pas venue aux écuries.

– Elle est partie vers le nord, sous la protection du prince Kaylar.

Je fixai Grimalkin sans comprendre :

– Pourquoi aurait-elle fait ça ?

– C'est moi qui la lui ai confiée. Il se dirige vers le kulad avec une petite patrouille afin d'évaluer ses défenses et d'observer les mouvements des Kobalos dans la région.

– Elle n'aurait jamais agi ainsi de sa propre volonté, dis-je avec colère. C'est vous, hein ? Pourquoi ? Que vous a-t-elle fait pour que

vous la mettiez ainsi en danger ?

– J’ai usé d’un narcotique et d’un peu de magie – rien qui puisse la blesser durablement, sois tranquille – pour t’obliger à chevaucher avec nous. Je sais que tu ne repartiras pas chez toi en abandonnant ton apprentie. Si tu tiens à assurer sa sécurité, tu vas prendre la tête de l’armée. C’est ce dont nous étions convenus, non ?

– Rien ne vous arrête donc jamais ? grondai-je, exaspéré par sa fourberie.

Elle avait sans doute déjà tout prévu quand nous discussions la veille au soir.

Haussant les épaules, elle me sourit :

– Je fais simplement ce qui doit être fait. Dans une semaine, nous serons de retour ici. Alors, tu seras libre de repartir chez toi avec ton apprentie.

J’espérais que Jenny allait bien. Il était de mon devoir de l’accompagner et d’assurer sa sécurité. Après tout, c’était ma faute si elle s’était embarquée dans cette histoire. Et puis, j’aimais bien cette fille. J’allais chevaucher en tête de l’armée ; je n’avais pas le choix. Mais je bouillais intérieurement. Grimalkin pouvait se montrer intraitable, elle le prouvait encore une fois. Jenny serait en danger de mort à proximité du kulad. Si les Kobalos s’emparaient d’elle, ils en feraient une esclave qu’ils tortureraient quotidiennement pour lui apprendre l’obéissance.

Grimalkin me contrôlait une fois de plus. Si seulement je ne l’avais pas écoutée ! Je n’aurais jamais dû quitter le Comté.

Laissant le château derrière nous, nous chevauchâmes vers le nord ; deux heures plus tard, nous traversions la Shanna par le gué où j’avais combattu Kauspetnd, l’assassin Shaiksa. Là où j’avais vu sa tête rouler dans l’eau, son sang emporté en tourbillons par le courant.

Au même instant, son sabre s’était enfoncé dans mon ventre. Sur le coup, je n’avais rien senti. J’avais baissé les yeux vers le pommeau, découvrant avec stupeur que la lame me traversait le corps et que mon propre sang gouttait sur les pierres. La douleur était venue après, suivie d’une sensation de froid intense mêlée à la peur de la mort.

Pris de faiblesse, je vacillai et faillis tomber de ma selle.

Notre armée progressait sur six colonnes. À l'exception de Kaylar, parti devant, chaque prince chevauchait à la tête de sa cavalerie, tandis que l'infanterie transportait le matériel. La plus importante était de loin la colonne centrale, commandée par le prince Stanislaw. Je chevauchais à sa gauche, Grimalkin à sa droite. À la place du prince Kaylar se tenait son fils aîné. Âgé de dix-huit ans, il n'avait aucune expérience de la guerre, mais selon Grimalkin, il pouvait s'appuyer sur ses guerriers et ses conseillers.

Il n'avait rien à faire ici, et moi non plus. Je n'avais moi-même que dix-sept ans, à peine l'âge d'être épouvanteur et encore moins chef d'armée. Je m'efforçais cependant de garder la tête haute en dépit de ma respiration laborieuse et de mes articulations endolories.

Je devais tenir mon rôle à tout prix si je voulais rejoindre la patrouille du prince Kaylar et sauver Jenny.

Je me tourmentais pour elle. La patrouille ne comptait qu'une quarantaine d'hommes. Si les Kobalos les repéraient, ils seraient massacrés ou faits prisonniers. Et Jenny finirait en esclavage à Valkarky. Ma colère contre Grimalkin enfla à cette pensée.

Vers le milieu de la journée, nous atteignîmes un lieu dénommé la Faille de Fittzanda. Je m'attendais à y découvrir des volcans. Ce n'était qu'un espace rocheux, irrégulier, parsemé de crevasses d'où sortaient des vapeurs brûlantes. Les chevaux, hennissant d'effroi, n'y pénétrèrent qu'avec réticence.

Par moments, le sol tremblait ; de sourds grondements résonnaient sous nos pieds, telle la voix de géants furieux. L'air saturé de poussière empestait le soufre ; je fus soulagé de quitter cet endroit pour marcher vers la plaine de l'Erestaba.

Sur cette étendue plate et glacée, aucun arbre ne poussait. Le vent du nord qui nous soufflait dans la figure agitait les hautes herbes. Je scrutais l'horizon dans l'espoir d'apercevoir notre patrouille, tout en craignant de découvrir une armée de Kobalos. Je ne pouvais pas croire qu'ils ignoraient notre intrusion. S'ils savaient que nous avions franchi le fleuve, ils préparaient sûrement une embuscade. Grimalkin, qui usait de magie noire pour sonder l'avenir, ne verrait-elle pas le danger ? Quand je lui posai la question, elle se contenta de hausser les épaules.

Le soleil baissait, mais nous n'établîmes notre campement qu'à la tombée du jour. Malgré le froid de la nuit, nous n'allumâmes pas de feux, qui auraient été visibles à des miles à la ronde, sur ce terrain découvert. Plus loin nous irions sans être repérés, mieux ce serait.

L'ennemi devait ignorer notre véritable destination.

Les Shaiksa possèdent des pouvoirs particuliers : quand l'un d'eux est tué, les autres membres de la confrérie en sont avertis et préparent leur vengeance. Celui que j'avais abattu avait certainement projeté ses dernières pensées vers ses frères assassins. Ils devaient donc déjà savoir qu'une armée d'humains s'était introduite sur les terres des Kobalos. J'espérais seulement qu'ils ne devinaient pas notre objectif : le kulad de Kartuna et non Valkarky. Je me demandai soudain si les mages kobalos avaient le don de scrutation comme les sorcières... Auquel cas, ils connaissaient déjà nos intentions.

Je m'étais installé avec Grimalkin à la bordure nord du camp. Pas une lumière ne brillait, et à part les sentinelles les hommes dormaient. La tueuse et moi, enveloppés dans des couvertures, étions assis à l'entrée de notre tente, discutant de nos projets.

J'avais mis mes reproches de côté avec difficulté : nous devons collaborer pour que notre attaque réussisse et que je puisse sauver Jenny. Un nuage couvrait la lune, et dans les trouées du ciel je n'apercevais qu'un faible scintillement d'étoiles. Cependant, l'horizon se colorait d'ondulations lumineuses grâce auxquelles nous distinguions nos visages.

– Ces étranges lumières, demandai-je, elles proviennent de Valkarky ?

– Non, de bien au-delà. Autant que je sache, il s'agit de phénomènes naturels.

Je les observais avec curiosité, un peu rassuré de savoir qu'ils n'étaient pas une manifestation de magie noire.

– Le kulad est-il bien gardé ? repris-je.

– On ne devrait pas y trouver plus de cent guerriers, répondit Grimalkin, et son souffle monta en buée dans l'air glacial. Ça ne le rendra pas facile à prendre pour autant. Notre supériorité numérique ne nous aidera pas. La plupart des kulad sont de simples tours dont nos trois canons perceraient aisément les murs. Mais les mages bâtissent des fortifications tout autour. Kartuna est encerclée d'un haut rempart de pierre. Il peut y avoir également des pièges magiques destinés à tuer ou retarder les intrus, et même des créatures conçues pour flairer la chair et le sang des humains. Et chaque heure perdue donne aux Kobalos un peu plus de temps pour intervenir.

– Et ce mage ? À quel point est-il dangereux ?

– C'est lui qui représente la menace la plus importante. Quand j'étais à Valkarky, j'ai réussi à tuer le troisième membre du Triumvirat. Ça n'a pas été sans mal. La naissance de Talkus aura encore augmenté leur pouvoir. Lenklewth est le deuxième Haut Mage, et qui sait quelle magie il a désormais à sa disposition ! Espérons qu'il est à Valkarky plutôt que dans sonkulad.

– Si vous vous emparez de ce qu'il vous faut, dans cette tour, les chefs de notre armée seront furieux quand je devrai leur ordonner de retourner à Polyznia.

Grimalkin secoua la tête :

– On ne le leur dira pas tout de suite. J'aurai besoin de temps pour percer les secrets du kulad, et alors les premières forces des Kobalos approcheront. Les princes seront terrifiés par leur nombre ; le prince Kaylar lui-même renoncera à les affronter. Notre seul espoir sera de battre en retraite de l'autre côté du fleuve.

– Et après la retraite ? insistai-je. Les Kobalos ne nous poursuivront-ils pas jusqu'en Polyznia ?

– Ils le feront, j'y compte bien ! Certaines villes seront assiégées ou rasées. Mais nous ne resterons pas là. L'invasion des Kobalos les occupera, et nous, nous gagnerons les Royaumes du Sud. Marche avec moi, et tu auras ce que tu veux : nous retournerons dans le Comté pour y rassembler nos propres forces.

Je faisais décidément partie intégrante des plans de Grimalkin. Je retournerais chez moi avec Jenny. Et aussitôt mes forces revenues, je reprendrais la lutte aux côtés de la tueuse : il faudrait stopper l'avance des Kobalos, si possible avant qu'ils aient atteint le Comté. Cela pouvait prendre des années. Cependant, le genre humain tout entier était menacé, et plus tôt les Kobalos seraient vaincus, mieux ce serait. De plus, je me sentais en dette vis-à-vis de Grimalkin. Elle m'avait sauvé la vie en de multiples occasions. Un lien puissant nous unissait, en dépit de nos récents désaccords.

– Les gens du Comté nous écouteront-ils ? objectai-je. Il y a deux ans, alors qu'une armée ennemie était à nos portes, nos forces ont mis bien du temps à entrer en action. Nous ne convaincrions jamais nos chefs militaires d'envoyer des troupes de l'autre côté de la mer, sur les terres glacées du Nord !

Dans cette guerre récente, nos soldats ne s'étaient mobilisés que trop tard, lorsque le Comté avait été envahi. Je craignais qu'il en soit de même face à la menace que constituaient les Kobalos.

– Tu ne peux donc pas me faire un peu confiance ? dit Grimalkin, les yeux brillants. Je ne parle pas de forces conventionnelles. Je conduirai jusqu'ici mes sœurs sorcières. Nous nous battons magie contre magie.

– En ce cas, pourquoi ne sont-elles pas venues tout de suite ? Un raid mené par des sorcières plutôt que par de simples soldats aurait été plus efficace. Notre objectif n'est-il pas de nous emparer de connaissances magiques, ce en quoi les sorcières sont expertes ? Elles auraient su tenir tête à Lenklewth.

– J'ai tenté de les persuader, répondit Grimalkin. Elles ne m'ont pas écoutée. Sur ce point, elles sont bien comme les troupes du Comté – une menace aussi lointaine ne les émeut guère. Mais, si je m'empare de certains secrets magiques qui leur montreront la gravité du danger, elles changeront d'avis.

Je restai assis en silence, méditant ces paroles. On n'entendait alentour que les soupirs du vent et le renâclement des chevaux.

– J'espère que Jenny va bien, marmonnai-je.

Fermant les yeux, la tueuse inspira profondément et retint sa respiration, les sourcils froncés, la mine concentrée. Puis elle relâcha son souffle et rouvrit les yeux :

– Oui, elle est en vie. Pour le moment, elle n'est pas en danger.

– Vous avez vu ça par scrutation ?

Elle opina :

– J'ai utilisé un sort dit d'*empathie*. Il me relie à la fille l'espace d'un instant. Il s'est déjà effacé. De toute façon, nous la rejoindrons bientôt, ainsi que le prince Kaylar.

– Il fait de plus en plus froid, remarquai-je en frissonnant.

– Et ce n'est rien à côté de ce qui nous attend ! L'armée noire à laquelle nous sommes confrontés ne comprend pas seulement les forces considérables des Kobalos et les effroyables entités qu'ils ont spécialement créées pour la bataille. Leurs dieux combattent avec eux – des déités telles que Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, qui se prépare à effacer de la terre tout ce qui verdoie et à créer une route de glace par laquelle ses guerriers s'élanceront vers la victoire. Il ne tardera pas à nous attaquer.

Devant son air sinistre, je frissonnai de nouveau.

Nous nous retirâmes dans notre tente ; le temps de fermer les yeux, je m'étais endormi, enroulé dans ma couverture. Un bruit me tira du sommeil au milieu de la nuit : Grimalkin grinçait des dents et marmonnait dans une langue que je n'avais jamais entendue. Mais cela ne me tint pas éveillé bien longtemps.

Je m'enfonçai bientôt dans un rêve où je marchais dans les collines avec mon maître, John Gregory. Il me désignait différents lieux dans la vallée et me disait leurs noms. J'étais heureux et avide d'apprendre. Ce fut avec une grande tristesse et un cruel sentiment de perte que je me rappelai, au réveil, qu'il était mort et que je ne le reverrais jamais.

Nous traversâmes la plaine de l'Erestaba à une allure régulière. C'était une belle journée, claire et lumineuse ; un vent glacé soufflait du nord. Nous envoyâmes des éclaireurs ; ils ne virent aucun signe de l'ennemi ni de la patrouille du prince Kaylar. Grimalkin utilisa le long-flair sans réussir à détecter un danger précis ; néanmoins, elle restait préoccupée.

Les sorcières de Pendle utilisent des sorts de dissimulation pour se protéger, elles-mêmes et leurs biens, des regards indiscrets. Les mages kobalos possédaient sûrement ce genre de magie défensive. Grimalkin craignait que l'apparente tranquillité des lieux ne soit trompeuse.

Vers le milieu du deuxième jour, nous obliquâmes vers l'ouest comme prévu et marchâmes à vive allure vers le kulad. J'avais espéré rattraper le prince Kaylar et ses hommes, mais ils n'étaient nulle part. Le sort de Jenny me tourmentait.

En début d'après-midi, nous fîmes halte une demi-heure pour nous restaurer, même si l'armée restait en formation, prête à toute éventualité.

Suivant les conseils de Grimalkin, j'eus un bref entretien avec les princes. Je leur avais exposé ses plans comme s'ils étaient les miens. Bien que physiquement épuisé par la chevauchée, je gardais l'esprit alerte.

Nous formions un cercle, chaque prince assisté d'un ou deux serviteurs. Je commençai par les saluer un à un avant de leur donner « mes » ordres. Plus je parlais, plus je trouvais facile de me comporter en chef. La présence du prince Stanislaw lui-même ne me troublait plus. Il se montrait particulièrement coopératif et facilitait ma relation avec les autres princes.

– J'ai l'intention d'avancer rapidement et de m'emparer du kulad

avec une force réduite d'une centaine de cavaliers et d'archers, expliquai-je en forçant ma voix contre le vent qui emportait mes paroles. Grimalkin chevauchera avec moi. Nous devrions atteindre Kartuna au crépuscule. Le reste de l'armée nous suivra à distance. Une fois sur place, nous encerclerons le kulad et préparerons les canons – mais nous ne les utiliserons qu'en cas d'échec de notre premier assaut. Nous venons chercher toutes les informations possibles, c'est pourquoi la tour doit rester intacte avec tout ce qu'elle contient.

Grimalkin traduisait en losta. Après quoi, le prince Stanislaw dit quelques mots à son tour. Et tous hochèrent la tête en signe d'assentiment.

– Chacun de vous devra choisir ses meilleurs hommes pour nous accompagner, traduisit encore Grimalkin. Nous approcherons du kulad à la faveur de l'obscurité.

Nous fûmes bientôt en route. Inquiet sur le sort de son père, le fils du prince Kaylar avait choisi de venir avec nous. Les autres princes nous avaient fourni un bataillon d'hommes sûrs.

À mesure que nous progressions, mon anxiété grandissait. Je m'interrogeais sur le sort de la patrouille. Et Jenny ? Qu'était-elle devenue ?

Cauchemar sur cauchemar

JENNY CALDER

La nuit était tombée depuis près de trois heures, et nous avions atteint les arbres entourant le kulad, qui dominait leurs cimes de très haut. La lune n'était pas encore levée, on voyait seulement briller quelques étoiles.

Conformément aux ordres du prince Kaylar, personne ne mit pied à terre. Je sentais son angoisse. Il ne cessait de tournicoter entre ses doigts les nattes de sa longue barbe. Il m'avait également ordonné de rester à ses côtés. J'étais à présent à cheval, après avoir passé la première nuit du voyage inconsciente, jetée comme un sac en travers de sa selle. Le lendemain matin, il m'avait expliqué pourquoi j'avais été droguée et emmenée ainsi. Cette situation avait beau lui déplaire, il avait dû obéir aux ordres de la sorcière et du prince Stanislaw. Leur but était d'obliger Tom à prendre la tête de l'armée, et je savais que ça marcherait. Il ne retournerait jamais dans le Comté en m'abandonnant ici. Grimalkin l'emportait une fois de plus.

Indignée par la façon dont on m'avait traitée, j'étais décidée à m'échapper à la première occasion. Malheureusement, aucune ne s'était présentée. Le prince Kaylar mettait visiblement un point d'honneur à assurer ma sécurité jusqu'à ce qu'il puisse me laisser, saine et sauve, entre les mains de Tom. C'était un homme de principes, honteux du rôle qu'on lui avait fait jouer.

Son fils, un garçon de dix-huit ans, était avec l'armée, impatient de se battre et de prouver sa bravoure. Le prince, lui, avait peur qu'il soit blessé ou tué. Il avait aussi deux filles jumelles à peu près de mon âge et une épouse qu'il chérissait. Il était ici pour défendre leurs vies et protéger sa principauté, mais il craignait de mourir au combat et de ne jamais les revoir.

Tout au long de notre voyage, nous n'avions vu aucun signe de présence des Kobalos. La vaste plaine était restée vide. Nous avions

donc approché du kulad pour observer ses défenses. Maintenant, si près de la tour, je sentais l'anxiété me gagner. Étions-nous simplement là pour servir d'appât, attirer l'ennemi au-dehors et mesurer son importance ? C'était l'impression que j'avais ! L'idée d'être faite prisonnière me terrifiait.

Il y avait sûrement des guerriers kobalos, derrière ces murs.

Combien pouvaient-ils être ?

Le prince avait envoyé en avant cinq hommes à pied. Trois d'entre eux devaient approcher de la tour tandis que les deux autres guettaient derrière les arbres. Nous attendions leur retour.

Pendant une bonne heure, il ne se passa rien. Le vent soupirait entre les hauts conifères, et je crus percevoir un cri lointain. Mais quand j'en parlai au prince Kaylar, dans mon losta hésitant, il se contenta de hausser les épaules. Soit il n'avait rien entendu, soit il n'y attachait pas d'importance.

Nous restions assis sur nos chevaux en silence. La lune qui montait lentement au-dessus des bois nous baignait de sa pâle lumière d'argent.

Soudain, le prince me tendit une courte dague, manche en avant.

– Tu comprends ? me demanda-t-il dans ma langue.

Je hochai la tête et acceptai l'arme avec une ombre de sourire. J'avais saisi son intention. Il ne m'incitait pas à combattre les Kobalos. Au cas où les choses tourneraient mal, mieux valait pour moi mettre fin à mes jours que tomber aux mains de l'ennemi. Nous étions certainement en grand danger.

Je contemplai la lame avec crainte. Je ne l'avais acceptée que pour éviter de contrarier le prince, car jamais je ne prendrais ma propre vie.

Le temps passait. Assise sur ma selle, je bâillai en espérant qu'on se retirerait bientôt à une distance suffisante pour dresser notre campement.

L'attaque nous prit par surprise.

Aucun de nos éclaireurs n'avait réussi à nous prévenir. Ils avaient dû tomber dans une embuscade.

Des cavaliers kobalos surgirent entre les arbres, suivis par des

fantassins. Brandissant des sabres et des haches de guerre, ils foncèrent sur nous dans un élan aussi rapide que silencieux. Même les sabots de leurs chevaux ne produisaient qu'un bruit étouffé.

Puis il y eut un son terrifiant. J'avais assisté à l'entraînement des archers de Polyznia, j'avais encore dans l'oreille ce sifflement sinistre. C'était les flèches des Kobalos, une pluie de fins traits noirs rayant la lumière de la lune. Les cris de douleur des soldats se mêlèrent aux hennissements affolés des chevaux, tandis que nos forces payaient un lourd tribut à l'ennemi.

Nous étions visiblement très inférieurs en nombre, et je crus ma dernière heure arrivée. Nos hommes avaient levé leurs boucliers au-dessus de leurs têtes ; moi, je n'avais rien pour me protéger. Que je vive ou que je meure, ce serait pur hasard.

Le prince Kaylar aboya des ordres, et ses hommes se rassemblèrent en hâte, prêts à rendre coup pour coup. Tout ce que je pouvais faire, c'était retenir ma monture qui piaffait et renâclait. Nous étions encore à quelque distance des sabres et des haches kobalos, mais les volées de flèches continuaient de s'abattre sur nous. L'une d'elles finirait tôt ou tard par trouver sa cible.

Soudain, mon cheval émit un hennissement aigu et partit au galop. Il n'alla pas loin. Ses jambes de devant plièrent sous lui. Je n'avais pas vu la flèche qui l'avait atteint, mais je fus projetée par-dessus son encolure. J'atterris si rudement sur le sol que j'en eus la respiration coupée.

Je restai étendue, sonnée, incapable de reprendre mon souffle. Des sabots claquèrent près de ma tête ; de peur d'être piétinée, je me remis sur les genoux.

Un cavalier arrivait vers moi, envoyant de la boue de tous côtés dans un tonnerre de sabots. Je me recroquevillai, la tête dans les bras. À la dernière seconde, la bête fit un écart. Un bras puissant s'enroula autour de moi, et je me retrouvai à califourchon derrière un cavalier.

L'homme me cria en losta des mots que je ne compris pas, mais je reconnus la voix profonde du prince Kaylar. Je pressai mon visage contre son dos, cramponnée à sa taille et à ma vie. Un regard alentour m'apprit que nous étions encerclés. Je ne voyais nulle part notre propre cavalerie.

Le prince éperonna sa monture dans l'espoir désespéré de rompre les rangs ennemis. Brandissant une énorme épée, il frappa de droite et de gauche tandis que nous passions entre les cavaliers kobalos. Il y eut

des cris, je vis l'un d'eux tomber, un autre vaciller sur sa selle. Puis je compris que nous allions dans la mauvaise direction : les flèches continuaient de siffler au-dessus de nos têtes.

Le prince avait traversé la ligne la moins résistante, et nous galopions vers le kulad. Quand il eut atteint l'abri des arbres, le prince obliqua brusquement et se mit à zigzaguer entre les troncs. Or, avant d'être sortis du sous-bois, nous nous heurtâmes à d'autres ennemis. Le prince avait beau être aussi fort que brave, isolés comme nous l'étions, nous n'avions aucune chance.

Je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour de ce qui suivit. Le cheval renâcla soudain.

Je sentis le prince tressaillir. Un liquide chaud me trempa les épaules et le dos. Levant les yeux, je découvris devant moi un corps sans tête.

Je hurlai. Désarçonnée, je roulai dans un taillis tandis que la bête filait au galop, son cavalier décapité oscillant sur la selle. Je restai à terre, sonnée. Une nausée me souleva l'estomac et je vomis. Quand je réussis à contrôler mes haut-le-cœur, je regardai à travers les broussailles.

J'étais encerclée par les Kobalos, et je ne possédais pour me défendre que la petite dague du prince.

Il me restait une dernière chance de survivre : mon talent pour me rendre invisible.

Retenant mon souffle, je me concentrai pour tenter de me fondre dans le décor. J'entendais tout près les cavaliers ennemis. M'avaient-ils vue tomber dans les buissons ? Ils m'avaient sûrement entendue crier. Allaient-ils me chercher ?

La réponse à ma question ne se fit pas attendre. Les cavaliers s'étaient éloignés, mais une petite patrouille de fantassins avançait vers moi, sondant le sol de leurs lances.

J'espérais, en restant parfaitement immobile, échapper au regard de ces guerriers massifs. Mon don d'invisibilité marcherait-il avec eux ? Je n'en étais pas sûre. Ils percevraient peut-être ma présence d'une autre manière ; grâce à leur flair, par exemple. Et une lance maniée au hasard pouvait me transpercer le corps à tout instant.

Leurs grognements étaient tout proches, maintenant. Ils écartaient les herbes et les branches du bout de leurs armes avant d'en enfoncer profondément les pointes de fer dans le sol. Bien plus grands que des

hommes de bonne taille, ils portaient des cottes de mailles. Je distinguais, sous la visière relevée de leurs casques, leurs faces couvertes d'une fourrure hirsute et leurs yeux où la lune mettait un éclat féroce.

Une botte s'écrasa à six pouces de ma tête. Une pointe de lance me frôla la jambe gauche. Par chance, le guerrier passa sans me voir, et le groupe s'enfonça dans le bois.

Au bout de cinq minutes, je me relevai lentement. Tout était silencieux. Les Kobalos poursuivaient sans doute les quelques hommes qu'avait menés le pauvre prince Kaylar. Au souvenir de son horrible fin, je sentis mon estomac se révolter de nouveau.

Je pensai à l'épouse qui avait perdu son mari, aux enfants désormais sans père, et les larmes me montèrent aux yeux. Puis je frissonnai rétrospectivement : si j'avais été prise, les Kobalos auraient fait de moi une purra, une femelle destinée à leur fournir du sang frais et à porter leur progéniture. Chaque jour, une lame aurait entamé ma chair pour m'obliger à la soumission.

J'inspirai profondément pour retrouver mon calme. N'étais-je pas l'apprentie d'un épouvanteur ? Il me fallait dominer ma peur et tirer bravement profit de mes expériences.

Que décider, à présent ? Tom et Grimalkin devaient être en route vers la tour à la tête de l'armée. Or, l'ennemi avait repéré notre approche. Le piège était-il préparé depuis le début ? Auquel cas, les Kobalos savaient qu'une importante troupe d'humains approchait.

Si je voulais les avertir, je devais traverser les lignes ennemies et regagner la plaine. Cette idée me terrifiait. Mais je ne pouvais me contenter de sauver ma peau et de rester là sans rien faire.

Et si je réussissais à passer, quelle direction prendre ? Celle de l'est, décidai-je en me rappelant ce que Tom m'avait révélé des plans de Grimalkin : l'armée, après être montée vers le nord, obliquerait vers l'ouest pour atteindre le kulad. Si la troupe avançait en colonne étroite, je risquais de la manquer. Je me devais pourtant d'essayer. La lune et les étoiles me serviraient de guide.

Soudain, un bruit de bottes me fit sursauter. Paniquée, je me cachai derrière un arbre, retenant mon souffle et faisant appel encore une fois à mon don d'invisibilité. Une patrouille de Kobalos marchait vers moi, une longue file de guerriers en armes. Puis je vis que deux gardes, à l'arrière, menaient quatre prisonnières. Les malheureuses, vêtues de haillons, étaient enchaînées l'une à l'autre par leur cheville gauche.

Des purrai !

La patrouille passa à moins de trente pas de ma cachette. L'une des femmes trébucha et tomba sur les genoux. Un soldat lui flanqua un coup de botte dans le ventre, ce qui vida ses poumons de tout l'air qu'ils contenaient. Elle s'effondra, face en avant, avec un grognement.

Le garde lui cria quelque chose en losta. Il semblait furieux – peut-être parce que son compagnon et lui devaient rester à l'arrière avec leurs captives. Puis, tirant son couteau, il lacéra l'épaule nue de la femme. Elle bondit sur ses pieds avec un cri aigu, tandis que son sang se répandait sur l'herbe. Le garde la gifla violemment du dos de la main, et ses lèvres saignèrent à leur tour. Elle se remit en route, les joues striées de larmes.

Ils se dirigèrent vers le kulad, et les sanglots de la prisonnière s'évanouirent bientôt dans la distance.

Je recommençai à respirer. Mais j'en tremblais encore. Quelles brutes ! Comment pouvaient-ils se montrer aussi cruels envers des femmes sans défense ? Tel serait le sort de toutes les humaines si les Kobalos gagnaient la guerre !

Je me reprochais de n'être pas intervenue, même si je n'avais aucune chance contre deux guerriers armés. J'aurais fini enchaînée moi aussi. En tout cas, j'étais prête à faire n'importe quoi pour ne pas tomber dans une telle situation ! Si on tentait de me capturer, je résisterais jusqu'à la limite de mes forces. Mieux valait mourir dans la bataille que finir comme esclave !

Comment Tom aurait-il réagi, s'il avait été là ? Il n'était pas encore complètement rétabli, malgré tout j'étais sûre qu'il aurait tenté quelque chose. La patrouille avait poursuivi sa route, laissant les deux gardes seuls avec leurs prisonnières. Tom aurait tiré la Lame-Étoile et les aurait attaqués. Maintenant, ces quatre esclaves passeraient le reste de leur vie dans les mauvais traitements. Leur seul espoir de salut reposait sur la victoire des humains contre les Kobalos.

Je patientai quelques minutes avant de reprendre ma route entre les arbres, en m'éloignant du kulad. Si je regardais derrière moi, je voyais encore la tour menaçante au-dessus des cimes.

Au sortir du bois, je contemplai la plaine. Des cadavres de guerriers et de chevaux étaient dispersés sur le sol. Je me trouvais à une centaine de mètres de l'endroit où les Kobalos avaient attaqué. Rien ne bougeait, mais l'ennemi pouvait se dissimuler derrière les arbres. J'avais croisé une patrouille à pied ; et les cavaliers, où étaient-ils

passés ? Ils avaient sûrement poursuivi ce qui restait des forces du prince Kaylar. Ils pouvaient donc être sur le chemin du retour.

J'étais bien trop facile à repérer, ici. Mon don d'invisibilité ne suffirait pas. Je devais pourtant courir le risque. Aussi, après avoir observé les étoiles, je pris ce qui me semblait être la direction de l'est.

Métamorphose

THOMAS WARD

Nous chevauchions dans l'obscurité au petit trot, la plupart de nos montures portant deux hommes : un cavalier et un archer. Cette allure me convenait, car je manquais d'énergie.

Au bout de quelques heures, la lune apparut, et la tour de Kartuna s'éleva au loin, dominant la cime des pins tel un gros pouce noir.

Je repérai alors une silhouette solitaire qui marchait vers nous.

Je reconnais facilement les gens à leur démarche, et je sus aussitôt de qui il s'agissait.

– C'est Jenny, dis-je à Grimalkin.

– Oui, répondit-elle. Et j'ai peur pour les autres.

Je m'élançai au galop, sautai de mon cheval, et Jenny tomba dans mes bras, secouée de sanglots.

– Ils sont morts. Ils sont tous morts, sauf moi, cria-t-elle. Pauvre prince Kaylar ! Ils...

Je lui tapotais le dos en lui murmurant des mots de consolation quand Grimalkin intervint :

– Prends ton temps, petite, et parle calmement.

La tueuse avait saisi Jenny par le bras pour l'écarter de moi. Mais elle se libéra et recula.

Voyant que Grimalkin voulait la rattraper, je m'interposai.

– Laissez-la tranquille, dis-je sèchement. Vous trouvez qu'elle n'a pas assez souffert comme ça ? C'est *vous* qui l'avez kidnappée. Elle aurait pu être tuée.

Grimalkin lâcha un sifflement de colère :

– Nous devons savoir exactement ce qui s’est passé !

Elle fit cependant un pas en arrière, et je me tournai vers Jenny :

– Tu te sens capable d’en parler ?

Elle hocha la tête et commença à raconter. Nos hommes avaient mis pied à terre et nous entouraient. Régulièrement, Grimalkin interrompait le récit pour le traduire en losta.

Bien avant que Jenny ait terminé, le fils du prince Kaylar tomba à genoux, s’arrachant les cheveux et pleurant la mort de son père. C’était une histoire terrible. Jenny semblait bien être la seule survivante de la patrouille.

Je supposai que Grimalkin retarderait l’attaque du kulad – ou du moins qu’elle attendrait l’arrivée du reste de l’armée. Au lieu de ça, elle me proposa tranquillement d’avancer tout de suite avec la douzaine de soldats qui nous accompagnait.

– C’est très risqué ! me récriai-je. Comment prévenir les autres en cas de danger ? D’autant que les Kobalos ont peut-être déjà repéré notre présence ! Ils savaient sûrement que le prince Kaylar approchait. Comment espérer faire mieux que lui avec des forces aussi réduites ? Il doit y avoir des centaines de guerriers dans le kulad.

La tueuse me dévisagea, visiblement agacée par mes réticences.

– C’est un risque à courir, cracha-t-elle. Le temps joue en notre défaveur. Une immense troupe ennemie chevauche à présent vers nous. J’ai *besoin* des connaissances enfermées dans cette tour. C’est tout ce qui compte.

Elle embrassa d’un geste le petit groupe qui nous entourait :

– Dis-leur ! Dis-leur ce que nous devons faire !

J’obtempérai, empli d’appréhension ; et Grimalkin traduisit mes ordres.

C’est ainsi que la tueuse et moi marchâmes vers le kulad, à la tête d’une douzaine d’hommes. Nous avons laissé Jenny derrière nous. Elle n’avait pas protesté, violemment éprouvée par sa rencontre avec les Kobalos.

Grimalkin chevauchait à mes côtés tout en m’exposant son plan. La tour était protégée par une haute muraille et entourée de douves. Le seul accès était un pont-levis. Notre approche devait se faire sous le

couvert des arbres, dans un silence total. Lorsque la tueuse aurait réussi à entrer, elle nous donnerait le signal. Notre succès dépendrait de la rapidité de notre attaque. Le casernement des Kobalos devant se situer au sous-sol, il nous faudrait gagner le dernier étage du kulad, où les Hauts Mages avaient habituellement leurs appartements. Une fois au sommet, nous défendrions notre position pour laisser à Grimalkin le temps de réunir le plus d'informations possible.

Nous fîmes halte à la lisière des arbres, et Grimalkin s'adressa en losta à nos guerriers, leur répétant ce qu'elle venait de me dire. Puis, les yeux fermés, elle entama une formule d'invisibilité destinée à dissimuler notre présence.

Tandis que sa voix s'élevait en incantation, j'observais les hommes qui nous accompagnaient. Six d'entre eux étaient des archers, dont le tir était d'une grande précision à distance, et tout aussi mortel de près. Selon Grimalkin, qui m'avait longuement détaillé nos forces, leurs flèches pouvaient transpercer l'armure la plus épaisse. Les six autres, choisis parmi les meilleurs de nos soldats, portaient des épées. L'un d'eux était le champion qui aurait dû affronter le Shaiksa après moi.

Un sentier couvert de cendres s'enfonçait dans le sous-bois. Une vapeur s'en élevait, formant un brouillard qui s'accrochait aux branches des arbres. Quel était ce phénomène ? Le sol était-il chaud ?

Je n'eus pas le temps de m'interroger davantage, car Grimalkin achevait sa psalmodie. Nous pénétrâmes sous les arbres à gauche du sentier. J'allais en tête, la tueuse venait derrière moi, et notre petite troupe suivait en file. Nous avançons dans la pénombre avec précaution, tâchant de faire le moins de bruit possible. Il n'y avait pas un souffle de vent, et des nuages obscurcissaient la lune.

Je devinais la masse noire de la tour devant moi. Quelque part sur la gauche, un cheval renâcla. Je levai la main, le cœur battant, et la troupe s'arrêta. Des Kobalos étaient-ils embusqués non loin de là, attendant de fondre sur nous ?

– Ça vient des écuries, derrière la muraille, me souffla Grimalkin à l'oreille. Continue !

Je m'en voulus de me montrer si émotif. Je n'avais pas encore surmonté le traumatisme de ma mort, j'avais les nerfs à fleur de peau.

Enfin, nous arrivâmes à la lisière des arbres, et la tour apparut. Elle était faite d'énormes blocs de pierre d'un rouge sombre qui ruisselaient d'eau. Tout en restant sous les arbres, je virai à droite, vers le sentier de cendres.

Grimalkin me retint par l'épaule et chuchota :

– Je vais tâcher d'entrer. Tiens les hommes à couvert jusqu'à ce que je vous donne le signal !

Me tournant vers les guerriers, je leur fis signe par gestes de s'accroupir. Puis je désignai la tour à la tueuse, comme si je lui ordonnais d'y aller.

Elle s'avança avec audace sur le sentier et s'approcha du mur, qui luisait d'une sorte d'étrange transpiration. Le pont-levis était fermé, et je me demandai comment la tueuse envisageait de traverser les douves.

La réponse m'apparut à la seconde, et les hommes, derrière moi, lâchèrent une exclamation de stupeur. Devant nous, face au pont relevé, ce n'était plus Grimalkin mais un gigantesque Kobalos en armure.

Et quand elle lança son appel, ce n'était pas sa voix mais un son guttural, autoritaire et puissant.

De nos précédentes conversations dans le Comté, je savais qu'elle ne changeait pas réellement d'apparence. Elle se servait d'un simple sort d'illusion – néanmoins parfaitement convaincant. Elle était sans conteste un véritable guerrier kobalos.

Aucune réponse ne vint de la tour, sinon celle que nous attendions tous : avec des claquements de chaînes, des grincements de métal et des craquements de bois, le pont-levis s'abaissa. Quand il fut en place, Grimalkin vint au bord des douves et attendit. Il y eut un crissement de métal malmené, et la herse monta lentement. Dès qu'elle fut entièrement relevée, Grimalkin traversa le pont, franchit le portail et disparut.

Nous attendîmes de longues minutes, et l'anxiété m'envahit de nouveau. La tueuse avait-elle été découverte ? Les mages kobalos étaient puissants. Lenklewth, le deuxième du Triumvirat, avait-il démasqué l'imposture ?

J'avais tort de m'inquiéter. Grimalkin, redevenue elle-même, réapparut sous la herse et nous fit signe d'avancer. Nous franchîmes le pont-levis au pas de course pour nous rassembler à l'intérieur des murailles. Plusieurs cadavres de Kobalos gisaient sur le sol ; tous avaient connu une mort violente.

Je lus la stupeur sur le visage de nos hommes. De toute évidence, l'exploit de la tueuse les laissait sans voix.

À peine avais-je pris la mesure de la situation que Grimalkin désignait la porte ouverte de la tour. Sur son ordre, trois archers se mirent en position, prêts à protéger nos arrières. Les autres s'engouffrèrent avec nous à l'intérieur du kulad.

Un escalier s'élevait en spirale, mais le plafond toujours visible au-dessus de nos têtes nous empêchait de voir si des ennemis ne se tenaient pas en embuscade. Il flottait une odeur de bois frais ; les planchers devaient être de construction récente.

Grimalkin pointa le doigt vers le haut, et je m'élançai le premier, mon poing gauche refermé sur le pommeau de la *Lame-Étoile*. Nous grimpâmes à toute allure, dans un tonnerre de bottes. À la hauteur du premier niveau, Grimalkin me retint le temps de renifler trois fois – utilisant le long-flair pour repérer un éventuel danger. Cependant, aucun frisson glacé ne m'indiquait une quelconque présence de l'obscur. Avec un peu de chance, cela signifiait que Lenklewth n'était pas là.

Apparemment rassurée, la tueuse me poussa en avant, et je grimpai jusqu'au deuxième étage. Passant le seuil, je découvris une vaste salle, vide, dont le plancher poli paraissait neuf. Je me demandai pourquoi elle n'était pas meublée.

Il en était de même au troisième étage ainsi qu'au quatrième. C'est alors qu'un bruit inquiétant résonna en contrebas : un crissement métallique, un claquement de chaînes. On relevait le pont-levis.

Les trois archers avaient pour instruction de garder la porte. Ils étaient donc ou morts ou réduits à l'impuissance. Nos ennemis étaient à nos trousses.

Grimalkin nous fit signe d'attendre et d'écouter. Soudain, un martèlement de bottes résonna dans l'escalier. La tueuse aboya un ordre en losta. Elle n'avait pas le temps de me le traduire, mais je vis les hommes se raidir, l'air perplexe. Pourquoi était-ce elle qui prenait les décisions ? Je fis aussitôt un signe d'agrément, et les soldats obéirent.

Deux de nos archers, à l'arrière-garde, s'agenouillèrent face à l'ennemi qui montait. Ils encochèrent leurs flèches et tendirent la corde de leur arc. Derrière eux, trois hommes tirèrent leur épée et s'accroupirent, prêts à l'action.

– Laisse-moi passer devant, me dit Grimalkin. Il peut y avoir des pièges magiques, là-haut. Je devrais savoir les déjouer. Mais si je suis immobilisée, sers-toi de la *Lame-Étoile* !

Je désignai donc l'escalier comme si je lui commandais de prendre la tête.

Elle s'élança et je la suivis avec les hommes restants. Nous n'avions plus avec nous qu'un archer et trois soldats pour pénétrer dans le repaire du mage.

Encore un étage vide, et un autre. Il y avait plusieurs portes, dans ces pièces, mais Grimalkin ne s'en inquiéta pas. Ce qu'il y avait derrière lui paraissait manifestement sans danger.

Je commençais à douter que les appartements du haut soient occupés. Il me semblait évident que notre attaque avait été anticipée. Les Kobalos avaient abandonné les étages de la tour, nous avaient pris au piège dans l'escalier et avaient envoyé leurs guerriers derrière nous. Bien trop de guerriers pour que nous puissions en venir à bout.

J'étais aux côtés de Grimalkin quand nous atteignîmes le dernier niveau, où Lenklewth – pensait-elle – rassemblait les artifices de sa magie.

Nous pénétrâmes dans une antichambre, au fond de laquelle une porte était ouverte.

La vaste salle, derrière, semblait envahie de brouillard. La tueuse entra lentement. Je la suivis, le poing crispé sur la *Lame-Étoile*. La moitié de la pièce était occupée par un énorme bassin rempli d'une eau très chaude. Des nuages de vapeur s'en élevaient, si denses qu'ils pouvaient dissimuler n'importe quel Kobalos embusqué dans les coins de la pièce. Puis je distinguai un pont étroit qui enjambait le bassin et menait à une autre porte.

Grimalkin avança d'un pas, renifla bruyamment à trois reprises. Un autre pas. Je devinai, à la prudence de son allure, qu'elle était sur ses gardes.

L'idée me vint que quelque chose pouvait se cacher sous la surface de l'eau. Elle paraissait brûlante, mais ça ne voulait rien dire. Un Haut Mage ou une de ses créatures pouvait fort bien ne pas en être affecté.

Grimalkin s'engagea sur le pont. Je la suivis, sans quitter du regard l'eau fumante. D'un geste, la tueuse ordonna aux quatre soldats de rester où ils étaient.

Ayant traversé le pont, nous poussâmes la porte pour entrer dans une grande chambre au sol carrelé. Au centre trônait un imposant bureau en chêne, aux bords incrustés d'argent. Aux quatre murs recouverts de boiseries sombres étaient accrochés des haches, des

sabres et des lances, ainsi que des armes qui m'étaient inconnues, rappelant un peu les faux du Comté, mais aux lames tordues en spirale.

La pièce était vide. Par chance, le mage n'était pas chez lui. Nous regardâmes autour de nous. Certains panneaux décoratifs représentaient des scènes de bataille. L'une de ces images se répétait sur un grand tableau : un énorme Kobalos à cheval, incroyablement réaliste, qui semblait exiger notre attention. Nous avançâmes tous deux pour l'examiner de plus près.

L'œil gauche transpercé d'une lance qui ressortait derrière sa tête, le guerrier était sur le point de tomber de cheval.

– Voici le dernier roi de Valkarky, déclara une voix profonde derrière nous. Il a été tué par cette lance, qu'on a appelée *Kangadon*, Celle Qui Ne Peut Se Rompre. C'est après cela que le Triumvirat formé par les Hauts Mages a pris le pouvoir.

Ce pouvait être l'un de ces Hauts Mages, qui s'était rendu invisible.

Mais je connaissais cette voix...

Nous pivotâmes tous deux pour faire face à notre interlocuteur.

Je le fixai avec autant de surprise que de fureur. C'était Lukraste, le mage noir.

De la bave et du sang

THOMAS WARD

— Où est le Haut Mage kobalos ? questionna Grimalkin d'un air furieux.

— Tout près d'ici, répondit Lukraste avec un rien d'ironie. Vous désirez lui parler ?

Je dévisageai l'homme qui m'avait pris Alice. Ses longues moustaches tombantes encadraient ses lèvres écarlates, comme teintées avec du sang. Un sourire révéla ses dents pointues.

Bien qu'il soit notre allié dans le combat contre les Kobalos, je le considérais toujours comme un ennemi personnel et je devais lutter pour dominer mon ressentiment. Je croisai son regard arrogant, et la colère flamba en moi.

Lors de notre dernière rencontre, nous nous étions battus à l'épée. J'avais gagné, je l'avais tenu à ma merci. Alice m'avait supplié de lui laisser la vie. Une autre raison, cependant, avait influencé ma décision de l'épargner. Une part de moi – celle qui me venait de mon sang de lamia – voulait en finir avec lui. Mais je tenais de mon père le sens du bien et du mal. J'aurais été incapable de le tuer de sang-froid.

À présent, je serrais le pommeau de la Lame-Étoile, qui me protégerait de sa magie, tout en me demandant où se trouvait Alice. Quand j'avais combattu l'assassin Shaiksa, ils avaient combiné leurs pouvoirs pour me contrôler. Ils pourraient recommencer.

— Oui, s'il est votre prisonnier, déclara Grimalkin avec colère, je désire lui parler. J'ai beaucoup à apprendre de lui. Mais vous ? Que faites-vous ici ?

Le sourire de Lukraste s'élargit. Il paraissait sur le point de répondre quand un cri s'éleva dans l'antichambre, accompagné d'un sifflement de flèches. Grimalkin et moi courûmes à la porte. La vapeur qui

montait du bassin était si dense que nous n'aperçûmes que de vagues formes qui semblaient lutter pour rester debout. Il y eut des jurons, un gémissement de douleur, un autre cri, puis le silence.

Je crus que Grimalkin allait s'élancer. Or, à ma grande surprise, elle recula si vivement qu'elle faillit me renverser et s'accroupit en position de défense, ses lames à la main.

Je compris alors ce qui avait provoqué cette retraite précipitée. Une créature ressemblant à un énorme insecte rampait vers nous sur ses pattes frêles aux multiples jointures. Un skelt !

Dressées sur leurs pattes, ces monstruosité sont plus hautes qu'un homme.

Deux autres skelts surgirent aussitôt, qui traversaient le pont à la suite du premier. Ils avaient dû se tenir cachés dans l'eau fumante.

Autrefois une espèce rare, j'en avais compté des centaines dans un des domaines de l'obscur. Ils avaient déchiqueté le corps du Malin et transporté les morceaux dans un lac bouillonnant, où ils avaient disparu.

Le nouveau dieu des Kobalos, Talkus, était supposé avoir l'apparence d'un skelt, et l'effroi me saisit à l'idée qu'il pouvait s'agir de lui.

Cependant, je n'avais pas le temps d'y réfléchir. Nous reculâmes en hâte vers le fond de la pièce, tandis que les skelts couraient vers nous. Des nuages de vapeur montaient de leurs corps dégouttant d'eau. Pourquoi Grimalkin n'attaquait-elle pas ? Étaient-ils trop nombreux ? Craignait-elle elle aussi la présence de Talkus ?

Une voix profonde s'éleva alors derrière nous, qui n'était pas celle de Lukraste. Rauque, gutturale, elle n'était pas humaine...

– Tu n'es pas la seule à savoir changer d'apparence, sorcière !

Je me retournai. À la place de Lukraste se tenait un Kobalos d'une taille gigantesque, revêtu d'une armure. Seule sa tête était nue. La vision de cette face rasée fit courir dans tout mon corps un frisson de terreur, car c'était la marque des mages.

Ce devait être Lenklewth, le puissant personnage que Grimalkin avait espéré éviter. À cette idée, le cœur me manqua.

– Tu trouves en moi un adversaire à ta hauteur, siffla-t-il à la tueuse.

Elle avança vers lui d'un pas, ses lames à la main, l'œil flamboyant.

La main gauche du mage dessina un signe dans les airs. Grimalkin tomba sur les genoux en lâchant ses armes, qui rebondirent bruyamment sur les dalles. Son visage se tordit de douleur, le sang lui jaillit des narines et dégouлина le long de son menton. Puis deux filets écarlates coulèrent de ses oreilles.

Je restai figé d'horreur. Le mage nous avait joués, il nous avait attirés dans la tour. Et il avait mis Grimalkin à terre d'un simple geste. Elle avait dramatiquement sous-estimé ses pouvoirs. Je ne l'avais encore jamais vue réduite à un état aussi pitoyable.

Se tournant vers moi, le Kobalos refit le même geste. Rien ne se passa, et il fronça les sourcils. La Lame-Étoile remplissait son office.

Grimalkin luttait pour reprendre son souffle, et je vis qu'elle tentait de me dire quelque chose. Enfin, avec un jet sanglant, elle cracha :

– Tue-le ! Mais tiens-toi hors de portée de son épée !

La Lame-Étoile levée, je me postai devant Lenklewth. Si l'arme magique ne m'avait pas permis de détecter l'illusion, elle me préservait toujours d'une attaque directe de magie noire.

Cependant, j'étais encore affaibli, et je ne m'étais pas entraîné depuis mon retour au monde des vivants. Je ne possédais plus ni la force ni l'adresse qui m'avaient permis de vaincre l'assassin Shaiksa. Mes bras tremblaient.

– Tu es plus résistant que la sorcière, grinça le mage.

En tant que septième fils d'un septième fils, j'étais en partie immunisé contre les agissements de l'obscur. Cependant, c'était surtout à la Lame-Étoile que je devais cette protection. Je ne devais la lâcher à aucun prix.

Un raclement retentit sur les dalles, derrière moi. Du coin de l'œil, je vis que deux des skelts s'approchaient. Le bureau faisait barrière entre nous, mais d'autres skelts avaient traversé le pont et pénétraient dans la pièce. Le danger augmentait à chaque seconde. Aussi, sans perdre davantage de temps, j'abattis mon épée vers la tête de Lenklewth. La Lame-Étoile me parut lourde et difficile à manier, et je sus que j'allais rater mon coup. En dépit de sa masse, mon adversaire l'esquiva lestement. Puis, d'un geste vif, il s'empara d'une énorme hache à deux tranchants accrochée au mur. Campé sur ses jambes, il attendit l'attaque.

Comme j'avancais vers lui, il se redressa de toute sa hauteur, leva la

hache au-dessus de sa tête et lui fit décrire un arc de cercle. Si elle s'était abattue sur moi, elle m'aurait fendu en deux. Or, j'avais à peine fait un pas de côté qu'elle rebondissait bruyamment sur les dalles.

Avant que le mage ait eu le temps de la relever, je bondis et visai le creux de son cou, à la jointure de l'armure. La Lame-Étoile cogna le métal sans trouver le point vulnérable. Nous décrivîmes un cercle, face à face. Une seule attaque, et j'étais déjà hors d'haleine, les jambes molles.

Grimalkin restait à quatre pattes, la tête pendante. Une petite flaque visqueuse, faite de bave et de sang, se formait sur les dalles, au-dessous de sa bouche. La puissante magie du Kobalos avait eu raison d'elle.

Je devais conclure ce combat au plus vite, car je n'avais presque plus d'énergie. Je me concentrais sur mon ennemi, calculant mon prochain mouvement, quand je ressentis une douleur cuisante au mollet. Un skelt avait enfoncé son tube osseux dans ma chair. Le mage profita de mon bref instant de distraction. Il balança sa hache horizontalement, et je ne bloquai ce coup violent que de justesse.

La Lame-Étoile m'échappa des mains et rebondit sur le sol.

Je me baissai vivement. Trop tard. J'étais sans protection.

Le mage sourit, et brusquement le souffle me manqua. Un jet de bile me remonta dans la gorge. Je suffoquai.

L'instant d'après, la magie de Lenklewth me plongeait dans les ténèbres.

Prisonnier des Kobalos

THOMAS WARD

Je repris connaissance avec un terrible mal de tête.

Je m'assis, et tout tourna autour de moi ; mon estomac se révulsa.

Quand le plus fort de la nausée fut passé, je balayai du regard l'endroit où j'étais enfermé. Il n'y avait pas de fenêtre ; seule la lumière d'une chandelle plantée sur un crochet rouillé me révélait l'intérieur lugubre de mon cachot : un sol dallé, des murs de pierre éclaboussés de sang. Certaines taches sombres paraissaient anciennes, d'autres beaucoup plus fraîches. On avait tué et torturé ici.

Un tas de paille sale – mon lit – était étalé dans un coin, et j'aperçus un trou dans le sol. Je me relevai pour aller l'examiner. Je reculai aussitôt : ça puait l'urine et les excréments. Son usage était clair, le pire étant que je devrais l'utiliser sous peu.

Puis je remarquai une cruche, près de la porte. Elle était remplie d'eau. J'avais la bouche sèche, mais était-il prudent de boire ? Le contenu pouvait être empoisonné.

Quelle importance, me dis-je alors, puisqu'une lame pouvait m'achever à tout instant ? Le mage m'avait vaincu avec une telle facilité ! Ce souvenir me tira un grognement de dépit. Je n'aurais jamais dû lâcher cette épée. Notre seule chance résidait dans ce cadeau de Grimalkin, et je l'avais laissée passer. Toutes ces heures d'entraînement pour rien !

Puis mes pensées prirent un autre tour, et la honte fit place à la colère. Affaibli comme je l'étais, je n'aurais jamais dû me trouver dans une telle situation. Je l'avais dit à Grimalkin, elle n'avait tenu aucun compte de mes avertissements. Elle avait kidnappé Jenny pour me plier à sa volonté.

J'allai examiner la porte en bois. Elle était solide, bardée d'acier

dans sa partie basse. Il n'y avait pas de judas, pas même un trou de serrure, rien qui permette de regarder à l'extérieur. La clé spéciale forgée par Andrew, le frère de mon défunt maître, était restée au château. Andrew était un serrurier hors pair, et cette clé m'avait permis plus d'une fois de m'évader d'autres cachots semblables. Ici, toutefois, elle ne m'aurait été d'aucune utilité. La porte était certainement verrouillée de l'autre côté.

Je reniflai l'eau avant d'en avaler une gorgée. Elle était chaude, sans arrière-goût suspect. Tout, dans cette tour, était chaud. Il devait y avoir des sources chaudes dans le sous-sol. Je me rappelai la Faille de Fittzanda, où des jets de vapeur brûlante jaillissaient de la terre. La tour était sans doute construite sur une zone volcanique.

Poussé par la soif, je bus avidement. Puis la nausée me reprit, et je dus reposer la cruche. J'arpentai ma cellule de long en large en m'efforçant de réfléchir.

Nous nous étions jetés tête baissée dans le piège tendu par Lenklewth. Il avait pris l'apparence de Lukraste, et je n'y avais vu que du feu. Ma capacité à sentir la présence d'une créature de l'obscur m'avait totalement fait défaut. Les mages kobalos utilisaient une magie noire d'une puissance redoutable. Le plus inquiétant, c'était la façon dont il avait dupé Grimalkin et l'avait réduite à sa merci.

Dans sa volonté désespérée de découvrir les secrets de la magie kobalos, elle s'était montrée beaucoup trop téméraire. Jenny nous avait appris que le kulad était défendu par une forte troupe de guerriers, et nous l'avions attaqué avec une poignée d'hommes, sans même savoir si le mage était ou non à Valkarky.

Je réalisai soudain que, pour avoir pris l'apparence de Lukraste, Lenklewth devait le connaître. Sans doute l'avait-il rencontré, peut-être l'avait-il détruit ? Je n'avais aucune sympathie pour Lukraste, mais, s'il avait déjà été vaincu, cela ne présageait rien de bon pour nos propres chances de survie.

Un cri s'éleva au loin. Une voix de femme. Une de ces esclaves humaines que les Kobalos appellent purrai ? Je savais qu'ils les traitaient avec une extrême cruauté. À moins que ce cri ne soit sorti de la gorge de Grimalkin ?

Je ne l'avais entendue crier qu'une fois, quand je l'avais aidée à remettre en place sa jambe cassée. Elle avait utilisé une broche en argent pour maintenir ses os brisés. Quand j'avais frappé sur la broche, elle avait hurlé. L'argent cause de grandes douleurs aux sorcières – et elle devrait supporter ça tout le reste de sa vie. C'était le

prix à payer si elle voulait rester la tueuse qu'elle était.

Néanmoins, je ne m'attendais pas à l'entendre gémir sous la torture. Qu'avait-on bien pu lui faire subir pour lui tirer un cri pareil ?

Non, non ! me disais-je. *C'est impossible. Ce n'est pas Grimalkin !*

Je continuai mes va-et-vient, agité, ne m'arrêtant qu'une fois pour boire une gorgée d'eau.

J'avais toujours été doué pour évaluer la durée. Si je m'éveillais au milieu de la nuit, je savais aussitôt quelle heure il était. Or, ici, mes capacités habituelles ne fonctionnaient plus.

Je n'avais même aucune idée du temps écoulé entre le moment où le mage m'avait plongé dans l'inconscience et celui où j'étais revenu à moi dans ce cachot.

Avais-je une chance quelconque d'être secouru ? La poignée de guerriers que nous avions laissée dans la tour avait dû être massacrée dans l'escalier. Oui, le piège avait parfaitement fonctionné.

Et la centaine d'hommes restés à la lisière du bois ? Mon cœur se serra à l'idée que je ne pouvais en attendre aucune aide. Les Kobalos les avaient sûrement déjà tués ou capturés.

Jenny devait être avec eux. Elle était sans doute morte, à présent.

Pauvre Jenny ! Elle ne réaliserait jamais son rêve de devenir épouvanteur. Je l'avais conduite à la mort ou, pire encore, à l'esclavage chez ces êtres bestiaux.

Mon moral tomba encore plus bas quand je songeai aux sept mille soldats de notre armée. Lenklewth savait tout de notre plan d'attaque. Une horde de Kobalos descendait sûrement du nord ; les nôtres seraient bientôt cernés.

Et je repris mes va-et-vient.

Les heures passaient. Épuisé, je finis par m'asseoir le dos au mur, face à la porte, et je m'assoupis. Un bruit de verrous qu'on tirait me réveilla. La porte s'ouvrit, une femme apparut. Je ne distinguai pas son visage : d'autres se tenaient derrière elle, munies de lanternes, et elle n'était qu'une ombre. Elle se pencha vivement, déposa quelque chose sur le sol et recula aussitôt.

J'avais compté au moins trois autres femmes, vêtues de haillons et armées de gourdins. Celle qui était entrée dans le cachot avait les bras nus, couverts de cicatrices. C'étaient donc des purrai.

Je me levai et marchai jusqu'à la porte. Le bol posé sur les dalles contenait une sorte de porridge grumeleux. Je le goûtai. Il était trop salé à mon goût ; je le mangeai tout de même. Je devais conserver mes forces pour affronter ce qui m'attendait.

Je dormis de nouveau – combien de temps, je l'ignore. Et de nouveau le claquement des verrous me tira de mon sommeil. Cette fois, la porte fut poussée si violemment qu'elle rebondit contre le mur.

Trois Kobalos à la mine féroce se tenaient dans le corridor. Contrairement à celle du mage, leur face n'était pas rasée, et leurs yeux me fixaient avec tant d'hostilité que je craignis d'être massacré sur-le-champ. Le mage avait-il ordonné mon exécution ?

L'un des guerriers, armé d'une hache à deux tranchants, resta campé sur ses jambes tandis que les deux autres entraient dans le cachot et me tiraient au-dehors. Me maintenant les bras dans le dos, ils me firent descendre une volée de marches, où je faillis m'étaler.

Me menaient-ils au supplice ? Cette idée m'emplit d'effroi. Je n'avais d'abord eu aucun souvenir des moments qui avaient suivi ma mort. Depuis, des images d'horreur et de douleur m'étaient revenues. Elles semblaient sorties de quelque cauchemar, mais je craignais maintenant qu'elles ne soient de véritables souvenirs. J'avais ressenti une violente douleur à l'épaule. J'avais entendu un cri à m'en percer les tympans. Puis j'avais compris que c'était moi qui criais.

Je ne voulais pas revivre ça.

Je réussis je ne sais comment à rester sur mes pieds.

On m'entraînait toujours plus bas ; nous repassions devant les étages que j'avais vus à la montée. Puis apparut la porte par laquelle nous étions entrés dans la tour. Et je compris qu'on descendait dans les sous-sols.

Une mort infamante

THOMAS WARD

Nous arrivâmes enfin devant une grande porte.

Le Kobalos qui marchait en tête frappa par trois fois avec le pommeau de son sabre. Le battant s'ouvrit et on me poussa à l'intérieur.

Je fus surpris par la taille de la salle et le nombre de guerriers rassemblés. Ils étaient tête nue, mais leurs armures éclaboussées de sang laissaient penser qu'ils venaient de se battre.

Le bruit était assourdissant. Chacun cherchait à se faire entendre et ils parlaient tous en même temps à pleine voix, crachant des paroles mêlées à des débris de nourriture.

Ils étaient plus d'une centaine, assis à de longues tables devant d'énormes plats de viande, crue ou carbonisée. Le sang qui poissait les poils autour de leur bouche dégoulinait sur leur menton. À mon entrée, ils poussèrent une clameur bestiale et martelèrent en cadence le bois des tables de leurs gros poings velus.

On me mena entre les rangées jusqu'à la table d'honneur, installée sous un dais. Juste à côté, des flammes dansaient dans un âtre gigantesque en léchant le conduit noir d'une cheminée.

Deux occupants dominaient les autres tablées. L'un d'eux était le Haut Mage, Lenklewth, qui se chauffait les mains ; l'autre, un guerrier aux cheveux tressés en trois queues de cheval, à la mode des assassins Shaiksa, devait être un adversaire aussi dangereux que celui que j'avais combattu. Ces deux-là ne portaient pas d'armure ; d'étranges motifs spiralés brodés au fil d'or ornaient leurs justaucorps en cuir.

Levant les yeux, je remarquai deux larges étagères en marbre, au-dessus du manteau de la cheminée : des autels ornés chacun d'une statue. La première représentait un skelt, avec ses multiples pattes

articulées et son long tube osseux, taillé dans ce qui me parut être une pierre volcanique, noire et luisante. Je reconnus une effigie de Talkus, le dieu nouveau-né auquel les Kobalos rendaient un culte. Avec ses yeux de rubis, elle était cependant moins impressionnante que celle dressée sur l'autre autel, et qui défiait l'imagination. Sculptée non dans la pierre, mais dans un bloc de glace, c'était sans nul doute une représentation de Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, qui s'était allié aux Kobalos et à leur nouvelle divinité. La masse translucide était surmontée d'une tête ovale avec deux yeux noirs. Il en jaillissait une multitude de membres griffus et de tentacules, dont certains pendaient au-dessus des flammes. Or, contrairement à toutes les lois de la nature, ils ne fondaient pas sous l'effet de la chaleur.

D'une brusque poussée, on me fit mettre à genoux. M'empoignant par les cheveux, un soldat me força à me courber, et mon front heurta méchamment le sol à trois reprises, à croire qu'on voulait m'écraser la cervelle. Des étoiles s'allumèrent sous mon crâne et je faillis perdre connaissance. Je gardai une totale immobilité, craignant un autre assaut de violence. Je sentais un filet de sang zigzaguer sur mon front.

Puis on me tira la tête en arrière de sorte que je regarde la haute table. Lenklewth discutait en l'osta avec l'assassin Shaiksa. Même si je comprenais désormais quelques mots, ils parlaient trop vite. Les autres convives s'étaient tus.

Soudain, le mage changea de langue et s'adressa à moi :

– Quel effet ça fait d'être mort ? Qu'as-tu vu ?

Des fragments de mon expérience *post mortem* me traversèrent l'esprit : quelque chose de blanc et de pointu s'enfonçait dans mon épaule, un souffle chaud me passait sur le visage. J'entendais des cris aigus, semblables à ceux d'un cochon qu'on égorge. La seconde d'après, tout s'était effacé, et je haletais, le cœur au bord des lèvres. Je voulus répondre. Je n'émis qu'une sorte de croassement. Enfin, je réussis à articuler un mensonge :

– Je ne me souviens de rien, depuis l'instant où je suis tombé jusqu'à celui où j'ai repris conscience.

– Étais-tu vraiment mort ? reprit Lenklewth. N'était-ce pas un artifice du mage humain ?

Je m'étais souvent posé moi-même cette question. Ma mort n'avait-elle pas été une espèce de mise en scène ? Une illusion créée par magie noire ?

– Je ne sais pas, répondis-je. On m'a affirmé que j'étais bel et bien

mort.

– Je ne crois pas Lukraste assez puissant pour ramener un mort à la vie, grommela le Haut Mage. Ce n'était qu'un habile tour de passe-passe, destiné à tromper les humains pour parvenir à ses propres fins. L'histoire de ta résurrection se répand partout, et les lointaines cités du sud se rallient à votre drapeau. Malheureusement pour toi, tu es désormais entre mes mains, et tes jours sont comptés. L'opposition qui nous a stoppés un temps va être vite balayée. Le plan de Lukraste a déjà échoué.

Mon maître, John Gregory, m'avait enseigné à poursuivre la conversation avec un éventuel ravisseur, afin d'obtenir des informations qui se révéleraient utiles par la suite. Je décidai de suivre son conseil et d'user de flatterie :

– Vous connaissiez tous les projets de Lukraste ? Votre magie dépasse donc celle d'un mage humain aussi formidable !

Lenklewth me fixa un long moment sans répondre, et je craignis qu'il n'ait lu dans mes pensées.

De nouveau, il s'adressa en losta à l'assemblée. Quand il se tut, un grondement monta de la salle, et les Kobalos recommencèrent à frapper les tables de leurs poings. Le vacarme dura plusieurs minutes, jusqu'à ce que Lenklewth lève la main ; et le silence revint.

Je n'avais pas compris un mot de son discours, mais il avait apparemment plu à ses guerriers. Il semblait avoir pris mes flatteries pour argent comptant et avait traduit mes propos à ses troupes.

Il se tourna vers moi, un sourire triomphant sur le visage :

– Je crois savoir que vos sorcières voient l'avenir dans un miroir – une méthode qu'elles appellent *scrutation*. Votre mage, Lukraste, utilise un autre moyen. Il en existe un troisième. Je suis un Haut Mage des Kobalos, et je me sers de ce que nous appelons *tantalingi*, très supérieur à n'importe quelle technique humaine. J'ai tendu un piège à Lukraste. J'ai d'abord envoyé un assassin Shaiksa vous lancer un défi sur les rives de la Shanna. Avec quelle facilité vous avez mordu à l'hameçon ! Tantalingi m'a montré que cela attirerait l'attention d'une sorcière appelée Grimalkin. J'ai vu qu'elle t'enverrait combattre le Shaiksa. Au-delà de ça, j'ai observé le mage Lukraste. Il m'a fallu un moment pour comprendre quel rôle il jouerait dans tout ceci, car l'avenir se modifie en fonction de chaque décision. Lukraste a décidé de vous utiliser, toi et la sorcière. Tu as vaincu le Shaiksa, et le mage a mis en scène ta prétendue mort. La prophétie qui te présentait comme

un chef était puissante, Lukraste l'a menée plus loin encore. Ta « résurrection » a été le coup de clairon destiné à rassembler une formidable armée humaine prête à s'élancer sous tes ordres. Et aucun d'entre vous, pas même Lukraste, n'a vu le piège que j'avais préparé. Porté par la folle certitude qu'elle s'emparerait de la magie des Kobalos, Grimalkin a été attirée par ce kulad comme un papillon par une flamme ! Maintenant, je vous tiens tous les deux en mon pouvoir.

Cette révélation me fit l'effet d'un coup de marteau sur le crâne. La tueuse m'avait manipulé, mais ces créatures avaient fait de même avec moi, Grimalkin et Lukraste. Ces machinations avaient autant de pelures qu'un oignon, et j'étais au beau milieu, marionnette dont tous tiraient les fils. La colère m'envahit, et je dus user de toute ma volonté pour ne pas me jeter sur le mage.

Lenklewth ramassa alors quelque chose qu'il plaça sur la table, devant lui. C'était la Lame-Étoile.

– Voici un objet magique très impressionnant. J'ai du mal à croire qu'il ait été conçu par une simple humaine. Cette Grimalkin est douée. J'étais sur le point d'ordonner son exécution, je pense toutefois préférable d'en faire une esclave. Un ou deux ans dans un *skleech* avec les autres purrai lui enseignera l'humilité. Ses talents seront utiles à notre peuple. Quant à l'épée, elle ne peut servir qu'à toi. Nous la ferons donc fondre pour forger une arme nouvelle. Ce métal est précieux ; d'ailleurs, il nous appartient. La sorcière l'a volé sur notre territoire. Puis nous nous occuperons de toi...

Après un signe de tête à l'assassin Shaiksa, il reprit :

– Reste ici pendant que nous prions et festoyons. Ne fais pas un geste. Le moindre battement de cils t'attirerait des représailles. Plus tard, nous te remettons au Shaiksa, qui aura la satisfaction de venger son frère. Cette fois, ta mort ne sera pas un simulacre. Elle sera offerte en sacrifice à nos dieux. Les lames de l'assassin entameront ta chair encore et encore, elles te tueront lentement. Ce sera une mort infamante, celle que nous réservons aux purrai indisciplinées et que nous appelons *slandata*. Tu devras pleurer et supplier comme elles pour recevoir le coup fatal qui mettra fin à tes tourments.

L'expérience de la mort était encore fraîche dans ma mémoire et m'inspirait une profonde terreur. Mais à présent je ne voyais pas comment éviter le sort que le mage me réservait. Tout ce que je pouvais faire, c'était choisir l'heure et la forme de ma mort. Si je me jetais sur le mage, il devrait se défendre. Cela me vaudrait peut-être une fin plus rapide et moins douloureuse. Je devais tenter ma chance.

Le mage et l'assassin s'agenouillèrent alors sur le sol, face aux deux statues de leurs dieux. Un mouvement se fit dans la salle : l'assemblée s'agenouillait en même temps. Les mains qui me tenaient me lâchèrent, mais je savais que deux Kobalos étaient toujours derrière moi.

Le mage commença à parler en losta, sur un ton et un rythme qui n'étaient pas ceux d'un discours ordinaire. À chaque pause, les voix grondantes de l'assemblée s'élevaient en chœur. Tous priaient.

Il me sembla que la statue de Talkus bougeait légèrement. Ses pattes maigres frémissaient, son tube osseux remuait. Je mis ça sur le compte de mon imagination, exacerbée par l'angoisse.

Cependant, il se passait quelque chose avec l'effigie de Golgoth, et un frisson glacé me courut le long du dos : une créature de l'obscur approchait. J'en eus la confirmation quand le feu mourut d'un coup dans l'âtre, tandis qu'un froid intense irradiait de la statue.

Golgoth était-il présent ici, pour assister à ma mise à mort sacrificielle ?

Le mage et l'assassin poussèrent un cri en tendant les mains vers lui. Puis ils se courbèrent, le front au sol. Enfin, ils se relevèrent et fixèrent la statue de glace en silence.

Le culte était terminé, chacun retourna à sa place. Lenklewth se mit à discuter avec l'assassin sans plus s'occuper de moi. J'entendais monter le brouhaha du festin, ponctué de rugissements et de battements de poings contre le bois. Cela dura longtemps. Je m'efforçais de garder mon calme, évitant de penser à ce qui suivrait.

Soudain, le Haut Mage se leva, et il se fit un silence absolu. Sur un signe de lui, l'assemblée se leva à son tour comme un seul homme. J'inclinai légèrement la tête pour voir ce qui se passait. Ils abandonnaient la salle du festin, laissant leurs assiettes encore pleines sur les tables. Qu'est-ce que cela signifiait ?

Je n'eus pas le loisir de m'interroger davantage : la réponse à mon imperceptible mouvement fut immédiate. On me saisit les cheveux, et un énorme poing me frappa la tempe gauche. Une explosion de lumière m'aveugla, et je m'évanouis.

Puis je sentis qu'on me relevait pour me tirer en arrière. Je vacillai et m'effondrai de nouveau sur le sol. Un regard autour de moi m'apprit que la salle s'était vidée. Seuls le mage et l'assassin étaient

encore là. Les guerriers avaient été renvoyés. Pour quelle mission ?

Lenklewth était toujours assis devant la table. C'était le Shaiksa qui m'avait remis sur mes pieds. Il tenait un poignard à large lame.

Il ne restait dans l'âtre que des braises rougeoyantes, et l'air s'était refroidi. Le mage et l'assassin avaient revêtu des armures. Moi, on m'avait arraché mes vêtements, j'étais nu jusqu'à la ceinture. Je compris vite pourquoi.

Avant que j'aie pu réagir, l'assassin m'avait lacéré la poitrine de gauche à droite avec la pointe de son poignard.

La brûlure fut telle que je lâchai un cri. Un coup d'œil m'apprit cependant que la blessure était superficielle, une simple ligne où perlaient des gouttes écarlates.

Déjà le poignard entamait de nouveau ma chair, de droite à gauche cette fois, dessinant une croix sanglante. Comment une aussi légère entaille pouvait-elle brûler à ce point ? Bien que déterminé à ne pas montrer ma souffrance, je ne pus retenir un sourd gémissement, et mes yeux s'emplirent de larmes.

Le Shaiksa me contempla d'un air satisfait :

– La lame est enduite d'un poison qui cause une douleur extrême. Les larmes te sont déjà montées aux yeux. Bientôt, tu hurleras et tu me supplieras de t'épargner.

Je tâchai d'invoquer un des dons hérités de ma mère : ralentir le temps jusqu'à l'arrêter. Si j'y réussissais, je pourrais m'emparer de la Lame-Étoile.

Rien ne se passa. J'avais trop mal pour me concentrer. Je n'arrivais pas à maîtriser mes pensées.

Je remarquai alors que la porte du fond était entrouverte. Arriverais-je à l'atteindre et à m'échapper ? Non, le Shaiksa me bloquait le passage.

Mon instinct prit soudain le dessus. Il me restait une chance... Et, quand l'assassin attaqua de nouveau, je bondis.

La Lame-Étoile était toujours sur la table. Lenklewth me regarda approcher sans un mouvement. Je crus une seconde l'avoir pris par surprise, et un fol espoir m'envahit. J'allais poser la main sur l'épée quand un coup violent me rejeta sur les dalles. Je roulai loin de la table.

Lenklewth ne m'avait pas touché. Il m'avait simplement repoussé par magie. Je me remis à genoux. Mais, avant que je me sois relevé, l'assassin m'avait entaillé le dos. Cette fois, en dépit de toute ma volonté, je poussai un hurlement.

Lenklewth hurla aussi, de rire. Il se mit à frapper du poing sur la table, comme ses soldats l'avaient fait plus tôt. M'efforçant de repousser les vagues de douleur, je me redressai. L'assassin se jeta sur moi, j'esquivai. Il me manqua et perdit l'équilibre. J'en profitai pour le frapper de toutes mes forces à la tempe.

Cela ne lui fit aucun effet. Il secoua la tête comme un chien qui s'ébroue et se redressa. Ses yeux cruels me fixèrent ; le prédateur jouait avec sa proie.

– Jusqu'alors, les coupures étaient légères, susurra-t-il. Elles vont maintenant trancher ta chair.

Je reculai, la bouche sèche de peur. C'était un assassin entraîné à tuer. J'étais désarmé, à demi nu. Je cherchai du regard une arme autre que la Lame-Étoile. Il y en avait, accrochées au mur, hors de portée, derrière le mage.

Je n'avais plus aucun espoir.

Le froid s'intensifiait dans la pièce. Golgoth manifestait-il son pouvoir en acceptation du sacrifice de ma vie ?

Brusquement, il y eut un bruit bizarre, un claquement métallique.

Je me retournai.

Le Shaiksa avait lâché son poignard, qui avait rebondi sur les dalles. Il me dévisageait d'un air incrédule. Un ruisseau de sang coulait le long de son armure, et je vis une petite dague enfoncée jusqu'à la garde dans sa gorge. Le pommeau d'un vert vif scintillait comme la rosée sur l'herbe du matin. Tandis que je le fixais, bouche bée, le ruisseau se mua en rivière et trempa les dalles. L'assassin tomba sur les genoux en suffoquant.

Je saisis un mouvement du coin de l'œil, à peine une ombre, un subtil changement de lumière. L'instant d'après, quelqu'un se tenait devant la table, me cachant Lenklewth.

L'apparition se retourna.

C'était une fille. Ses cheveux rassemblés au sommet de sa tête faisaient ressortir la ligne de ses pommettes ; sa longue robe était du même vert sombre que le houx en décembre.

Elle tenait la Lame-Étoile.

C'était Alice.

Le temps de la réflexion

THOMAS WARD

— **A**lice ! m'exclamai-je, stupéfait.

Sans un mot, elle me lança la Lame-Étoile, que j'attrapai par le pommeau. L'instant d'après, elle avait disparu.

Comment avait-elle pu surgir ainsi de nulle part ? Mais l'essentiel était que je tenais de nouveau mon épée ; la magie noire de Lenklewth ne pouvait plus rien contre moi.

Je m'avançai aussitôt vers le mage, et le feu se ralluma dans la cheminée. Les flammes se remirent à lécher les tentacules de Golgoth.

Le mage bondit, contourna sa chaise et se mit à dessiner des signes complexes dans les airs tout en marmonnant un sort. Une lueur s'alluma dans ses yeux, mélange d'exaspération et de consternation devant son incapacité à me détruire.

Je courus droit sur lui, conscient qu'il me fallait en finir au plus vite, pendant que j'avais encore la force de combattre.

Reculant jusqu'au mur, le mage s'empara d'une lourde épée, qu'il saisit à deux mains, et se prépara à parer mon attaque. Il balança sa lame comme une faux pour me désarmer.

Je bloquai le coup, et le métal sonna contre le métal. Cette fois, je tins bon, et je repris confiance.

Tandis que Lenklewth relevait son épée, je me fendis rapidement par deux fois, visant d'abord la gorge, puis le bras gauche.

Mes deux coups se heurtèrent à l'armure, mais le mage vacilla sous la puissance de l'impact. Oubliant mon état de faiblesse, je le harcelai, virevoltant sur moi-même comme Grimalkin me l'avait enseigné. Cependant je m'essoufflais, et mes membres me semblaient de plus en plus gourds.

Soudain, je perçus un grésillement. Derrière le mage, les tentacules de la statue fondaient et gouttaient dans le feu.

Il me fallait trouver une faille dans l'armure de Lenklewth ou viser sa tête. Et vite, avant que mes forces me lâchent !

Alors que je m'apprêtais à frapper, un martèlement de bottes retentit dans l'escalier menant au sous-sol. Le cœur me manqua à l'idée que des Kobalos allaient surgir. Puis je lus de la consternation sur le visage du mage. C'étaient des soldats portant la tunique bleue de Polyznia sous le plastron de leur cuirasse ; une demi-douzaine, encore couverts du sang de la bataille.

Un sentiment de triomphe m'envahit, quand le mage disparut.

Ces hommes s'exprimant uniquement en losta, je ne pouvais savoir quelle était la situation à l'extérieur. Ce dont j'étais sûr, c'est que l'armée ennemie était en route. Première chose à faire : trouver Grimalkin et filer d'ici !

Aussi, désignant les étages, je criai : *Poska !* – un des rares mots de losta que je connaissais – autrement dit « Suivez-moi ! » Je m'élançai dans l'escalier, la troupe sur mes talons. Je pointai le doigt vers la première pièce vide en demandant : « Grimalkin ? », dans l'espoir que les soldats comprendraient.

Les cinq pièces suivantes étaient tout aussi vides ; enfin, derrière une grille, je distinguai un corps sur le sol, dans la lumière d'une chandelle. Était-ce celui de la tueuse ?

La porte munie de barreaux était verrouillée. Je montrai la serrure d'un geste impatient. Deux hommes se précipitèrent. Il leur fallut une bonne dizaine de minutes pour revenir avec une clé.

Grimalkin était étroitement ligotée, on lui avait fourré un bâillon dans la bouche, maintenu en place par des bandes de tissu. Ses bras nus avaient été vilainement entaillés, mais elle était consciente et ses yeux flamboyaient.

Elle fut vite libérée. Une fois le bâillon enlevé, elle toussa longuement avant d'interroger les hommes. Puis elle se tourna vers moi.

– Le prince Stanislaw est ici avec tout notre contingent, m'apprit-elle. Ils ont encerclé le kulad et se sont avancés sous les arbres. Les Kobalos se sont battus jusqu'à la mort, il n'y a pas eu de prisonniers. Mais il nous reste peu de temps : l'armée ennemie arrive en force.

– Demandez-leur si Jenny est sauve !

Elle les interrogea et hocha la tête :

– La fille est en vie.

Nous quittâmes la tour en hâte. Le sang des Kobalos morts rendait les marches glissantes. D'autres gisaient au-dehors, massacrés par l'infanterie du prince Stanislaw.

Quel soulagement de respirer l'air froid de la nuit ! J'avais désespéré de quitter le kulad vivant.

– Je serais mort, à présent, sans l'intervention d'Alice, confiai-je à Grimalkin. Elle m'a sauvé.

– Alice était ici ? s'exclama-t-elle, stupéfaite.

– Oui. Elle est sortie de nulle part, elle m'a jeté mon épée et elle a disparu.

– Tu me conteras ça plus tard. Nous devons d'abord parler au prince.

*

Après notre entrevue avec le prince Stanislaw, nous nous retirâmes dans le bois, loin des oreilles indiscretes. Je fis à Grimalkin un récit détaillé de ce qui s'était passé. Nous atteignîmes bientôt le sentier de cendres, toujours fumant sous l'action des sources chaudes qui coulaient dans les profondeurs de la terre. Marchant de nouveau sous les arbres, je constatai qu'en dépit du froid, il n'y avait pas de gelée blanche sur l'herbe.

Enfin, je rapportai les paroles du Haut Mage :

– Lenklewth prétend savoir lire loin dans l'avenir grâce à une magie kobalos supérieure à la scrutation. Il a vu nos plans ; il a eu également connaissance des machinations de Lukraste. Il nous a tendu un piège, et nous nous sommes jetés droit dedans. Je voudrais tout de même bien savoir pourquoi il n'a pas anticipé sa défaite, le massacre de ses hommes...

– Les meilleurs voyants eux-mêmes ne peuvent pas tout prédire, en particulier leur propre mort, me rappela la tueuse, son souffle montant en buée dans l'air froid. Il existe un point aveugle, qui brouille les événements contingents. Il savait que notre armée approchait, mais il était certain de pouvoir tenir jusqu'à l'arrivée de celle des Kobalos.

– Oui, il présentait une attaque imminente, ajoutai-je, revoyant le mage sauter sur ses pieds tandis que le silence se faisait dans la salle. Il a envoyé ses guerriers défendre la tour.

– Il ne s'est pas trompé sur les délais non plus, déclara Grimalkin. Nos ennemis seront là demain avant midi, des troupes bien plus importantes que les nôtres.

– Alice a dû user de magie pour nous observer, supposai-je. Sinon, comment serait-elle intervenue juste à l'instant où la mort m'attendait ?

– Sans doute. Elle manie de mieux en mieux la magie noire. Pourquoi s'est-elle retirée aussi vite ? J'aurais voulu lui parler...

La tueuse soupira avant de reprendre :

– Viens ! Allons retrouver le prince. Il faut nous préparer à la bataille, et cette fois, n'interviens pas !

– Et Jenny ? Je veux la voir.

– D'abord le prince, puis Jenny, insista Grimalkin.

La tente du prince Stanislaw était éclairée par de grosses bougies de cire plantées sur de hauts chandeliers. Sur des socles de bois étaient posés des bustes taillés dans la pierre, sans doute les effigies de héros de la principauté.

Aucun autre prince n'était présent. Seul Majcher, le Grand Intendant, un gros homme à la mine hautaine, nous toisa à notre arrivée. Il avait l'air encore plus mécontent qu'à l'accoutumée. Peut-être s'affligeait-il de la mort d'amis à lui, ou de celle du prince Kaylar.

Stanislaw s'adressa à nous dans notre langue :

– Bienvenue ! Mes éclaireurs m'ont appris que les ennemis approchaient, largement plus nombreux que nous. Ils se déploient en croissant. La corne droite s'étend entre le fleuve et nous. Nous n'avons aucune chance de les vaincre, et il est trop tard pour faire retraite.

J'approuvai de la tête :

– Oui, nous sommes acculés au combat.

Grimalkin prit alors la parole :

– Nous pouvons sauver l'essentiel de notre cavalerie et peut-être les trois quarts de l'infanterie. Mais vous devrez faire *exactement* ce que je

vous dirai. L'ennemi va bientôt nous encercler. Nous devons percer leurs lignes et nous échapper en traversant la rivière.

Le prince fronça les sourcils et parut sur le point d'avancer une objection. Pourquoi suivrait-il un tel conseil après la désastreuse attaque du kulad qui lui avait coûté de nombreuses vies, dont celle du prince Kaylar ?

Puis son visage s'adoucit. Il savait désormais qui j'étais, il était perspicace et, en dépit de son récent échec, il reconnaissait les qualités stratégiques de Grimalkin.

– Supposons que nous réussissions à franchir la Shanna. Et après ? demanda-t-il.

– De deux choses l'une. Soit ils se lancent à nos trousses et assiègent vos cités. Soit – et cela me paraît le plus probable – l'échec du plan de Lenklewth leur donne à réfléchir, et ils préféreront rassembler davantage de forces avant de traverser à leur tour. Après quoi, ils poursuivront leur avance jusqu'à l'achèvement de leur conquête.

– Vous paraissez bien sûre de vous, dit le prince en la fixant dans les yeux.

– Très sûre. Je suis sorcière et j'ai le don de scrutation. Tel est leur plan à cette heure. Il peut changer. Auquel cas, je vous tiendrai au courant.

Il acquiesça :

– Soit. Qu'ordonnez-vous ?

– De placer les trois canons de dix-huit côte à côte, face au sud. Qu'un corps de cavalerie se tienne ensuite prêt à affronter une attaque d'arrière-garde, afin que l'essentiel de notre infanterie puisse s'échapper. Malheureusement, beaucoup y laisseront la vie.

– Il y aura de nombreux volontaires, assura le prince. Mes hommes sont des braves. Je choisirai les meilleurs.

C'était donc ce que Grimalkin avait toujours envisagé : percer les lignes ennemies et faire retraite au-delà du fleuve. Néanmoins, son plan pour étudier la magie des Kobalos avait échoué. Elle repartirait les mains vides. Nous avons déjà subi de lourdes pertes ; il y en aurait d'autres. Et tout ça pour rien.

Les blessures que m'avait causées la lame de l'assassin me brûlaient toujours, mais elles me faisaient moins souffrir que l'angoisse qui me serrait le cœur. Ma brève rencontre avec Alice avait réveillé la

confusion de mes sentiments : mon amour pour elle, la chaleur de
notre amitié et le souvenir de sa trahison.

Sorcière de la Terre

THOMAS WARD

L'aube était proche ; à l'est, le ciel pâlisait. Mais j'étais incapable de me reposer.

Après que Grimalkin eut soigné mes blessures, j'avais vu Jenny. Elle retrouvait lentement son calme après les heures pénibles qu'elle avait traversées. J'avais l'intention de lui parler de nouveau plus tard. Pour le moment, j'avais surtout besoin de temps pour réfléchir et sortir de la confusion où m'avait plongé l'apparition d'Alice.

Moi-même, je n'étais pas encore remis de mes dernières épreuves. La mort m'épouvantait plus que jamais. La douloureuse expérience de l'agonie m'avait enlevé tout courage.

J'arpentais le sous-bois autour du kulad, me demandant si l'un de nous survivrait à la prochaine bataille.

J'entendis alors un son lointain, musical, porté par la brise. Je le pris d'abord pour une voix humaine. Je m'arrêtai pour écouter plus attentivement. Les feuilles bruissèrent dans le vent, et tout se tut. À l'instant où je croyais l'avoir imaginé, cela reprit, plus fort. Non, ce n'était pas un chant. C'était le son d'un instrument.

Qui jouait ? La mélodie me semblait familière.

Soudain, je me souvins : c'était la flûte de Pan, l'Ancien Dieu de la nature et de la vie !

Pan était-il ici ? Deux ans plus tôt, je l'avais rencontré en Irlande. Quand vous avez entendu une fois sa musique envoûtante, vous ne l'oubliez plus jamais.

Cherchant à localiser sa source, je m'aperçus qu'elle venait du kulad. Je marchai vers la tour, lentement, comme en rêve. Puis je me mis à courir, attiré par une puissante magie. La Lame-Étoile, à mon côté, ne pouvait me défendre contre ce sort de compulsion.

Il pouvait y avoir deux raisons à cela : soit le dieu n'avait pas de mauvaises intentions, soit le sort était trop fort, même pour l'épée. Alice, de retour en Irlande, avait été emportée dans l'obscur, et Pan l'en avait fait sortir. S'il s'agissait bien de lui, j'étais sûr que l'Ancien Dieu ne me voulait aucun mal.

Tout en courant, je regardais la tour qui me dominait. Elle était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'une petite lumière tremblotante derrière la plus haute fenêtre. Celle de la chambre de Lenklewth.

Je franchis le pont-levis, passai sous la herse et marchai vers la tour. Deux de nos hommes en gardaient l'entrée. Je me demandai si la musique leur parvenait... Peut-être étais-je le seul à l'entendre ? Je les saluai au passage et pénétrai dans le bâtiment. En montant les escaliers, je vis qu'on en avait retiré les corps pour les enterrer. Seul le sang qui maculait les murs et les planchers rappelait le massacre. La musique m'appelait toujours plus haut, envoûtante.

J'escaladai les dernières marches en courant jusqu'à la porte des appartements du mage. L'énorme bassin fumait toujours et je l'examinai craintivement. Les skelts avaient disparu en même temps que Lenklewth, mais peut-être se dissimulaient-ils sous la surface de l'eau ?

M'enfonçant dans la brume blanche, je traversai le pont, gagnai la porte du fond et entrai dans la pièce, sûr d'y trouver Pan.

Il n'y était pas. C'était Alice qui m'attendait.

Le jour où nous avons fait connaissance, sa robe noire en lambeaux était retenue à la taille par un bout de ficelle. Plus tard, quand elle m'avait quitté pour partir avec Lukraste, elle était vêtue de soie, sous un long manteau noir à col de fourrure ceinturé de cuir. Elle portait à présent la robe verte que je lui avais vue à l'instant où elle était venue à mon secours, ainsi qu'une courte veste couleur d'écorce, bordée de fourrure. Ses ongles aussi étaient peints en vert, du même vert que le pommeau des deux petites dagues pendant à sa ceinture, semblables à celle qui s'était enfoncée dans la gorge de l'assassin.

Une seule chose n'avait pas changé depuis notre première rencontre, sur le chemin de Chipenden : elle portait toujours des souliers pointus.

Je me rappelai l'avertissement de mon maître, John Gregory, au début de mon apprentissage : *Méfie-toi des filles, surtout celles qui portent des souliers pointus.*

C'était un bon conseil. Pourtant, je n'en avais pas tenu compte et

m'étais lié avec Alice. Une part de moi aurait préféré n'avoir jamais croisé sa route.

– C'est bon de te revoir, Tom, dit-elle, avec un léger sourire.

Je me mordis la lèvre pour retenir une réplique cinglante. Néanmoins, mon ressentiment était tel qu'au lieu de la remercier de m'avoir sauvé la vie, je lâchai amèrement :

– Où est ton bon ami Lukraste ?

Son sourire s'effaça. Une lueur furieuse s'alluma dans ses yeux avant de s'éteindre tristement :

– Lukraste est mort. Les Kobalos l'ont tué. Tout est allé de travers. Nous voulions entrer dans leur cité pour y découvrir les secrets de leur magie. Nous avons commis la même erreur que Grimalkin. Nous les avons sous-estimés. Ils nous guettaient. Je leur ai échappé de justesse.

Je me demandai une seconde si elle disait la vérité ; l'expression de son visage chassa aussitôt mes doutes.

Cette nouvelle me causait un choc. Des pensées contradictoires me traversaient la tête. Si Lukraste était mort, Alice et moi pourrions être de nouveau ensemble. Au même instant, ma colère se ranima à l'idée qu'elle était ici uniquement à cause de sa mort.

– Donc, maintenant que tu l'as perdu, tu es revenue vers moi...

Alice secoua lentement la tête :

– Je suis revenue pour t'aider. Je t'ai sauvé la vie, non ? Je suis là pour tâcher de vous sauver, Tom. Sans moi, beaucoup d'entre vous mourront. Pourtant, vous ne pourrez pas tous en réchapper. Grimalkin est trop sûre d'elle, incapable d'envisager son échec. Mais, en ces circonstances, même quelqu'un comme elle ne réussira pas.

Je méditai un moment ces paroles en silence. Et, soudain, la musique se fit entendre à nouveau. Elle semblait m'environner, emplir toute la pièce.

– Cette musique... c'est Pan ?

Alice acquiesça :

– Oui, Pan est ici. Il joindra ses forces aux miennes pour compenser la perte de Lukraste.

– Tu veux dire qu'il est de ton côté ?

– Il est du côté de la vie, Tom. Du côté de tout ce qui verdoie. Du

côté de ce qui naît de la terre.

Les Anciens Dieux ont choisi leur camp. Bientôt, Talkus, le dieu des Kobalos, étendra son pouvoir sur la plupart d'entre eux. Le premier à s'allier à lui a été Golgoth, le Seigneur de l'Hiver. Il a beaucoup à gagner à l'expansion de Valkarky et à l'avènement de l'Âge de Glace, qui apportera des blizzards et un perpétuel hiver. Pan, lui, ne se soumettra jamais.

– Grimalkin dit que Talkus et Golgoth font partie de l'armée noire qui cherche à nous anéantir. Pan sera-t-il vraiment notre allié ? Viendra-t-il au secours des humains ?

– Pan veut un monde de verdure fourmillant de vie, c'est pourquoi il combattra avec nous. Il nous aidera à repousser l'Âge de Glace. C'est ainsi que tout a commencé, Tom. C'est ainsi que je me suis liée à Lukraste.

– Que veux-tu dire ? Quel rapport avec Pan ?

– Quand je suis descendue dans l'obscur à la recherche de Douloureuse, Pan était furieux que je sois entrée dans son domaine sans permission. J'ai dû lui payer un droit de passage. Il m'a fait promettre de l'aider s'il me le demandait, sinon je resterais à jamais piégée dans l'obscur. J'ai accepté. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? Je n'ai pas eu à attendre longtemps sa demande : je devais joindre mes pouvoirs à ceux de Lukraste pour combattre les Kobalos. Tu ne peux pas revenir sur ta parole avec un Ancien Dieu. Résister n'aurait servi à rien. Quand j'ai entamé le rituel du *Codex du Destin*, Lukraste a surgi, c'est ainsi que notre alliance a commencé.

Ce rituel consistait à lire le texte d'un ancien grimoire. Or, la moindre faute, la moindre hésitation, la plus petite erreur de prononciation pouvait vous détruire. Alice avait couru ce risque pour obtenir la force de combattre le Malin. Mais ce livre appartenait à Lukraste. On disait que le texte lui avait été dicté mot à mot par le Malin en personne. Aussi, à peine Alice avait-elle entamé la lecture que le mage était apparu.

– À t'en croire, Alice, tu n'as pas eu le choix. Tu es bien sûre de ne pas déformer la vérité ? Grimalkin était là. D'après son témoignage, dès que tu as vu le mage, tu as désiré être à lui.

Le froid récit que la tueuse m'avait fait de cette scène m'avait blessé plus qu'on ne peut l'imaginer.

– J'ai seulement consenti à l'inévitable, Tom. Lui appartenir me donnait une chance de te sauver.

Je revis Alice sur le balcon de la tour de Lukraste, à Cymru. L'image de leur baiser me revint en mémoire avec tant de force et de clarté que je me crus un instant projeté dans le passé. Je pris une profonde inspiration pour repousser ma rage et ma jalousie.

– Mais quel besoin avais-tu de l'embrasser, Alice ? De partager son lit ? Ne pouvais-tu te contenter de travailler avec lui ?

– C'était le seul moyen, insista-t-elle. Il attendait toujours qu'on se plie à sa volonté. J'ai pu ainsi te sauver la vie plus d'une fois. Lukraste voulait restaurer le pouvoir du Malin pour s'opposer aux Kobalos. Il aurait fait n'importe quoi pour y réussir. Il t'aurait écrasé comme une fourmi. Mais tu écoutes la personne qui t'embrasse et se serre contre toi. Tu écoutes celle qui dort dans ton lit. C'est pour ça que j'ai agi ainsi, tu comprends ? Il voulait m'accompagner dans le jardin de l'Épouvanteur pour voler la tête du Malin. Personne n'aurait survécu, ni toi ni John Gregory, pas même Grimalkin. J'ai pu le faire changer d'avis. Je l'ai persuadé de me laisser y aller seule. De sorte que personne n'a été trop malmené... sauf le gobelin. Il s'est battu avec tant de rage que j'ai dû lui faire plus de mal que je n'aurais voulu.

– Et ce mot que tu as laissé pour moi dans la tour..., repris-je amèrement. Tu disais que tu ne voulais plus jamais me revoir. Que tu avais rejoint l'obscur. C'était vrai ?

– La marque, sur ma cuisse, est devenue une pleine lune noire. C'est un point de non-retour, n'est-ce pas ? Oui, désormais, j'ai rejoint l'obscur.

Quand Alice était plus jeune, cette marque n'était qu'un croissant. Elle refusait de céder à l'obscur. De temps en temps, malgré tout, elle était obligée d'user de magie noire pour nous sauver tous les deux. Chaque fois, le croissant avait grossi. Une pleine lune indiquait son nouvel état : elle appartenait désormais à l'obscur.

– Pourtant, ça pourrait être pire, reprit-elle.

J'éclatai d'un affreux rire forcé :

– Qu'y a-t-il de pire que d'être une pernicieuse ?

– J'appartiens au meilleur côté de l'obscur. J'appartiens à Pan. Je n'ai jamais désiré devenir une sorcière du sang ou des ossements, ou l'une de celles qui ont un compagnon familier, du genre crapaud ou araignée. C'est pourquoi je suis différente ; je ne ressemble à aucune autre sorcière de Pendle. Je suis une sorcière de la nature, une servante de Pan. Ma magie vient des éléments, elle vient de la terre elle-même. En vérité, telle était ma destinée.

Je la contemplai en silence. Mon cœur pesait comme une pierre dans ma poitrine ; en même temps, je demeurai fasciné par cette révélation. De mémoire d'épouvanteur, on ne savait rien des sorcières de la nature. Mon maître n'en avait jamais fait mention, aucun livre de sa bibliothèque n'y faisait référence. C'était une toute nouvelle catégorie.

Cependant, ma colère, plus vivace que ma curiosité, m'imposa une question :

– Si Lukraste était encore en vie, tu serais avec lui, maintenant ?

– Ouvre tes oreilles, Tom ! Si tu m'avais écoutée, tu connaîtrais la réponse. Oui, je serais encore avec lui ! Je me plierais à la volonté de Pan. Mais Lukraste est mort, le lien entre nous est rompu.

– Est-ce qu'il te manque ?

Elle me fixa un long moment sans rien dire. Puis elle déclara :

– On ne peut pas avoir été très proche d'un être et ne pas souffrir de son absence. Il s'est montré bon avec moi. Il n'était pas entièrement mauvais. Aucun de nous ne l'est. S'il ne me manquait pas, je ne serais pas tout à fait humaine, tu ne crois pas ? J'ai de la compassion pour lui. On l'a horriblement tourmenté avant de le tuer. On lui a cousu les lèvres pour qu'il ne puisse psalmodier aucune formule. On lui a coupé les mains pour l'empêcher de dessiner des signes magiques. Son agonie a été atroce. Et je ne pouvais pas le secourir.

– Toi aussi, tu m'as tourmenté. Tu as joint tes pouvoirs à ceux de Lukraste pour annihiler la magie de la Lame-Étoile. Tu m'as poussé à commettre une erreur qui m'a coûté la vie. N'est-ce pas la vérité, Alice ?

Baissant la tête pour éviter mon regard, elle répondit doucement :

– Quand Lukraste m'a expliqué son plan, j'ai tenté de le convaincre de trouver un autre moyen. Or, il n'y en avait pas. Aussi, même si je détestais l'idée de te faire du mal, j'ai dû y consentir. Mais nous avions un but : ton retour à la vie rendrait l'espoir à ces gens et nous donnerait à tous une chance de survivre. Ta souffrance était le prix à payer. Ce n'est pas si différent de ce que ta propre mère avait envisagé ! Rappelle-toi, Tom ! Elle m'aurait sacrifiée pour détruire le Malin. Parce que c'était un mal pour un bien. N'ai-je pas raison ?

Cette fois, c'est moi qui détournai les yeux.

Oui, elle avait raison. Le rituel magique conçu par ma mère pour détruire le Malin m'aurait obligé à tuer Alice de mes mains. Ça ne me

rassérénait pas pour autant.

– La créature ailée qui est apparue au magowie et qui a semblé me rappeler à la vie, repris-je, qu'est-ce que c'était ? Une sorte d'ange ?

– Non, Tom, c'était un *tulpa*. On appelle ainsi un être créé par l'imagination, une sorte de forme-pensée. Elle naît d'abord dans ta tête, puis tu la projettes hors de toi, et elle se matérialise dans le monde réel. Lukraste m'a enseigné cette magie. Écoute, Tom, nous en reparlerons plus tard, quand tout sera fini. À présent, il me faut retrouver Grimalkin et l'aider à sauver de cette armée ce qu'il est possible de sauver.

Quand nous quittâmes le kulad côte à côte, les yeux des gardes s'arrondirent de surprise en découvrant Alice. Nous marchâmes en silence jusqu'à la tente que je devais partager avec Grimalkin et Jenny.

Les paroles d'Alice ne cessaient de tourner dans ma tête. Les justifications de son comportement ne m'apportaient aucun réconfort.

À l'horizon, l'approche de l'aube rosissait les nuages, mais le campement était encore dans l'ombre. La lumière d'une lanterne vacillait dans la tente. Soulevant le pan de toile, j'entrai, suivi d'Alice.

Jenny, assise en tailleur sur sa couverture, écrivait dans son cahier. Elle leva la tête et découvrit l'arrivante avec stupeur.

– Jenny, voici Alice, dis-je.

Alice sourit ; Jenny se contenta de la regarder fixement.

Grimalkin était occupée à affûter une de ses armes de jet. Elle adressa à Alice un sourire chaleureux, sans montrer le moindre étonnement.

– J'espère que tu joindras tes forces aux nôtres, lui dit-elle en remettant sa lame au fourreau. Ta présence change la donne.

Les plans de Grimalkin

JENNY CALDER

Ce pays sinistre, avec ses étendues sans fin de hauts conifères, me rend malade. Je donnerais n'importe quoi pour revoir un chêne ou un sycomore ! Le froid s'infiltré dans mes os, je n'arrive plus à me réchauffer. Et j'ai peur. Une armée immense nous barre la route vers le fleuve. Quel espoir avons-nous de briser ses lignes et de la traverser ? Je crains de ne jamais revoir le Comté.

Autant que je sache, Tom n'a pas reproché mon enlèvement à Grimalkin. Il l'a accepté, voilà tout. Nous n'avons encore pu échanger que quelques mots, et je n'ai pas eu l'occasion de lui parler seule à seul. J'espère qu'il n'a pas changé d'avis quant à notre retour chez nous... si nous survivons à la journée de demain.

Si Grimalkin ne fait plus allusion à ses plans à long terme, elle se montre toujours optimiste. Elle cherche sans relâche le moyen de vaincre les Kobalos. Hier soir, elle a laissé son carnet ouvert et je n'ai pu m'empêcher d'y jeter un coup d'œil.

Elle prévoit d'enseigner de nouvelles manœuvres à l'infanterie, des tactiques qu'elle a apprises au cours de ses voyages en terres étrangères. Leur rythme de marche s'accélérera ; au moment de l'attaque, ils se déploieront rapidement en position défensive – en carré, en triangle ou en étoile. Parfois, les hommes formeront cinq carrés et, protégés derrière une muraille de boucliers, ils repousseront la cavalerie ennemie à l'aide de longues lances et de jets de flèches. Puis ils se disposeront rapidement en triangle avant l'offensive suivante.

Ces mouvements me paraissent bien compliqués. En tout cas, la tueuse croit fermement à leur efficacité.

Elle prévoit aussi d'employer une armée de forgerons, qui utiliseront des moules creusés dans le sable pour y couler de grosses pièces d'artillerie. J'ai d'abord cru qu'elle voulait fabriquer d'autres canons

de dix-huit, mais ses croquis sont des plus bizarres. Les longs fûts sont torsadés et, au lieu de boulets, ils projettent des morceaux de métal reliés par des chaînes. Il y en a des ronds, des hélicoïdaux, des triangulaires, des cylindriques.

Elle a également dessiné des véhicules légers qu'elle appelle des chars. De longues lames aiguisées fixées à leurs essieux tournent en même temps que les roues. Certains sont équipés de larges plaques incurvées en forme d'ailes pour repousser la glace et la neige. Ce sont des anges de la mort : tout ce qui passera à leur portée sera mis en pièces.

Au fil de ma lecture, je découvrais des idées encore plus fantastiques. Grimalkin veut fabriquer des instruments à vent, des *joshuas*. Ils sont si longs qu'il faudra une dizaine d'hommes pour les soutenir. Je me demande à quoi peut servir ce genre de musique. Dans le Comté, on joue du tambour et du clairon pour motiver les troupes. L'esprit d'une sorcière est bien mystérieux. Qui peut vraiment le sonder ?

Ses notes m'ont convaincue d'une chose : elle n'a aucune intention de retourner dans le Comté. Elle passera tout l'hiver ici pour combattre. J'espère seulement qu'elle ne persuadera pas Tom de rester avec elle.

Puis il s'est produit un évènement qui m'a mise très mal à l'aise. Tom est entré dans la tente en compagnie d'une fille, Alice. J'ignore comment elle est arrivée là, mais je voudrais qu'elle s'en aille. Elle m'a jeté un regard qui n'avait rien d'amical. Et ils ont entamé un long conciliabule avec Grimalkin. J'ai fait mine de me plonger dans mon cahier tout en tendant une oreille attentive.

Alice a appris à Grimalkin la mort du mage Lukraste. Va-t-elle renouer avec Tom ? Auquel cas, ce n'est pas bon pour moi. Cette fille ne m'aime pas, c'est clair ; elle voudra Tom pour elle toute seule ; je n'aurai plus ma place à Chipenden. Elle le persuadera de mettre fin à mon apprentissage et de me renvoyer, j'en suis sûre.

Si seulement je pouvais lire dans leur tête ! Malheureusement, ça m'est impossible : Alice est aussi puissante que Grimalkin.

Qu'un épouvanteur soit ainsi allié à deux sorcières me paraît vraiment bizarre. Qu'importe, après tout ! Nous avons peu de chances de survivre à ce que l'aube nous prépare.

Le dernier hiver

THOMAS WARD

Si l'arrivée d'Alice, avec ses capacités magiques exceptionnelles, m'apportait un nouvel espoir, les lueurs de l'aube réveillaient ma peur.

Pour la première fois, j'apercevais au loin la formidable armée qui nous faisait face. Les drapeaux de chaque principauté flottaient à la tête de nos modestes forces, tandis que les innombrables oriflammes noires et rouges de l'ennemi se détachaient contre la blancheur de la plaine gelée et du ciel chargé de neige.

Les Kobalos étaient là pour nous massacrer. Lenklewth s'était échappé, et tous savaient ce qui était arrivé aux leurs dans le kulad. Ils voulaient leur vengeance.

Comme si l'importance de leurs forces ne suffisait pas à nous décourager, des créatures évoquant de gigantesques mille-pattes dominaient de toute leur taille la cavalerie et l'infanterie. Leur souffle s'échappait en jets brûlants d'orifices situés sur leur dos, et des volutes noires que le vent dispersait s'élevaient au-dessus de leur tête, tels des nuages annonciateurs de tempête.

Grimalkin observa longuement les lignes ennemies avant de tourner vers moi un visage lugubre :

– Tu as vu ces monstres ? Ce sont des varteki adultes.

– Des créatures meurtrières, confirma Alice. Selon Lukraste, elles représentent – avec les dieux des Kobalos – la plus terrible menace que nous aurons à affronter.

– Nous avons nos canons, dis-je en désignant les trois grosses pièces d'artillerie.

Elles étaient alignées, la gueule pointée vers le sud, et les artilleurs se tenaient prêts.

– Si ces hommes sont aussi habiles que les canonniers du Comté, ils causeront de gros dommages, ajoutai-je.

Grimalkin acquiesça :

– Les varteki eux-mêmes sont vulnérables à une pièce de dix-huit.

– On ne pourra pas les abattre tous, objecta Alice. Et les survivants feront des ravages. Ils s'enfonceront sous terre pour nous attaquer par derrière.

– Certains, oui. On en tuera donc le plus possible avant d'avancer rapidement. Il faut se tailler un chemin et sauver ce que nous pourrons de notre armée.

Alice et Grimalkin échangèrent un regard. Puis elles s'écartèrent pour converser pendant près d'une heure. Je n'appréciais pas d'être exclu. Autrefois, quand nous combattions l'obscur, nous prenions les décisions ensemble. Ce genre de cachotteries n'était pas de mise. Quels secrets partageaient-elles, qu'elles voulaient me dissimuler ?

La présence d'Alice me perturbait. Je lui étais reconnaissant de m'avoir sauvé la vie, mais je jalousais toujours le temps qu'elle avait passé avec Lukraste. Si je me sentais plus fort physiquement, mon esprit était en ébullition, et le courage m'abandonnait.

J'observai Jenny, qui flattait l'encolure de son cheval. Elle était si pâle, si visiblement terrorisée que je m'approchai pour la réconforter.

– N'aie pas peur, lui dis-je. Dans une heure, nous serons sains et saufs derrière les lignes ennemies et nous galoperons vers la rivière. Le prince a choisi ce cheval pour toi. C'est une bête sûre, qui ne paniquera pas. Il te suffira de rester en selle. Tout ira bien, je te le promets.

Elle hocha la tête et s'efforça de sourire :

– Je voudrais être aussi brave et confiante qu'Alice. Elle ne se laisse même pas impressionner par Grimalkin. Je comprends pourquoi elle était ta meilleure amie. Êtes-vous réconciliés ?

– Pas vraiment. Mais c'est une bonne chose qu'elle ait rejoint nos rangs. Elle peut faire toute la différence.

– Grâce à sa magie ?

– Oui. Les mages kobalos sont redoutables. Alice nous aidera à contrer leurs pouvoirs.

Jenny n'ajouta rien.

L'ennemi avait marché d'un pas régulier pendant presque une heure avant de faire halte à moins d'un mile de nous. Certains étaient à cheval, la majorité à pied, dominés par les monstrueuses créatures qui les servaient. Le souffle des varteki montait en nuages dans l'air glacé.

Le silence n'était troublé que par le hennissement occasionnel d'un cheval ou le raclement de gorge d'un soldat. Notre armée était en place, les uniformes bleus des Polyznians formant l'avant-garde.

L'ennemi se préparait-il à avancer ? Après avoir consulté le prince, Grimalkin avait décidé de prendre l'initiative. Elle avait expliqué son plan ; l'attaque commencerait avec le feu des canons.

De là où nous étions, nous voyions les canonniers à l'œuvre, aussi calmes et rigoureux que ceux du Comté. Je me souvenais d'eux, lors de l'assaut contre la tour Malkin ; il me semblait que c'était un siècle plus tôt.

Les canons étaient des pièces de dix-huit, le même calibre que nous utilisions chez nous. Cependant, les fûts étaient plus longs, ornés de motifs en relief représentant des crânes et des faces grimaçantes. On les relevait à présent au moyen de leviers et d'engrenages. Les gueules pointaient vers le groupe de varteki le plus important.

En dépit du froid, les canonniers travaillaient en manches de chemise. Ceux du Comté faisaient de même, sans doute pour éviter de souiller leurs vestes. Les militaires se montraient toujours très stricts sur l'apparence des soldats de tous rangs. Seul le sergent avait gardé sa veste bleue d'uniforme, tandis qu'il supervisait l'agencement des canons sans se salir les mains. Bien que l'armée ennemie puisse lancer son attaque d'une seconde à l'autre, ces hommes ne montraient aucune hâte. L'important était la précision du tir.

Les boulets étaient empilés en longues rangées entre les canons. Ceux du Comté les disposaient en pyramides. Mais je reconnaissais qu'ici, tout était parfaitement organisé. Je remarquai la grande cuve d'eau destinée à refroidir les fûts. Leur surchauffe entraînerait une explosion, qui enverrait des éclats dans toutes les directions. Les sacs de toile contenant la poudre étaient entreposés loin de l'eau.

Le canon du milieu devait tirer le premier. La poudre avait déjà été introduite dans sa gueule, puis tassée à l'aide d'une longue baguette. L'un des canonniers souleva un lourd boulet, l'inspecta et, avec un

signe d'approbation à l'adresse du sergent, le fit rouler doucement dans le fût.

Enfin, de sa plus belle voix de commandement, le sergent aboya un mot en losta. Il signifiait sans conteste : « Feu ! »

Une mèche dépassait du sommet du canon. Un des serveurs l'alluma et s'écarta vivement. Tous les autres se couvrirent les oreilles de leurs mains. Nous avions beau être à une bonne centaine de mètres, j'en fis autant. Je n'avais pas oublié le bruit de tonnerre que produit une pièce de dix-huit.

Le canon eut un recul de plusieurs pas, et le boulet fila dans les airs vers les monstrueux varteki. Alors même que je me bouchais les oreilles, son sifflement me vrilla les tympans.

Il rebondit sur le sol à vingt mètres de l'ennemi en soulevant un nuage de poussière, avant de heurter la première ligne des Kobalos. Quelques-uns tombèrent, mais le trou se referma rapidement.

Un nuage de fumée montait au-dessus du canon central. Cependant, les engrenages cliquetèrent : on ajustait les trajectoires des trois pièces.

Une minute plus tard, les trois canons sursautèrent dans un fracas de tonnerre, suivi du gémissement de banshee des projectiles filant vers l'ennemi.

Je sus aussitôt que, cette fois, ils avaient atteint leur cible. Les cris qui s'élevèrent n'avaient rien d'humain. Horribles, suraigus, ils affolèrent nos chevaux plus que le bruit des canons.

Peu après, une deuxième salve frappa, puis une troisième. Les canons furent alors repositionnés, chacun d'eux visant les varteki survivants. Les tirs furent efficaces, et un sourire satisfait étira les lèvres du sergent : le travail avait été fait et bien fait.

Telle était la première étape grâce à laquelle notre maigre armée espérait percer les lignes adverses. Ça ne commençait pas trop mal.

En ce qui me concernait, on ne me demandait que de survivre et de retourner en lieu sûr. Le moment venu, je devrais chevaucher aux côtés de Grimalkin, d'Alice et de Jenny, et du prince Stanislaw, protégé par sa garde personnelle.

Je m'étonnais que les Kobalos n'attaquent pas. Conserver leur position tout en subissant de telles pertes paraissait absurde, d'autant que leurs forces dépassaient de très loin les nôtres. Qu'ils restent fermes sous un feu nourri pour montrer bravoure et discipline, je

pouvais le comprendre. Mais nos canons détruisaient les varteki, leurs armes les plus puissantes. Possédaient-ils aussi des moyens de tuer à distance ou s'apprêtaient-ils à utiliser contre nous une forme de magie noire ?

Je me demandais quel rôle Alice avait l'intention de jouer dans cette bataille. Allait-elle se servir elle aussi de magie noire ? Pour l'heure, elle se tenait près de la tueuse, fixant les lignes ennemies.

Je m'approchai d'elle pour demander :

– On va avoir besoin de tes talents. Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Rien pour l'instant, répondit-elle. J'utiliserai de magie le moment venu, pas avant. Inutile de gaspiller mes forces.

Soudain, une espèce de boule noirâtre tomba du haut des airs et s'écrasa avec un bruit mou sur le canon central – une chose gluante d'un brun sombre strié de filaments blancs, tel l'excrément d'un gigantesque volatile. Je levai les yeux, juste à temps pour voir arriver la deuxième, qui décrivait un arc de cercle depuis les lignes kobalos. Elle atteignit le canon de gauche. Le tir était d'une extrême précision.

– Ils utilisent sans doute des catapultes parfaitement réglées, commenta calmement Grimalkin. Voyons quel va être l'effet de ces projectiles...

Une fumée monta alors du canon central. Puis la surface de métal commença à bouillonner. Deux canonniers accourent, chargés d'une cuve d'eau. Trop tard ! Le fût tout entier se tordait en sifflant, dans un jaillissement de métal fondu. Les hommes reculèrent en hâte.

Le troisième projectile manqua sa cible de peu. Il s'écrasa sur le sol près du sergent et de deux autres canonniers, les éclaboussant de gouttes brunâtres. Ils se mirent à courir en tous sens en agitant les bras avec des hurlements de douleur.

Horrifié, je vis la veste bleue du sergent noircir et se racornir, comme consumée par des flammes invisibles. La peau de son visage et de ses mains se détacha et tomba en lambeaux.

Le deuxième canon subissait le même sort que le premier. L'instant d'après, le troisième était atteint à son tour.

Quels que soient les moyens employés pour lancer ces boules meurtrières, ils étaient tout aussi précis que les nôtres. Je sondai craintivement le ciel du regard. Je ne vis rien. Les Kobalos avaient purement et simplement mis fin à la menace de notre artillerie.

Il se fit un étrange silence, et je craignis une manifestation de magie noire. Le silence devint pesant, puis un vent glacé se leva, soufflant vers nous depuis les rangs serrés de l'ennemi. Le ciel d'un gris menaçant lâcha d'épais flocons de neige tournoyants.

Une sombre pensée palpita au fond de mon esprit. Nous serions bientôt morts, massacrés lors du premier grand affrontement entre humains et Kobalos. Valkarky s'étendrait, neige et glace recouvriraient à jamais tout ce qui avait jadis été verdoyant.

Était-ce une coïncidence si la neige se mettait à tomber au moment où la bataille commençait ? Golgoth jetait-il déjà le froid contre nous ?

Était-ce la première neige du dernier hiver, celui qui n'aurait pas de fin ?

L'entre-monde

THOMAS WARD

Distrait par la neige, je n'avais pas remarqué que la disposition des lignes ennemies avait changé. Leur partie centrale formait maintenant une pointe. Puis un lointain martèlement de sabots me fit battre le cœur : la cavalerie kobalos chargeait.

Une sonnerie de clairon envoya aussitôt nos archers en position devant les canons détruits.

Ce mouvement correspondait en partie aux plans de Grimalkin, sa première intention ayant été de prévenir une attaque comme celle-ci en protégeant notre artillerie. Maintenant qu'elle était hors d'usage, il fallait tenter de stopper la cavalerie adverse.

Les deux cents archers prirent rapidement position sur deux lignes disposées en quinconce, de sorte que ceux de l'arrière puissent tirer entre ceux de l'avant. Sortant chacun une flèche de leur carquois, ils armèrent leurs arcs.

Au commandement, ils lâchèrent leurs traits, qui montèrent vers le ciel avant de redescendre en décrivant une longue courbe, tel un vol d'oiseaux prédateurs prêts à planter leurs becs acérés dans la chair de leurs proies. Leur trajectoire parfaite laissait espérer un bon résultat.

La neige tombait de plus en plus dru, et on n'y voyait pas grand-chose. Mais les Kobalos ne parurent guère affectés. Au kulad, j'avais remarqué la qualité des armures de Lenklewth et de ses guerriers. Faites de plaques de métal qui se chevauchaient, elles ne présentaient aucun interstice. Quant aux casques, leurs seuls points vulnérables étaient l'étroite visière et l'articulation du cou. Nos flèches n'auraient guère d'impact.

Or, ce premier lancer n'était qu'un moyen d'échauffer nos archers avant de passer à la véritable tactique. Grimalkin avait été claire sur ce point.

Maintenant, ils attendaient que l'ennemi approche. Ayant réarmé leurs arcs d'un même geste, ils visaient à présent droit devant eux.

Le plus gros de la cavalerie n'était plus qu'à une centaine de mètres, et ils ne tiraient toujours pas. Dans un tonnerre de sabots, je distinguai des yeux féroces derrière les fentes étroites des casques. Ma main se crispa sur le pommeau de la *Lame-Étoile*, encore au fourreau. Si les flèches ne les arrêtaient pas, les Kobalos seraient sur nous dans quelques secondes.

Les archers attendirent qu'ils ne soient plus qu'à cinquante mètres pour lâcher leurs traits.

Les excellents forgerons de Polyznia fabriquaient des armes de premier choix. À courte distance, leurs pointes de flèches en acier pouvaient transpercer le métal, la chair et les os. Des chevaux tombèrent en hennissant. Beaucoup de Kobalos, désarçonnés, étaient morts avant d'avoir touché terre. Ceux qui les suivaient, incapables d'arrêter leurs montures à temps, trébuchèrent sur les corps de leurs camarades et s'abattirent dans un emmêlement de bras et de jambes, les vivants se confondant avec les morts.

Les cavaliers ennemis décrivait à présent des cercles à l'arrière, cherchant leur chemin à travers les tas de cadavres. Les archers tirèrent à nouveau, et d'autres Kobalos furent jetés à bas de leurs selles.

Les volées de flèches continuèrent de s'abattre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus personne en face pour attaquer. Pas un seul Kobalos n'avait reculé, chacun d'eux était prêt à combattre jusqu'à la mort. Cette indifférence à sa survie individuelle faisait de cette race un adversaire formidable.

La ligne ennemie, au loin, n'avait pas bougé, malgré la perte d'un détachement entier de cavalerie. Ils en avaient certainement beaucoup d'autres en réserve.

Cependant, sans attendre un nouvel assaut, les archers firent retraite, rappelés par une sonnerie de clairon. Tandis qu'ils rejoignaient nos rangs, une note claire monta dans l'air glacé. À cet appel, le plus gros de notre cavalerie s'avança en deux longues colonnes, qui devaient se rejoindre au-delà des cadavres kobalos.

C'était l'élite des lanciers polyzniens, en vestes bleues, bottes de cuir luisantes et boucles de ceintures étincelantes. Chaque cavalier, tête nue et cheveux au vent, portait sur l'épaule droite une longue lance. Leurs montures immaculées semblaient plus faites pour la parade que

pour le champ de bataille. Mais tout, dans ces hommes, exprimait la confiance et la détermination.

Dès qu'ils furent en place, le clairon sonna la charge.

À travers la neige tourbillonnante, ils s'élancèrent au grand galop, droit vers les lignes ennemies.

Assister à un tel spectacle avait quelque chose d'exaltant, et l'espoir me revint, bien qu'altéré par l'angoisse. C'était l'instant de vérité, car cet assaut était aussi pour nous le signal de l'action.

Les lanciers avaient pour mission d'enfoncer les rangs ennemis afin de nous ouvrir la voie. Chacun des cavaliers restants prendrait en croupe un soldat d'infanterie. Ceux qui seraient laissés en arrière devraient courir et se battre de leur mieux, sous la protection de quelques lanciers volontaires.

L'épée au clair, la garde du prince Stanislaw prit position autour de nous. Grimalkin était déjà à cheval ; je me mis en selle à mon tour, adressant à Jenny un sourire encourageant tandis qu'elle faisait de même. Je remarquai qu'Alice, encore à pied, observait intensément les lanciers qui, au loin, se rapprochaient de l'ennemi. Le visage grave, les sourcils légèrement froncés, elle était encore la jolie fille que j'avais connue. Mais je devinais en elle la femme qu'elle serait un jour. Je voyais sa détermination. Elle irradiait une volonté de pouvoir qui ne tolérerait aucune contradiction.

J'avais cru qu'Alice partagerait la monture de Grimalkin. Or, se hissant sur la selle derrière moi, elle m'entoura fermement la taille de ses bras. Surpris, je jetai un regard par-dessus mon épaule. L'escouade s'était déjà ébranlée, je n'eus pas le temps de lui parler.

Notre trot se changea bientôt en petit galop. Nous allions à la suite des lanciers, droit vers l'ennemi. Un cheval et son cavalier tombèrent à ma gauche – qu'ils aient été atteints par un projectile ou que la bête ait trébuché, le résultat était le même : le cavalier, piétiné, fut laissé pour mort. Il était vital de rester en selle et d'avancer au rythme de la troupe.

La neige était si dense que les cris, autour de nous, semblaient étouffés. La voie était dégagée, mais un claquement métallique de lames indiquait que des combats se déroulaient sur notre droite. Le prince Stanislaw galopait devant nous, entouré de ses gardes. Je cherchai en vain Jenny du regard. Si elle ne tombait pas de cheval, tout irait bien.

J'aperçus au loin, sur ma gauche, un des terribles varteki. Il

dominait le champ de bataille de toute sa hauteur, ses énormes tentacules s'agitant telles les branches d'un arbre gigantesque dans la tempête. Puis un tourbillon de neige l'enveloppa, et je le perdis de vue.

Le vent soufflait en blizzard, à présent. Je ne distinguais qu'à peine le cavalier que je suivais. Il me semblait flotter plus que galoper. La neige s'ouvrait comme un rideau contre ma peau, et je n'entendais que mon propre souffle.

Soudain, un vertige me saisit, et je craignis de tomber de cheval. Alice resserra son étreinte. Je sentis monter une nausée... et tout changea autour de moi.

Plus de neige, plus de bataille ; personne d'autre qu'Alice et moi, face à une plaine de sable gris, immense et vide. Mon cheval s'était arrêté, et je le sentais trembler sous moi. Au-dessus de nous, un ciel de la même couleur que le sable. Ni soleil, ni étoiles, une lumière semblable à celle qui tombe sur le Comté au crépuscule. Dans toutes les directions, l'horizon se perdait dans une brume grisâtre.

Je compris qu'Alice avait usé de magie pour nous transporter dans ce lieu étrange. Mais je voulais être de retour dans la bataille, m'assurer que Jenny était saine et sauve et que nos troupes franchiraient la rivière.

– Où m'as-tu emmené, Alice ? l'interrogeai-je avec irritation. Quelque part dans l'obscur ?

– Non, Tom, répondit-elle. Nous sommes dans l'entre-monde. D'ici, nous pouvons être en un instant de retour à Chipenden ou, avec grandes difficultés et à nos risques et périls, pénétrer dans Valkarky.

– Je ne t'ai rien demandé, protestai-je. Ma place est avec les autres.

– C'est bien pourquoi nous sommes là ! Nous leur serons plus utiles ici qu'au cœur de la bataille. C'est l'endroit exact où il faut être si on veut sauver tous ces soldats. Lenklewth va tenter de nous en empêcher. Il est très fort, ce mage ! Il va nous mettre des bâtons dans les roues. Il faut donc d'abord se débarrasser de lui. Lorsque quelqu'un pénètre en ce lieu, les Hauts Mages le savent aussitôt. C'est pourquoi ils nous attendront à notre entrée à Valkarky. Notre présence va alerter Lenklewth, il va venir nous chercher... Alors, tu le tueras.

– Tu en parles à ton aise, Alice !

– La magie de Lenklewth ne peut rien contre toi : tu as la Lame-Étoile, non ? Cette fois, tâche de ne pas la lâcher !

Ce sarcasme me mit hors de moi. Elle avait dû apprendre de Grimalkin comment le mage m'avait désarmé. Ou elle l'avait vu par magie.

– Non seulement il est extrêmement puissant, mais il s'est entraîné au combat toute sa vie ! aboyai-je. C'est un guerrier ! Il m'a arraché l'épée d'un seul revers de hache. Je me battais pourtant de mon mieux.

– C'est vrai, et maintenant tu devras faire encore mieux. Beaucoup d'hommes vont mourir si tu échoues. Tu n'as pas le choix. Tu *dois* réussir.

– Et toi, Alice ? Tu ne peux pas le vaincre par magie ?

– Si les choses tournent mal, je m'en mêlerai.

Seulement, même si je gagne, cela me videra d'une grande partie de mes forces. Les restaurer me prendra beaucoup de temps, et il sera peut-être trop tard pour sauver ces malheureux soldats. C'est pourquoi tu dois le tuer.

Je ne trouvai rien à répliquer.

Le sol se mit alors à trembler. Le sable bougeait et dessinait des formes changeantes. Puis, juste devant nous, une sorte de branche aussi épaisse qu'un bras surgit du sol. J'avais déjà vu une chose aussi horrible, dans le Comté, sur la place du village de Topley.

Mon cheval, terrifié, rua si brusquement que nous fûmes désarçonnés. J'atterris lourdement sur le sol, où le sable amortit ma chute. Je me redressai sur les genoux pour voir ma monture filer au grand galop.

Deux autres tentacules avaient émergé. Chacun d'eux se terminait par une griffe osseuse aussi tranchante qu'une lame.

Puis la tête du monstre jaillit à son tour.

Lenklewth envoyait un vartek nous tuer.

Un crachat acide

THOMAS WARD

Je me trompais sur un point : il s'agissait bien d'un de ces affreux varteki, mais Lenklewth ne l'avait pas envoyé. Le mage arrivait *avec* lui. Il chevauchait le monstre, assis sur une selle de cuir sanglée à son cou. Il portait une longue cotte de mailles, et je devinais son regard derrière la fente du casque.

Comme je me remettais péniblement sur pied, le vartek s'extirpa du sable, le ventre au ras du sol. Ses multiples pattes d'insecte étaient vertes, des écailles noires lui recouvraient le haut du corps.

Il ouvrit largement les mâchoires, son souffle acide et puant me tira des larmes. Je me mis à tousser. Ses gros yeux proéminents m'observaient avec une sorte d'intérêt, tandis que ses dents remuaient dans sa gueule, changeant d'angle et de taille comme si elles étaient ajustables.

Je restai ferme sur mes jambes, sachant qu'à tout instant la créature pouvait lancer sur moi sa salive brûlante. Le premier vartek que j'avais affronté n'était pas monté. Celui-ci avait-il été dressé par le mage ? Crachait-il sur son ordre ? Pouvais-je provoquer l'étrange cavalier en combat singulier ?

Du coin de l'œil, je vis qu'Alice s'était relevée et venait vers moi.

Brandissant la *Lame-Étoile*, je cherchai le regard de Lenklewth et le provoquai :

– Pied à terre ! Battez-vous !

Il poussa le même hurlement de rire que dans la salle du festin, quand il frappait la table de ses poings. Le vartek se dressa sur ses pattes, ouvrant plus largement encore ses horribles mâchoires.

Quelque chose me heurta violemment l'épaule, et je tombai sur le flanc, sans toutefois lâcher la *Lame-Étoile*. Alice m'avait poussé ! Alors

que je me relevais, furieux, je vis que le sable bouillonnait à l'endroit où je me tenais l'instant d'avant. Le monstre avait craché sa salive acide si vite que je n'avais rien vu venir. Alice m'avait encore sauvé la vie. Maintenant, c'était à moi de jouer. Je devais me débarrasser du mage pour qu'elle puisse mettre toute sa magie au service de notre armée.

Le vartek ouvrit de nouveau les mâchoires, mais cette fois Alice leva les bras au-dessus de sa tête. Le sable monta aussitôt autour d'elle, formant un épais nuage gris. Puis elle claqua des mains, et un tourbillon de poussière enveloppa la créature.

Elle poussa un cri strident quand les grains piquants lui entrèrent dans les yeux. Bondissant en arrière, elle pivota si brusquement que Lenklewth manqua de vider sa selle. Alice me saisit alors par le bras pour me tirer vers le vartek. Je crus qu'elle devenait folle ; son esprit était simplement plus vif que le mien.

Nous courûmes jusque sous le ventre de la bête, l'endroit le plus sûr à cet instant : les crachats ne nous atteindraient pas. Il existait cependant d'autres dangers : les fines pattes articulées étaient hérissées de poils d'où suintait un liquide verdâtre et gluant.

– Prends garde ! criai-je à Alice. Ces poils sont venimeux.

Nous continuâmes d'avancer en même temps que le monstre en nous tenant aussi loin que possible de sa double rangée de pattes. Puis je remarquai que le vartek s'abaissait. Lenklewth contrôlait visiblement sa monture : il tentait de nous écraser sous son énorme masse. J'agrippai la Lame-Étoile à deux mains et frappai verticalement. J'avais appris, lors de notre dernière rencontre avec ces créatures, que si de dures écailles protégeaient la majeure partie de leur corps, leur ventre lisse était vulnérable. L'épée s'enfonça jusqu'à la garde.

Le vartek émit une plainte surnaturelle et se rejeta en arrière, tremblant de toutes ses pattes. L'épée me fut presque arrachée des mains. Quand je la retirai, un flot de sang noir se déversa sur le sable, éclaboussant mon pantalon.

– Frappe sous le cou ! me cria Alice en pointant le doigt.

Elle avait raison, c'était le point faible de la bête, là où battait l'artère qui irriguait le cerveau. Là aussi où Lenklewth était assis.

Quand je m'élançai, je remarquai les trois larges sangles de cuir qui tenaient la selle en place. Me dressant sur la pointe des pieds, je balançai mon épée au-dessus de ma tête et les lacérai toutes les trois,

dans l'espoir de désarçonner Lenklewth.

Les sangles lâchèrent. La pointe de la Lame-Étoile entama aussi la chair du vartek, et je frappai la base de son cou à plusieurs reprises. Ses cris se firent paroxystiques, tout son corps se convulsa.

– Tom ! m'avertit alors Alice.

Il était temps. Un des longs tentacules serpentait vers moi entre les pattes de la créature. L'os acéré à son extrémité faucha l'air au ras de ma joue. Ma lame le coupa net, et le moignon se retira vivement dans une éclaboussure de sang noir.

Je voulus m'attaquer de nouveau au cou. Il était trop haut, la bête s'étant redressée sur ses pattes. Elle saignait toujours, mais une créature de cette taille doit avoir une grande quantité de sang. Combien de temps faudrait-il avant que ses forces diminuent ? Et Lenklewth ? Je ne voyais pas s'il était encore en selle. Même si j'avais entamé le cuir des sangles, elles n'avaient pas lâché.

Soudain, un autre tentacule siffla vers moi comme une lanière de fouet. Je n'eus que le temps de lever mon épée pour le détourner. Je dus parer une deuxième attaque avant de le trancher à son tour.

C'est alors qu'Alice fit usage de sa magie. Elle pointa son index gauche, et ce fut comme si une fine lame invisible s'était introduite dans le cou du monstre. Elle remua la main, et le trou s'élargit. Le filet de sang qui en coulait se changea en flots jaillissant à chaque pulsion du cœur du vartek.

Elle recommença en visant le ventre, là où j'avais déjà enfoncé mon épée. L'hémorragie redoubla. Un liquide noir et visqueux se déversait sur le sable. Distract par ce spectacle, je ne vis pas un troisième tentacule dérouler lentement ses anneaux. Cette fois, je n'étais pas la cible : il fouetta l'air vers Alice.

Elle le remarqua avant que j'aie pu l'avertir et se jeta de côté. L'os tranchant passa à un pouce de son œil. Mais, à cet instant, la créature perdit l'équilibre, et l'une de ses pattes frôla Alice.

Elle tressaillit et lâcha une exclamation consternée : le poison verdâtre lui maculait le bras. Elle se mordit les lèvres, retenant un gémissement de douleur. Des cloques se formaient déjà sur sa peau.

Le venin

THOMAS WARD

e remis mon épée au fourreau et, sans réfléchir, ramassai une poignée de sable gris, que je répandis sur la chair lésée. J'espérais éliminer ainsi une partie du venin.

Alice frissonnait, le regard emplí de peur. J'époussetai le sable pour observer la blessure. Des grains y restaient collés, formant une croûte avec le sang. Je les nettoyai soigneusement avec un pan de mon manteau.

Les veines enflaient sous la peau tachée de vert, et je me demandai quelle quantité de poison s'était déjà introduite dans l'organisme. Alice roulait follement les yeux, et je vis qu'elle cherchait de sa main droite la poche de sa longue robe. Sachant que c'était là qu'elle gardait le sachet contenant ses herbes médicinales, je voulus l'aider à le sortir. Au même instant, la bête vacilla. Son corps se convulsait, ébranlant le sol.

Pour échapper aux pattes venimeuses, je tirai Alice, qui gémissait. Si la bête s'effondrait sur nous, nous serions broyés sous la gigantesque carcasse. Pendant quelques affreuses secondes, je nous crus perdus.

Cependant, dans les affres de l'agonie, une rangée de pattes céda, et la créature bascula sur le flanc, de sorte que ses autres pattes se relevèrent. Je passai par-dessous et ramenai Alice en zone sûre. Il était temps : presque au même instant, la bête se remit sur le ventre dans un nuage de poussière.

Soutenant Alice d'une main, je sortis le sachet de sa poche et le lui tendis. Elle le saisit si maladroitement que je dus dénouer moi-même le cordon qui le fermait, l'ouvrir et verser dans la paume de ma main un assortiment d'herbes et de feuilles. Quelles étaient leurs propriétés, je n'en avais pas la moindre idée.

Alice hésita. Puis, avec des doigts tremblants, elle sélectionna un morceau de feuille, d'un vert pâle piqueté de jaune et de blanc, et le

déposa sur sa langue.

– Je peux faire autre chose pour toi ? demandai-je.

Le vartek agonisait dans des craquements d'os et des gargouillements liquides. Ses pattes qui tressautaient encore ne le portaient plus. Ses organes internes s'étaient écrasés sous son poids.

Mais où était Lenklewth ? La selle était vide.

J'interrogeai Alice, qui ne répondit pas. Je répétais ma question. Elle se contenta de secouer la tête. Je l'aidai à remettre les herbes dans le sachet. À peine l'avait-elle rangé dans sa poche que ses jambes se dérobèrent sous elle. Je n'eus que le temps de la rattraper avant qu'elle s'effondre.

Je l'allongeai doucement sur le côté pour qu'elle n'avale pas sa langue. Elle était inconsciente et respirait difficilement. Paralysé d'angoisse, je ne savais que faire. Ne pouvait-elle combattre les effets du poison par magie ? Peut-être était-elle trop faible ? Peut-être était-elle mourante ?

Une boule enfla dans ma gorge. Nous avons été séparés si longtemps, elle m'avait tant manqué ! La perdre maintenant serait trop cruel.

Devinant un mouvement derrière moi, je me retournai. C'était Lenklewth. Enfin notre ennemi se montrait. Il se tenait debout, près de l'énorme tête du vartek.

Sa cote de mailles qui lui enserrait le cou descendait sur ses hanches et balayait presque le sol, mais sa tête était nue.

Pourquoi ? Voulait-il m'affronter sans la protection de son casque ? L'avait-il perdu lors de la chute de sa monture ? Avec l'armure et le casque, il aurait été presque invulnérable.

Alors, je compris. Il l'avait ôté délibérément. Lenklewth *voulait* que je vise sa tête. Il n'attendait que ça. Sous mon manteau, ma seule protection était ma veste en peau de mouton. J'étais totalement exposé.

– Personne ne survit à ce poison, jubila le mage. La petite sorcière est en train de mourir. Et dans un instant tu la rejoindras.

Ces mots étaient destinés à me provoquer. Il crut certainement que sa ruse avait réussi, car je courus droit sur lui, la *Lame-Étoile* à la main. Il tira ses deux sabres de leurs fourreaux et, un sourire confiant aux lèvres, se prépara à contre-attaquer.

Je m'arrêtai net, juste hors de portée de ses lames. Puis je me mis à virevolter comme Grimalkin me l'avait enseigné. J'exécutai sa danse de mort, tournant dans un sens, puis dans l'autre.

J'étais fort, j'étais rapide, j'avais retrouvé toute mon énergie. Mais pour combien de temps ?

Changeant de direction, je décrivis un arc de cercle horizontal avec mon épée. Je ne visai pas la tête comme le mage l'espérait ; serrant le pommeau à deux mains je le frappai de toutes mes forces à l'épaule.

Je connaissais les pouvoirs de la Lame-Étoile. Le mage perdrait son temps à user de magie contre moi. Quoique d'apparence rustique, cette arme repoussait les sorts les plus puissants, n'avait jamais besoin d'être affûtée et ne pouvait se briser.

J'apprenais maintenant autre chose : elle était capable de percer la plus dure des armures.

Celle de Lenklewth était de première qualité. La Lame-Étoile y entra cependant comme dans du beurre et s'enfonça dans la chair de l'épaule. Le mage poussa un cri de douleur et lâcha un de ses sabres. De l'autre, il contra mon deuxième coup ; le troisième trompa ses défenses et arracha une plaque métallique sur sa poitrine.

L'épée était légère et réactive dans ma main, bien plus que lors de notre premier combat.

Je poussai mon adversaire vers le vartek agonisant. Mon cinquième coup emporta une plaque sur son flanc. Le sang qui suintait de ses blessures serpentait le long de sa cotte de mailles et gouttait sur le sol. Il me fallait l'achever avant que mes forces m'abandonnent. Alice guérirait. Elle mettrait encore sa magie au service de notre armée. À condition que je tue d'abord le mage. Alice ne travaillerait sans entrave qu'après sa disparition.

Je continuais de virevolter, forçant Lenklewth à reculer. Soudain, l'énorme vartek s'agita derrière lui. Il ouvrit les mâchoires comme pour cracher sa salive acide. Au lieu de ça, il émit un profond soupir. Ses yeux se réversèrent derrière les paupières recouvertes d'excroissances brunes, sans doute une protection quand il s'enfonçait sous terre. La créature souleva alors sa paupière gauche et releva la tête. Lenklewth dut sentir le danger, car il regarda derrière son épaule, m'offrant l'opportunité de lui enlever encore un morceau d'armure.

Mon coup n'atteignit jamais sa cible. Allongeant le cou, le vartek saisit le torse du mage entre ses longues mâchoires. J'entendis les os craquer. Lenklewth ouvrit la bouche pour crier. Il n'en eut pas le

temps. La bête le jeta en l'air, le rattrapa et l'avalait tout entier. En une seconde, il était englouti.

Je reculai, effrayé. La gigantesque créature referma l'œil en poussant un autre soupir. Son souffle acide passa sur moi. Et elle retomba sur le sol pour achever sa lente agonie.

Je la contemplai un moment, tremblant de tous mes membres. Enfin, je remis l'épée au fourreau et rejoignis Alice.

Son souffle était toujours aussi rauque. Elle semblait s'enfoncer dans un coma dont elle ne s'éveillerait peut-être jamais. Je m'assis près d'elle, submergé par un tourbillon d'émotions.

En dépit de sa trahison, en dépit de mon amertume, je l'aimais toujours. Les larmes me montèrent aux yeux. Cependant, j'étais encore jaloux. J'avais du mal à croire qu'elle ait fait alliance avec Lukraste pour obéir à Pan ; cette explication ne m'avait pas convaincu.

Puis je me rappelai pourquoi elle nous avait amenés ici, dans cet entre-monde. Elle voulait y attirer Lenklewth pour que je le tue, ce qui lui permettrait de sauver notre armée. Notre cavalerie avait dû franchir la rivière, maintenant. Mais l'infanterie ferait une proie facile pour les cavaliers kobalos et leurs varteki.

Mes pensées revinrent alors à ma propre situation. Sans Alice, je n'avais aucun moyen de quitter ces lieux.

Je m'assis près d'elle, sur le sable, les jambes croisées. Je n'entendais que son souffle lent et régulier. Elle respirait mieux, c'était déjà ça. Le vartek ne bougeait plus.

Tant de choses s'étaient passées en si peu de temps ! Je me sentais épuisé. La tentation me vint d'abandonner, de fermer les yeux et de ne plus jamais les rouvrir.

Et la Terre cria

THOMAS WARD

Soudain, Alice écarquilla les yeux et parut suffoquer. Effrayé, je me penchai sur elle. Mais elle se redressa et vomit sur le sable un jet de liquide verdâtre.

Agenouillé près d'elle, je passai mon bras autour de ses épaules pour la réconforter. Après un dernier spasme, elle me regarda, le souffle court, les bras serrés sur son ventre. Son front pâle luisait de sueur.

– Ça fait mal, dit-elle enfin. Cette saleté m'a brûlé les boyaux. J'en suis débarrassée, maintenant.

– Ça va aller ?

Elle hocha la tête :

– J'ai fait passer le poison de mon sang à mon estomac par magie. Puis j'ai avalé la feuille que je gardais sous la langue. C'est un vomitif. Je suis juste secouée : un peu de repos, et ça ira. Tu t'es débarrassé de Lenklewth ?

– Oui. Et le vartek a terminé le travail. Ils sont morts tous les deux.

– Des créatures redoutables, ces varteki ! s'exclama-t-elle. Les Kobalos les torturent pour les dresser. Il a rendu à son maître la monnaie de sa pièce.

J'aidai Alice à se relever, et elle fit quelques pas incertains, comme pour vérifier si ses jambes étaient assez solides pour la porter.

– D'abord, rappelons notre cheval, dit-elle.

Elle émit un sifflement aigu. Elle dut s'y reprendre à deux fois avant que la bête apparaisse et se rapproche au petit trot.

– Encore un brin de magie ? demandai-je en souriant.

– Rien qu’un tout petit brin. J’espère avoir encore assez de forces pour ce qui me reste à faire...

Désignant le lointain, elle conclut :

– C’est par là.

Nous chevauchâmes près d’une heure, Alice de nouveau en croupe derrière moi. On ne voyait autour de nous qu’une vaste étendue de sable, grise et vide. J’étais de plus en plus anxieux. Alice nous avait amenés ici en un instant ; pourquoi mettions-nous tant de temps à retourner dans notre monde ? Avait-elle épuisé toute sa magie ?

Soudain, je fus pris d’une brève nausée, et le bruit des sabots changea. Le sable avait fait place à une surface rocheuse. De la vapeur montait du sol, et ça sentait le soufre.

Alice avait réussi ! Nous traversions la Faille de Fittzanda, cette région instable qui marquait l’ancienne frontière entre les terres des Kobalos et celles des humains. De temps à autre, une secousse nous alertait : à cet endroit, seule une fine croûte terrestre recouvrait les roches en fusion.

Nous croisâmes bientôt les premiers cadavres. Beaucoup portaient l’uniforme bleu de Polyznia. Certains étaient ensanglantés, sur d’autres on ne voyait aucune marque de blessure. Peut-être avaient-ils succombé à l’épuisement.

Une pensée affreuse me traversa l’esprit : et si Jenny était tombée de cheval ? Si elle gisait quelque part, morte ou agonisante ?

Ici et là, chevaux et cavaliers étaient emmêlés dans la mort. Les lanciers avaient payé cher leur action héroïque. Mais je comptais au moins autant de Kobalos tombés avec leurs montures à longs poils. Apparemment, l’avant-garde de l’armée ennemie s’était violemment heurtée à notre infanterie et à notre cavalerie.

La neige s’étant muée en fin grésil, la visibilité était meilleure. J’apercevais à présent, parmi les uniformes bleus de Polyznia, les rouges de Wayaland et les verts et gris de Shallotte, qui se retiraient par centaines dans la même direction que nous. Ils avaient rompu les rangs et ne formaient plus qu’une masse d’hommes anxieux d’atteindre la rivière avant que l’ennemi les rattrape.

Un coup d’œil en arrière me montra l’armée des Kobalos à notre poursuite. Une série de charges de cavalerie l’avait retardée. Mais cette tactique instaurée par Grimalkin nous avait coûté beaucoup de vies et ne serait plus efficace bien longtemps. Nos derniers lanciers

devaient avoir franchi le fleuve, abandonnant les traînards à leur triste sort.

En tête des Kobalos couraient de nombreux varteki, tentacules dressés. Nous avons presque atteint la lisière sud de la Faille. La surface pierreuse cédait la place à la neige ; le sol ne tremblait plus. Au bout de quelques minutes, Alice me chuchota :

– Nous y sommes, Tom. C'est ici que je dois le faire. Laisse-moi et continue ton chemin !

– Je ne te laisserai pas, Alice. Je resterai jusqu'à la fin.

Elle glissa du cheval sans protester, s'apprêtant à s'éloigner. Mais, à l'instant où je mettais pied à terre, elle pivota pour me faire face :

– Je n'en reviendrai peut-être pas vivante, Tom. Aussi, je dois te dire quelque chose.

Elle s'approcha, m'entoura de ses bras et me tint serré contre elle. Puis elle m'embrassa.

Ses lèvres tièdes se fondirent avec les miennes, et ces quelques secondes me parurent une éternité de bonheur. Alors, elle recula et me regarda droit dans les yeux :

– Je veux que tu te souviennes de ce que je vais dire. Au premier instant où je t'ai vu, j'ai su que nous étions destinés l'un à l'autre. Je t'aimais quand nous vivions tous les deux chez le vieux Gregory à Chipenden. Je t'aimais quand j'étais avec Lukraste. Et je t'aime aujourd'hui. Crois-moi ou traite-moi de menteuse, à toi de voir. Sache pourtant que c'est la vérité.

Mes yeux s'emplirent de larmes et j'ouvris la bouche sans savoir que répondre. De toute façon, c'était trop tard : elle marchait déjà vers l'ennemi. Puis elle s'arrêta.

Elle ne m'avait pas exposé ses intentions. Ce n'était pas nécessaire. Elles étaient assez claires.

Elle m'avait dit être une sorcière de la Terre. Elle allait combattre nos ennemis avec la terre elle-même.

Elle leva les bras très haut, les doigts écartés. Pendant quelques instants, il se fit un grand silence. Puis j'entendis au loin, à peine audible, la musique de Pan. La légère mélodie de sa flûte magique.

Alice émit alors un son strident que je pris d'abord pour un cri, avant de reconnaître en lui la voix des éléments – le sifflement du vent

entre les rochers ou les hurlements de la tempête.

Et son appel reçut une réponse. La terre cria. Un son perçant, plus aigu et pourtant en harmonie avec celui d'Alice. Un son à vous faire saigner les tympans et exploser les petits vaisseaux qui irriguent les yeux. Je me bouchai les oreilles, mais mon cheval rua de terreur, m'obligeant à me suspendre à sa bride pour qu'il ne s'emballe pas.

Maintenant, entre Alice et l'armée des Kobalos, la terre grondait et sifflait de colère, tandis que la vapeur emprisonnée sous le roc s'échappait par toutes les fentes du sol. De longues langues de feu jaillirent soudain, une suite d'explosions projeta des rochers vers le ciel. Au-dessous de moi, pourtant à bonne distance de la Faille, la terre se secouait en rugissant avec fureur.

Une parole d'Alice me revint alors en mémoire, et je me figeai d'horreur. Elle avait dit : *Je n'en reviendrai peut-être pas vivante.*

Nous venions à peine de nous retrouver, et, terrifié à l'idée de la perdre à nouveau, je tirai mon cheval pour la rejoindre. Ce que je vis me consterna.

Le sang lui coulait des narines et des yeux et tombait en grosses gouttes sur ses souliers pointus. Le visage tordu de douleur, la bouche grande ouverte, elle semblait crier, mais je ne l'entendais pas dans le vacarme de la nature déchaînée.

Impuissant, je ne pouvais qu'espérer que ce serait bientôt fini.

L'éruption ne dura guère plus d'une minute. Il était difficile d'estimer combien de Kobalos et de leurs créatures avaient péri dans cet enfer. Quand tout avait commencé, ils n'avaient pas encore pénétré très profondément dans cette zone désertique. Le plus gros de leur armée n'avait pas été touché. Néanmoins, son avance avait été arrêtée. Grâce à Alice, beaucoup de nos soldats auraient la vie sauve ; ils échapperaient aux Kobalos et traverseraient la Shanna.

Baissant les bras, elle tituba vers moi. Je n'eus que le temps de la rattraper avant qu'elle s'effondre. Elle haletait, dans un état d'épuisement total. J'essayai avec ma manche le sang qui lui maculait le visage.

Grimalkin m'avait dit un jour qu'une sorcière pouvait mourir d'une trop grande dépense d'énergie, et je craignis pour la vie d'Alice. Mais, d'un doigt tremblant, elle désigna le cheval. Je me mis donc en selle et l'aidai à remonter en croupe derrière moi. Elle m'entoura la taille de ses bras et enfouit son visage contre mon épaule.

Je pris un trot léger, de peur qu'elle n'ait pas la force de se cramponner.

Comme je passais le gué, j'aperçus Grimalkin sur la rive opposée. Le plus gros de nos troupes descendait déjà vers le sud, pour gagner le château du prince Stanislaw. La tueuse, elle, nous attendait et avait dressé notre tente.

Ne voyant Jenny nulle part, je sentis mon cœur se serrer. J'osai à peine poser la question :

– Et Jenny ? Elle va bien ?

Grimalkin me rassura :

– Oui, elle a rejoint le château. Elle voulait rester avec moi, je le lui ai interdit.

Elle descendit Alice de la selle et la porta dans la tente.

Tandis qu'elle l'étendait doucement sur une couverture, je lui fis un bref résumé des derniers événements. Puis je demandai :

– Sommes-nous en sécurité ?

– Pour le moment. Après ce qui s'est passé, les Kobalos ne franchiront pas la rivière avant d'avoir rassemblé davantage de forces, et ça va leur prendre quelque temps. Je préfère m'occuper d'Alice ici.

Je la regardai avec anxiété lui marmonner des sorts à l'oreille et la frotter d'onguents faits pour la plupart avec les herbes qu'Alice transportait dans son sac. Hélas, celle-ci restait inconsciente.

– Elle ne mourra pas, me confia enfin la tueuse. Mais ses chances de se remettre complètement sont minces. Une sorcière qui utilise ses ultimes réserves de magie – et c'est ce qu'elle a fait – risque d'épuiser son essence vitale. D'autant qu'elle était déjà affaiblie par le poison du vartek.

Nous la veillâmes donc, en espérant que les efforts de Grimalkin pour la sauver ne seraient pas vains. Elle s'éveilla brièvement le lendemain, et nous demeurâmes silencieux, à nous regarder, tandis qu'elle pressait doucement ma main.

– J'ai cru que j'allais te perdre encore une fois, murmurai-je.

Elle me sourit :

– Merci de m'avoir attendue, Tom. Merci d'être resté près de moi.

La douleur était terrible, ta présence m'a donné la force de la supporter. Je t'ai dit de partir parce que je ne voulais pas te mettre en danger, alors que tout en moi désirait que tu restes. Si j'étais morte, le dernier visage que j'aurais vu aurait été le tien. Cette idée me réconfortait.

– Je n'aurais jamais pu t'abandonner, Alice. Et je ne te laisserai plus jamais.

– Nous aurons encore des raisons d'être séparés, Tom. Mais dans nos cœurs nous serons toujours unis, désormais, quoi qu'il arrive. Je te le promets. Moi non plus, je ne t'abandonnerai pas.

Plus tard, elle fut capable d'avaler un peu de soupe. Le troisième jour, elle se sentait mieux, même si elle était encore trop faible pour se lever et devait dormir la plupart du temps.

Je pensais sans cesse à Jenny, seule au château. Je regrettais que Grimalkin l'ait envoyée là-bas ; malheureusement, je n'y pouvais rien.

La neige avait cessé. Le vent tourna au sud, il faisait moins froid et la glace se mit à fondre. À croire que l'intervention d'Alice avait repoussé Golgoth.

Une patrouille de Kobalos finit par atteindre la rive. Ils nous observèrent, sans faire mine de vouloir traverser. Ils montèrent leur campement, et bientôt la fumée de leurs feux couvrit la rivière d'un brouillard brunâtre.

Nous avions échoué. Grimalkin n'avait pas réussi à voler la magie des Kobalos, et nos soldats étaient morts pour rien. Sans Alice, les choses auraient été encore bien pires.

Grimalkin et moi observions le camp ennemi, assis à l'entrée de la tente, enveloppés dans nos couvertures. On percevait les cris stridents des varteki mêlés à d'autres qui n'étaient pas humains.

– Pensez-vous qu'ils attendront le printemps pour lancer l'offensive ? demandai-je.

C'était ce que faisaient la plupart des armées.

Grimalkin secoua la tête :

– Ce sont des créatures de l'hiver. La neige et la glace ne les gênent pas. Comme je te l'ai dit, c'est une question de nombre. Quand leurs troupes et leurs bêtes de guerre seront réunies, ils attaqueront. Nous devons nous y préparer.

– Comment repousser des forces tellement supérieures aux nôtres ?

– Nous pouvons retarder leur progression. Quand nous descendrons plus loin dans les territoires du sud, leurs soldats nous soutiendront. Ils n'auront pas le choix, les Kobalos seront sur leur sol.

– La Lame-Étoile a fait bien plus que me protéger de la magie de Lenklewth, repris-je. Vous m'aviez dit qu'elle ne pouvait ni se briser ni s'émousser. Eh bien, elle ne s'est pas brisée, et elle est plus acérée que jamais. Pourtant, elle a traversé l'armure du mage.

Grimalkin sourit :

– Je suis contente de l'entendre. L'armure d'un Haut Mage n'a pas d'égale. La force de la Lame-Étoile grandit. C'est une des caractéristiques que j'ai mises en elle. L'épée absorbe ce que tu es et ce que tu deviens. Si tu es affaibli ou miné par le doute, son pouvoir diminue. Tu as dû traverser de tels moments, depuis que tu es revenu de la mort. Maintenant, tout cela est derrière toi. Tu t'es senti capable de vaincre le mage, l'épée a assimilé cette confiance et elle est devenue une arme redoutable.

– À vous entendre, on croirait qu'elle est vivante, raillai-je.

Grimalkin répliqua avec gravité :

– Plus tu la porteras et l'utiliseras, plus elle te sera proche. Elle se nourrira de ton essence et de ta personnalité. Peu à peu, elle deviendra une extension de toi.

Je pensai soudain à l'avenir.

– J'ai toujours l'intention de retourner dans le Comté, déclarai-je.

– Si tel est ton choix, tu es libre, dit la tueuse.

Je préférerais cependant que tu restes.

– Je dois partir. Dans le Comté, je retrouverai mes forces et j'entraînerai convenablement mon apprentie. Mais le prince ? N'essayera-t-il pas de me retenir pour lui servir de figure de proue ?

– Je lui dirai qu'une tâche urgente exige ta présence dans le Comté, et que tu reviendras au printemps.

– Je reviendrai, je vous en donne ma parole. Je serai là dès la fin de l'hiver.

– Ce sera trop tard. Tous ces royaumes auront déjà été envahis. Les combats se tiendront loin au sud. Enfin, dans l'immédiat, cette

promesse suffira à le contenter.

Le lendemain matin, Alice se sentait capable de monter à cheval. Nous prîmes donc la route du château. Le beau temps se maintenait ; il était encore possible d'entamer le voyage vers le Comté. Je décidai donc qu'un ou deux jours de repos ne nous feraient pas de mal.

Je voulais m'assurer qu'Alice était vraiment rétablie avant de m'en aller.

Une cordelière blanche

THOMAS WARD

Je marchais sur le sentier qui montait vers la maison de l'Épouvanteur, chargé des provisions que j'avais achetées au village. Le soir tombait, et j'étais en retard. Mon maître ne serait pas content. Soudain, il y eut un mouvement sous les arbres ; une fille s'avavançait lentement vers moi sans bruit, comme si elle flottait au-dessus du sol. Elle s'arrêta, et je la dévisageai. Elle était très jolie, avec de hautes pommettes, de longs cheveux noirs et de grands yeux bruns.

– Tu ne me reconnais pas, Tom ? Tu ne sais donc pas qui je suis ?

J'étais sûr de l'avoir déjà vue quelque part, mais mes pensées étaient si embrouillées que son nom ne me revenait pas.

Puis je remarquai ses souliers pointus. Mon maître m'avait parlé un jour de ce genre de chaussures – il m'avait mis en garde contre... Contre quoi ? Je n'arrivais pas à me le rappeler. La fille portait une robe noire, retenue par une cordelière blanche.

Voyant que je fixais sa taille, elle dénoua la cordelière en souriant et me la tendit.

– Que veux-tu que je fasse avec ça ? demandai-je, surpris.

À cet instant, je me réveillai et fixai le plafond pendant un long moment. Je me remémorai notre fuite devant les Kobalos et le baiser d'Alice. Elle avait dit qu'elle m'aimait. Le pensait-elle vraiment ? Ou, se croyant sur le point de mourir, avait-elle simplement voulu me laisser un bel adieu ? Pourtant, après, elle avait déclaré que dans nos cœurs nous serions toujours unis désormais, quoi qu'il arrive.

Était-ce possible ? Pourrions-nous vivre un jour ensemble à Chipenden ? J'osais à peine l'espérer.

– Si on ne part pas tout de suite, on va être coincés ici tout l’hiver, se lamenta Jenny.

Les sourcils froncés, elle contemplait la cour, en bas, depuis la fenêtre de la tour.

L’armée campait dans une mer de boue. Le vent du nord soufflait de nouveau, et le soleil sombrait à l’horizon dans des nuages annonciateurs de neige. Je considérais désormais le froid comme un ennemi. Je me demandai s’il nous était réellement envoyé par Golgoth. Grimalkin le pensait.

Je subissais les jérémiades de Jenny plusieurs fois par jour. Je tâchais de ne pas m’en irriter. J’étais l’Épouvanteur ; mon devoir m’obligeait à la patience envers mon apprentie. Et j’aurais eu mauvaise grâce à la blâmer. Enveloppés dans des vestes en peau de mouton, nous grelottions en dépit du feu qui flambait dans l’âtre. Le château était glacial et parcouru de courants d’air.

Nous étions là depuis une semaine, bien plus longtemps que je ne l’avais prévu. Mais, Alice étant à présent complètement remise, j’envisageais mon départ avec moins d’inquiétude. Nous ne pouvions plus tarder, car le danger était double : une attaque en masse des Kobalos et l’arrivée de la neige. Un seul aurait suffi à nous piéger ici.

– Courage ! lançai-je à Jenny. Souris au monde, il te sourira !

Elle grimaça d’un air contraint.

– Écoute, on se mettra en route demain avant midi. Ça te va ?

– Vraiment ? fit-elle, de l’espoir plein les yeux.

– Oui. Il faut partir avant les grosses neiges.

Au même instant, la porte s’ouvrit, et une paire de souliers pointus s’avança dans la pièce. Jenny se rembrunit aussitôt : c’était Alice.

Mon regard passa de l’une à l’autre. Mon apprentie était sans conteste une jolie fille. Elle avait un visage avenant et le soleil donnait à ses cheveux châtons des reflets auburn. Sa particularité venait de ses yeux : le gauche était bleu, le droit brun. Ils pétillaient parfois d’espièglerie ; parfois, ils s’ombrèrent de tristesse et d’empathie. Très rarement – je l’avais remarqué une ou deux fois – ils reflétaient une très profonde et très ancienne sagesse, comme si elle jetait un regard d’une infinie compassion sur un monde décevant, qui ne remplissait pas ses promesses.

Mais, aussi jolie qu'elle fût, elle semblait ordinaire à côté d'Alice. À dix-sept ans, avec ses hautes pommettes, ses prunelles brillantes et ses cheveux blancs, Alice était devenue d'une beauté spectaculaire. Malgré sa descente dans l'obscur et son nouvel état de sorcière, elle n'avait pas hérité les airs sournois de sa mère, Lizzie l'Osseuse. Elle gardait toujours la tête haute et fixait ses interlocuteurs droit dans les yeux.

Cependant, Jenny et Alice avaient quelque chose en commun : elles ne s'aimaient pas. Je cherchais vainement le moyen de leur apprendre, sinon à s'apprécier, du moins à se tolérer.

– La neige arrive, Tom, me dit Alice, ignorant complètement Jenny. Elle ne fondra pas avant le printemps. Il faut partir demain ou nous serons coincés ici.

– C'est ce que j'ai décidé, répliquai-je.

Puis je réalisai qu'elle avait dit « nous » :

– Tu viens avec nous ?

Mon cœur bondit à cette nouvelle. Je m'étais préparé à un au revoir suivi de longs mois de séparation.

– Il faut bien que quelqu'un s'occupe de ta sécurité, déclara-t-elle avec un sourire taquin.

Je me tournai vers Jenny, qui paraissait tout sauf ravie. Elle avait visiblement espéré voyager seule avec moi. La compagnie d'Alice était la dernière chose qu'elle souhaitait.

– Grimalkin n'a pas besoin de toi ici ? repris-je. On peut s'attendre à tout instant à une attaque des Kobalos.

– Elle préfère me savoir loin, saine et sauve. J'userai alors de ma magie si elle peut faire basculer l'issue de quelque future grande bataille. Ça ne se produira pas avant un an. Ce sera peut-être loin au sud, quand les royaumes les plus importants auront mobilisé leurs troupes. Ce sera peut-être même dans le Comté. Grimalkin pense que la prochaine bataille s'achèvera en déroute et elle espère seulement organiser au mieux la retraite.

Se tournant vers mon apprentie, elle lui sourit, quoique sans la moindre chaleur.

– Si tu allais te coucher, Jenny ? suggéra-t-elle. Tu devras être fraîche et dispose pour le voyage.

Jenny la fixa sans montrer la moindre intention de se retirer.

Cette fois, Alice parla presque sèchement :

– Écoute, j'ai besoin de parler avec Tom seule à seul.

Jenny se leva et ramassa son cahier. Puis elle sortit sans un mot et sans un regard. Elle ne claqua pas la porte, elle la referma simplement avec plus d'énergie que nécessaire.

– Essaie d'être gentille avec elle, Alice, plaidai-je. Elle est loin de chez elle et veut seulement rentrer. Elle désirait devenir apprentie épouvanteur, pas se retrouver au milieu d'une guerre, dans un pays glacé du nord. Elle a failli mourir ici ; elle chevauchait en croupe avec le prince Kaylar quand il a été tué.

Je n'avais pas oublié l'expression d'horreur dans les yeux de Jenny pendant qu'elle me racontait cette histoire. Les Kobalos avaient décapité le prince, et elle avait été inondée de son sang.

– J'essayerai, Tom. Mais elle ne pense qu'à elle. Elle m'agace. Je crois que c'est une erreur d'en avoir fait ton apprentie.

– Elle est courageuse. Et elle n'a pas été épargnée, ces temps-ci. Je me suis engagé vis-à-vis d'elle, ce qui est fait est fait. Je ne reviendrai pas là-dessus. Elle est sous ma responsabilité, maintenant. J'ai l'intention de la former et d'en faire un bon épouvanteur.

– Alors, je tâcherai de la tolérer...

Alice se tourna vers la fenêtre en soupirant :

– Asseyons-nous ici, Tom. Je veux regarder le soleil se coucher. J'aime voir s'allumer les étoiles et les feux de camp.

– Tu n'as jamais eu l'air d'y trouver du plaisir, avant...

Elle m'interrompit :

– Tu veux dire avant que je devienne une sorcière de la Terre ?

J'acquiesçai de la tête.

– J'ai toujours aimé les aubes et les couchers de soleil. Maintenant, je me sens plus proche de la terre, de ses rythmes, des heures où le jour fait place à la nuit, des variations du climat. La terre me semble vivante. Peut-être l'est-elle.

– Tu ne le sais pas ?

– Il y a beaucoup de choses que j'ignore. Une part de ma

connaissance est instinctive, et elle comporte beaucoup de failles.

– Existe-t-il d'autres sorcières de la Terre ?

– Il y en aura, à l'avenir. Pan m'a dit que j'étais la première. Mais assez de questions, Tom, s'il te plaît ! Je veux seulement m'asseoir et regarder. Ça ne t'ennuie pas ?

– Non, Alice, ça ne m'ennuie pas. Tout ce qui compte, c'est que tu sois heureuse.

Elle s'assit près de moi sur le siège de fenêtre et me prit la main.

Nous restâmes ainsi en silence. Puis elle murmura :

– Tu te souviens de cette nuit où nous nous sommes tenu la main, sur la route de Staumin ?

– J'en ai rêvé la nuit dernière, dis-je en souriant. Je rêve souvent de toi.

– Ce sont de beaux rêves ?

En réponse je lui pressai les doigts.

Aussitôt, elle sauta sur ses pieds. Mon cœur se serra. Je l'avais offensée sans le savoir, et elle allait me laisser.

Au lieu de ça, elle vint s'asseoir sur mes genoux et passa les bras autour de mon cou. Puis elle m'embrassa très doucement... Et ce fut un long, très long baiser.

De la viande de loup

JENNY CALDER

Je m'attendais à ce que notre voyage de retour soit pénible et, dès le début, je sus que j'avais raison. Nous quittâmes le château peu après l'aube, bien plus tôt que ce que Tom avait prévu, car la neige venue du nord tombait déjà dru.

Tom et Alice chevauchaient devant côte à côte, me laissant à l'arrière. Le comportement de Tom avait changé. Depuis l'arrivée d'Alice, il se montrait beaucoup plus souriant. Il était heureux de sa présence et préférait visiblement sa compagnie à la mienne.

Même si je désirais toujours devenir épouvanteur, je commençais à me demander si je ne devrais pas me chercher un autre maître. Le problème était d'en trouver un. Je n'aimais pas Judd, qui travaillait au nord de Caster et dont je savais qu'il désapprouvait l'idée de former une fille. Quant à l'autre épouvanteur que j'avais rencontré – le dénommé Johnson –, nous nous étions déplu au premier regard. C'était un obsédé de la chasse aux sorcières, une engeance qu'il haïssait. Je le soupçonnais de détester les femmes en général.

Nous allions vers le sud, ainsi nous ne recevions pas la neige en pleine figure. Mais il faisait très froid, et même avec ma capuche relevée je sentais mes oreilles geler lentement.

Bien que contente de retourner chez nous, je craignais que nous ne soyons partis trop tard. Au sortir de la forêt, le paysage était plat, vide et morne. Une mince couche blanche couvrait déjà le sol. Le ciel d'un gris sombre était chargé de neige. Des congères se formeraient bientôt, et je craignais que la route ne devienne impraticable.

Nous la suivîmes cependant – probablement aidés par la magie noire de la sorcière. Les heures de jour étant courtes, nous dûmes bientôt dresser notre campement. La neige avait cessé, Alice alluma un feu avec l'un des fagots que nous avions emportés. Nous eûmes donc une tisane chaude pour accompagner un morceau de gibier froid,

goûteux bien que coriace.

Nous partagions la même tente, et, malgré mon souvenir des grognements, marmonnements et grincements de dents de Grimalkin, j'aurais préféré que la tueuse soit là plutôt qu'Alice. Ici, d'autres bruits me perturbaient. Alice avait étendu sa couverture tout près de celle de Tom, et ils ne cessaient de chuchoter dans le noir. Alice lâcha même un gloussement qui me surprit. Elle était habituellement plus renfrognée que rieuse. Je crus les entendre s'embrasser, et je me bouchai les oreilles. J'eus beaucoup de mal à m'endormir.

Le lendemain matin, nous nous mîmes en route sans petit déjeuner tant il neigeait fort. Je me demandais quand nous en sortirions enfin. Selon Tom, c'était Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, qui étendait la froidure vers le sud pour soutenir l'attaque des Kobalos. Auquel cas, la neige pouvait tomber encore longtemps. Cependant, avant midi, elle s'était changée en un fin grésil, et nous pûmes faire halte une heure pour nous reposer.

Cette fois, Alice nous prépara une soupe pour accompagner le gibier. Elle était épicée, délicieuse et si brûlante que je ne pus la boire qu'à petites gorgées. Réchauffée, je me sentais de bien meilleure humeur quand nous reprîmes la route.

Malheureusement, mes bonnes dispositions ne durèrent pas longtemps. Toute la matinée, nous avions chevauché en silence. À présent, Alice bavardait avec Tom. Elle se montrait très animée et riait à chacune de ses paroles. Sans doute étais-je simplement jalouse : ils s'amusaient, et moi, personne ne me parlait.

Je me laissai distancer, lassée de les entendre. Au bout d'un moment, Tom se retourna et me cria de rester derrière eux. Je poussai donc mon cheval. Bientôt, je ralentis de nouveau. Après tout, malgré le grésil, je ne risquais pas de les perdre de vue.

Je dus rêvasser un moment, car soudain, levant les yeux, je ne les distinguai plus. Paniquée, j'éperonnai ma monture. Enfin, à mon grand soulagement, je les aperçus qui m'attendaient un peu plus loin. Tom paraissait furieux.

– Il faut rester groupés, Jenny, aboya-t-il à mon approche. On se perd facilement, dans ces conditions. Et ça peut empirer à tout moment.

– Désolée, marmonnai-je en évitant le regard d'Alice.

Elle m'en voulait visiblement.

Nous repartîmes, et je maintins l'allure. Ils recommencèrent à rire et à bavarder. Ils étaient si absorbés dans leur conversation que je ralentis de nouveau peu à peu.

Ce qui se passa ensuite me prit totalement au dépourvu. J'entendis sur ma gauche comme un souffle de vent, et je faillis être jetée à bas de ma selle par une violente rafale. Elle apportait la neige. En quelques secondes, le grésil se mua en un tourbillon de flocons. Je ne voyais plus mes compagnons. Je pressai mon cheval pour les rattraper, en espérant qu'ils m'attendaient un peu plus loin.

Peut-être étais-je sortie de la route, car ils n'étaient plus nulle part. Prise de panique, je voulus crier ; en vain : le vent emportait ma voix.

Je compris vite que j'étais perdue. Je tâchai de garder mon calme, malgré mon cœur qui s'affolait dans ma poitrine. Ils allaient me retrouver, me disais-je. Alice utiliserait sa magie. Rien de plus facile pour elle.

Mais le ferait-elle ? Je commençais à en douter. Elle ne m'aimait pas, elle serait sans doute ravie de se débarrasser de moi. Elle n'avait pas envie d'avoir une apprentie dans les pattes, une fois de retour à Chipenden. Pour rassurer Tom, elle prétendrait me chercher et ne se donnerait aucun mal.

Je continuai d'appeler ; il n'y eut pas de réponse. Le blizzard ne donnait aucun signe d'apaisement. J'étais glacée, et la lumière diminuait. Était-ce déjà la nuit ?

Mon imagination se mit alors en branle. Je crus entendre un cavalier derrière moi. Quand je me retournai, il n'y avait personne. Le froid m'engourdisait. Mes yeux se fermaient tout seuls.

À Chipenden, un lien avait grandi entre Tom et moi, et j'avais aimé travailler sous sa direction. Or, tout avait changé depuis notre voyage dans le nord. Je m'étais sentie de plus en plus isolée. Maintenant, c'était encore pire : j'étais perdue, j'étais seule.

Et j'étais terrifiée.

Comble de malheur, mon cheval trébucha dans une congère, et je passai par-dessus son encolure.

J'atterris mollement dans une épaisse couche de neige. Je ne m'étais pas fait mal ; je restai simplement étendue, trop fatiguée pour bouger. C'était si bon d'être couchée là ; je ne sentais même plus le froid. Une voix dans ma tête me criait de me relever, mais je n'en avais pas la

force. C'était tellement plus facile de m'abandonner. Et je glissai dans le sommeil.

Bien sûr, c'était la dernière chose à faire. Le froid qui me vidait de ma chaleur et de ma vie m'engourdissait. J'aurais pu ne jamais me réveiller et mourir ici.

Je me réveillai pourtant. Je me retrouvai soudain assise, adossée à un monticule de neige. Un feu crépitait devant moi et me baignait de sa chaleur dansante. D'une marmite qui bouillonnait au-dessus montait une délicieuse odeur de ragoût. J'entendais des chevaux s'ébrouer non loin de là.

J'en déduisis que Tom et Alice m'avaient retrouvée, et j'eus honte de mes mauvaises pensées envers la jeune sorcière. Je remarquai alors une forme, au-delà du feu. Il me fallut un moment pour comprendre ce que c'était : une tête de loup posée au milieu d'une mare de sang qui détrempait la neige. À côté étaient étalées des lanières de viande.

Puis quelqu'un s'accroupit près de moi, on me soutint la nuque d'une main, on porta un bol à mes lèvres.

– Bois, ça te fera du bien, dit une voix étrangement rauque.

Ce n'était pas la voix de Tom. Je levai les yeux. Et tentai vivement de ramper hors d'atteinte en poussant un hurlement. Celui qui avait parlé était un Kobalos.

J'avais déjà vu ce genre de face bestiale en partie rasée : celle d'un mage de haizda.

J'avais été capturée par l'un d'eux, dans le Comté. Il m'avait pendue par les pieds pour s'abreuver de mon sang. J'avais senti la vie me quitter lentement, et j'étais à deux doigts de la mort quand Tom était venu à mon secours. Je revivais encore ces moments dans mes cauchemars. L'être qui se penchait sur moi à cet instant lui ressemblait en tous points.

– Je ne te veux aucun mal, reprit-il. N'aie pas peur ! Regarde, je laisse le bol ici.

Il plaça le récipient sur le sol avant de se retirer de l'autre côté du feu, où il s'assit en tailleur, face à moi.

Je ne fis pas un mouvement, même si garder mes distances n'aurait servi à rien : il me rattraperait quand il voudrait. Je me penchai donc pour ramasser le bol et avalai une gorgée.

Je fixai le mage à travers les flammes. Ses mains étaient couvertes

d'une fourrure sombre, sa face rasée, à la mâchoire allongée, évoquait le museau d'un loup. Il m'observait avec un mélange d'amusement et d'arrogance.

Son sabre était taché de sang séché. S'en était-il servi pour tuer le loup ? Le terrible souvenir de la mort du prince Kaylar me revint en mémoire. Je me revis en croupe derrière lui, mes bras autour de sa taille, je crus sentir encore son sang chaud m'inonder. Je frémis à l'idée que la lame tranchante pouvait me décapiter de la même manière.

– J'ai de bonnes raisons d'avoir peur, dis-je d'une voix tremblante. Je ne veux pas devenir une de vos esclaves. Je suis tombée une fois entre les mains d'un de vos semblables, et il m'a presque vidée de mon sang.

– En vérité, j'aimerais boire un peu de ton sang, petite, répliqua-t-il de sa voix rauque. Je sens d'ici son odeur exquise. Mais je suis un mage de haizda, capable de résister à la tentation. Quant aux esclaves, j'en ai eu quelques-unes – le minimum imposé par notre loi, et je n'en veux plus d'autres. La loi va changer, je vais travailler à ce changement. Je te le répète, n'aie pas peur. Je désire seulement parler à ton maître, l'Épouvanteur Ward, c'est tout. J'ai quelque chose d'important à lui dire – quelque chose qui l'aidera. Je vous suis depuis un moment, je sais que tu es son apprentie. Comment t'appelles-tu ?

– Jenny, répondis-je en buvant une autre gorgée.

– Je suis Sliter. Eh bien, jeune Jenny, tu as faim ? Une bonne viande juteuse mijote dans cette marmite.

Son nom me rappelait quelque chose. Où l'avais-je déjà entendu ?

– C'est du loup ? repris-je en fixant la tête posée sur la neige.

– Oui. De la femelle bien tendre. Il n'y a pas de mal à manger du loup. Ils mangent bien des humains et des Kobalos à l'occasion ! Parfois, nous sommes de la viande pour eux. Aujourd'hui, c'est le contraire. Veux-tu en goûter ?

Se penchant vers la marmite, il puisa une louche de ragoût qu'il versa dans une écuelle. Puis il contourna le feu pour la poser près de moi. J'attendis qu'il soit retourné à sa place avant de goûter. C'était délicieux.

Je portai une autre cuillerée à ma bouche et suspendis mon geste en voyant Sliter se relever. Il s'approcha seulement de la tête de loup, ramassa une lanière de viande et mordit dedans. Plus proche de la

bête que de l'humain, il aimait visiblement cette viande crue. Du moins, mastiquer le tenait occupé ; je continuai donc de manger moi aussi.

Je me rappelai alors que Grimalkin avait fait mention de ce nom. Elle avait rencontré un mage de haizda nommé Sliter, ils s'étaient alliés. Se pouvait-il que ce soit lui ?

Maintenant que j'étais repue, la chaleur du feu me rendait somnolente. Je luttais pour garder les yeux ouverts ; m'endormir auprès d'une telle créature m'aurait rendue trop vulnérable. Cependant, je piquais du nez régulièrement et finis par glisser dans le sommeil.

Je me rappelle vaguement m'être redressée. Quelqu'un me soufflait doucement sur le visage. Une haleine chaude, épicée, agréable. Mes jambes se ramollirent, et je serais tombée si un bras passé autour de ma taille ne m'avait retenue.

Je fis un effort pour soulever les paupières, mais mes cils semblaient soudés les uns aux autres. Quand je réussis à les décoller, mes yeux plongèrent avec horreur dans ceux du mage.

– Ça ne te fera pas mal, grogna-t-il. Je vais juste boire une gorgée de ton sang, puis tu pourras dormir. Au matin, tu ne te souviendras de rien. Alors, je te ramènerai à tes compagnons.

Je me sentais faible, incapable de résister. Il me renversa doucement la tête en arrière, je vis ses dents approcher de mon cou. Je me souvins alors d'une chose que Tom m'avait dite un jour.

Ces créatures ne prenaient qu'un peu de sang à leurs victimes et leur laissaient la vie. Un mage de haizda était une sorte de fermier ; les humains vivant sur son domaine étaient son bétail, et il prenait soin d'eux. Ils étaient sa principale ressource. Il arrivait pourtant qu'un mage trop assoiffé perde toute retenue. Il vidait alors sa victime jusqu'à ce que son cœur cesse de battre.

À cette idée, la terreur me saisit.

Sans un lieu sûr

JENNY CALDER

Soudain, je me sentis rejetée en arrière. Ce fut moins un contact physique qu'un déplacement d'air, un puissant souffle de vent. Quelqu'un se tenait à présent entre le mage et moi.

– Ôte tes sales pattes de là ! ordonna une voix féminine et courroucée.

Je reconnus la voix d'Alice.

Elle repoussa le mage de la main gauche, et ses ongles laissèrent cinq profondes entailles sur sa joue rasée. Il poussa un cri et recula en titubant. Alice m'entoura les épaules d'un bras protecteur.

– Respire profondément, Jenny. Tout va bien. Reste derrière moi s'il attaque, me glissa-t-elle à l'oreille.

Tom surgit alors de la nuit et courut vers le mage, la Lame-Étoile à la main.

– Tue-le, Tom ! lança Alice.

Je m'aperçus soudain que le Kobalos n'avait pas tiré son sabre. Cela signifiait-il qu'il refusait le combat ? Qu'il n'était pas notre ennemi ? Et il avait une chose importante à confier à Tom...

– Non ! criai-je. Il doit te dire quelque chose ! Quelque chose qui t'aidera ! Il s'appelle Sliter ! Grimalkin nous a parlé de lui !

Tom s'arrêta et abaissa légèrement son arme.

– Vous étiez un allié de Grimalkin, dit-il en avançant d'un pas. Cela fait de vous notre allié. En ce cas, pourquoi tentiez-vous de prendre le sang de Jenny ?

– C'est dans ma nature, croassa Sliter. Je ne lui en aurais pris qu'une gorgée. Ça ne lui aurait pas fait de mal. J'avais l'intention de vous la

ramener saine et sauve. Sans moi, elle serait morte, à présent. Je l'ai trouvée inconsciente dans la neige.

– C'est vrai, dis-je. Je suis tombée de cheval et je n'ai pas eu la force de me relever. Je me suis endormie.

– Eh bien, décida Alice, voyons ce qu'il a à nous dire...

Nous nous assîmes, moi entre Tom et Alice, le Kobalos nous faisant face, de l'autre côté du feu.

– Mangez ! dit Sliter en désignant la marmite. C'est de la bonne viande, fraîchement tuée et préparée.

– De la viande de loup, précisai-je. C'est délicieux. Mais après en avoir mangé j'ai eu terriblement sommeil. Il a peut-être mis quelque chose dedans.

– Tu t'es endormie parce que tu étais épuisée, jeune Jenny, répliqua Sliter. La viande est bonne. Bonne pour vous. Mangez ou ne mangez pas, comme vous voulez.

Je remarquai que les coupures, sur sa face, ne formaient plus que cinq fines lignes de sang séché. Les mages Kobalos guérissaient sans doute plus vite que les humains.

Tom le fixa longuement à travers les flammes avant de demander :

– Que faites-vous ici ? Et qu'avez-vous à me dire ?

– Tu as parlé à Abuskai, le mage mort enfermé dans la tour. Il t'a révélé l'existence des Skapiens, un groupe secret, au sein de Valkarky. Ces membres de notre peuple désapprouvent le commerce des esclaves purrai. Leur nombre ne cesse de croître. Ma magie me permet de communiquer avec le mage mort et de rester ainsi en liaison avec eux. Tu lui as demandé s'il pouvait contacter les opposants au Triumvirat, n'est-ce pas ?

Tom acquiesça.

Sliter passa sa longue langue sur ses lèvres :

– Je suis ce contact. Le Triumvirat ayant décidé de tuer tous les mages de haizda, il est désormais mon ennemi. Ce qui fait de nous des alliés.

Il nous salua de la tête l'un après l'autre. Il haletait légèrement, à la manière d'un chien. Ou d'un loup. Quand son regard se posa sur moi,

je tressaillis.

– La mort de Lenklewth modifie-t-elle la situation ? s'enquit Tom. Le Triumvirat changera-t-il quand il sera remplacé ? Abuskai ne le croyait pas.

– Je ne le crois pas non plus, jeune humain. Chacun de ses membres est choisi parmi les Hauts Mages selon un ordre hiérarchique. La plupart partagent le même rêve de conquêtes et d'expansion. Abuskai était le seul, à ma connaissance, à penser différemment. Comme je te l'ai dit, il est le lien entre moi et les groupes dissidents.

– Vous combattriez votre propre peuple ? reprit Tom.

– Je l'ai déjà combattu. J'ai tué des assassins Shaiksa. Ils ne l'ont pas oublié. Ils ne cessent de me pourchasser. Toi aussi, tu es condamné : tu as tué un Shaiksa. Et Grimalkin. Ils veulent se débarrasser également de la petite sorcière, ajouta-t-il en désignant Alice. Mais nous, les mages de haizda, sommes différents. Nous ne tenons pas compte du passé. Je sais que tu as tué l'un des nôtres, dans ton pays, je ne réclame pas vengeance. Ce qui est fait est fait.

Tom haussa les épaules :

– Il s'apprêtait à tuer Jenny et il m'aurait tué aussi. Je n'avais pas le choix.

– Tu étais dans ton droit. Tu as agi selon tes lois.

Le mage fixa sur Tom un regard brillant d'intelligence :

– Mais lui n'avait pas le droit d'user des purrai à son gré. Il avait déjà fait trois victimes quand tu l'as rencontré. Un bon mage de haizda prend soin de son bétail humain. S'il en perd, c'est habituellement par accident. Celui que tu as tué était jeune, seulement en troisième année de noviciat. Il était excusable.

Alice intervint pour la première fois :

– En ce cas, pourquoi est-il venu seul dans le Comté, alors que sa formation était incomplète ?

– Il fuyait notre territoire. Je vous l'ai dit : les mages de haizda sont pourchassés par les agents du Triumvirat. Ils n'aiment pas notre indépendance. Nous opérons loin de Valkarky, hors de leur contrôle. Ceux qu'ils ne peuvent contrôler, ils tentent de les tuer.

– Et que devez-vous dire à Tom ? reprit Alice. Vous êtes notre contact et notre allié. Mais il y a autre chose, n'est-ce pas ?

De nouveau, Sliter se lécha les lèvres :

– L’armée des Kobalos a déjà traversé la Shanna. Tandis que nous parlons, vos soldats tombent, en pleine déroute. L’avance régulière à travers les territoires humains va se poursuivre pendant les mois d’hiver. Et le Triumvirat va prendre rapidement votre armée à revers, en passant par l’entre-monde. Vous ne serez plus en sécurité nulle part. Et tu seras leur première cible.

Le mage désigna Tom avant de poursuivre :

– Tu as tué un assassin Shaiksa et pénétré dans nos terres à la tête d’une armée. Tu as tué un membre du Triumvirat. Tu représentes une menace qui doit être éliminée. Ils vous envahiront pour vous liquider, toi et ton peuple.

Il y eut quelques instants de silence. Alice tendit le bras devant moi pour prendre la main de Tom.

Et quand celui-ci intervint de nouveau, le cœur me manqua.

– Je ne dois peut-être pas retourner dans le Comté, déclara-t-il. Ainsi, ils ne pourchasseront que moi, et personne d’autre ne sera en danger.

– Il est impossible d’échapper au Triumvirat. Ils te retrouveront, où que tu ailles. Cela ne sauvera pas le Comté pour autant : c’est là que vit Grimalkin, qu’ils veulent détruire aussi ; ainsi que toi, ajouta-t-il avec un signe de tête en direction d’Alice. Ils connaissent le pouvoir des sorcières de Pendle ; ils les attaqueront également. Ils projettent de conquérir et gouverner toute la Terre, mais le Comté est maintenant leur première cible.

– Savez-vous quand et comment ils vont frapper ? demanda Tom. Enverront-ils des guerriers ou des mages ?

– Je tâcherai de m’informer, promit Sliter. Si je réussis, je préviendrai Grimalkin, qui te contactera par l’intermédiaire de la petite sorcière.

Tom m’avait appris que les sorcières utilisaient des miroirs pour communiquer à distance. Décidément, cette affaire ne me plaisait pas du tout. Nous avons des sorcières pour alliées, et maintenant cette bête semblait être de notre côté. Je m’attendais à affronter des dangers en devenant l’apprentie d’un épouvanteur. Je n’avais pas imaginé ça !

– Une fois encore, jeunes humains, voulez-vous du ragoût ? Sinon, il sera perdu.

– Oui, dit Tom. J'en veux bien, s'il vous plaît.

Le mage se retourna pour fouiller dans un sac, me laissant voir pour la première fois sa longue queue, couverte de poils courts et recourbée jusqu'en haut de son dos. Elle sortait par une fente à l'arrière de son manteau. Il tendit alors deux bols à Tom et à Alice.

Je me replongeai dans mes sombres pensées. J'avais espéré retrouver la relative sécurité du Comté. Je m'étais presque convaincue que les craintes de Grimalkin étaient injustifiées, que les Kobalos ne vaincraient pas les armées humaines. J'avais espéré reprendre tranquillement mon entraînement.

En réalité, à l'instant où Tom avait abattu l'assassin sur la rive de la Shanna, il était devenu une cible pour les autres membres de la confrérie des Shaiksa. Puis il avait mené l'attaque de l'autre côté de la rivière. Les mages kobalos le savaient, spécialement ceux qui siégeaient au Triumvirat.

Je prenais conscience de l'horrible vérité. Tom ne serait jamais en sécurité. La guerre allait nous rattraper, bien plus vite que nous ne l'avions envisagé.

Le corps dans le sac

THOMAS WARD

Nous regagnâmes le Comté, et j'étais aussi heureux que Jenny de rentrer. Je me sentais en sécurité dans la vieille maison entourée de ses jardins, sous la protection du gobelin. Et j'avais oublié combien les petits déjeuners qu'il nous préparait étaient bons. Le premier matin, le bacon était cuit à la perfection.

Il faisait doux pour un début d'octobre, le soleil dispensait encore un peu de chaleur. Pour le moment, la main de glace de Golgoth ne s'était pas étendue jusqu'ici.

C'était une bonne chose que Jenny reprenne son entraînement. Mais nous n'avions plus le loisir de creuser des fosses à gobelins ni de lancer la chaîne d'argent contre le poteau. Mes leçons théoriques elles-mêmes durent s'espacer. Le travail s'était accumulé en notre absence. Il ne se passait pas un jour sans que la cloche sonne au carrefour des saules. Jenny allait expérimenter pleinement la vie d'épouvanteur.

Pendant ce temps, le danger approchait, telles les noires nuées d'une tempête d'hiver.

J'aurais aimé retourner à la ferme où j'avais grandi et revoir mes deux frères, James et Jack, ainsi que sa femme Ellie et leurs enfants. Malheureusement, j'étais trop occupé. Mon premier devoir était de protéger les gens des menaces de l'obscur ; ma famille passait au second plan. J'écrivis toutefois à Judd, au moulin au nord de Caster. Je le remerciai d'avoir gardé un œil sur Chipenden et pallié en partie mon absence. Je le tins aussi au courant de l'avancée des Kobalos.

Mes journées étaient si chargées que je n'avais guère le temps d'y penser. Mais, la nuit, je me tournais et me retournais de longues heures dans mon lit, en essayant d'imaginer quand et comment l'ennemi frapperait.

Mon seul rayon de lumière, dans ces heures sombres, était Alice.

C'était un tel bonheur de l'avoir de nouveau à la maison ! La voir là, lui parler, suffisait à illuminer mes journées. J'avais repoussé mes doutes à son sujet. Le passé était derrière nous, inutile d'y revenir. Nous étions heureux ensemble et je ne devais penser qu'à l'avenir.

Nous n'avions aucune nouvelle de Grimalkin. J'avais espéré qu'elle contacterait Alice, mais elle devait être au cœur du danger, occupée à repousser l'ennemi. Elle pouvait tout aussi bien être morte, balayée avec notre armée par la horde sauvage des Kobalos.

Puis, un matin, un garçon du petit village de Wood Plumpton se présenta, porteur d'une missive urgente. Ces messagers redoutaient habituellement de rencontrer un épouvanteur dans la grisaille de l'aube. Soit ils osaient à peine parler, soit ils déballaient leur discours à une telle vitesse que je n'en comprenais pas un mot et devais les faire répéter.

Quand Jenny et moi apparûmes au carrefour des saules, nous découvrîmes un gamin au visage piqueté de taches de son. Sans prendre le temps de saluer ni de se présenter, il me tendit une enveloppe adressée à *Thomas J. Ward, l'Épouvanteur de Chipenden*.

– De la part de ma mère, dit-il.

Ayant déchiré l'enveloppe, je lus ce qui suit :

Cher monsieur Ward,

On me soupçonne d'avoir assassiné mon mari. Il est aussi mort qu'on peut l'être, et je ne le pleure pas, car c'était un tyran qui a fait de ma vie un enfer. Néanmoins, je ne l'ai pas tué. Il semble que la magie noire y soit pour quelque chose. Si bien qu'on m'accuse également de sorcellerie. Je vous en prie, venez vite à Wood Plumpton, car je risque d'être brûlée vive. Vous verrez que je ne suis pas sorcière, et votre avis, en tant qu'épouvanteur formé par John Gregory, fera tomber les charges contre moi. Votre maître était tenu en haute estime au village.

Bien à vous,

Annabelle Grayson

– Attends-moi ici, petit, dis-je au gamin. Nous remontons prendre quelques affaires, et nous partirons dans l'heure pour venir en aide à ta mère.

J'avais souvent accompagné mon maître dans des circonstances

analogues. Il classait ces personnes dans une catégorie appelée « les faussement accusées ». J'espérais en savoir assez pour régler cette affaire ; ce serait un bon entraînement pour Jenny.

Tandis que nous remontions à la maison, je lui donnai la lettre à lire.

Des criaillements me firent lever la tête : un vol d'oies sauvages filait vers l'ouest, du côté des marécages. Elles étaient arrivées du nord un mois plus tôt et resteraient au Comté jusqu'au printemps. Elles aussi annonçaient l'approche de l'hiver.

Quand il serait là, les mois sombres et froids nous apporteraient un autre danger : la menace de Golgoth. Si les Kobalos gagnaient la guerre, ce nouvel hiver ne finirait jamais, entraînant la famine et la mort.

– Comment sais-tu si une femme est sorcière ou pas ? demanda Jenny en me rendant le papier.

– Près d'une créature de l'obscur, je ressens une impression de froid. Pas toi ?

Jenny fit non de la tête d'un air embarrassé, comme si elle craignait de me décevoir. Ce n'était pas un problème pour moi, elle possédait d'autres dons.

– Ce n'est qu'un des signes, cela ne forme pas une preuve suffisante, repris-je. Je me suis parfois trouvé en présence de sorcières sans être pris du moindre frisson. Nous interrogerons cette femme et tâcherons de découvrir la vérité.

Je m'efforçais toujours d'avoir l'esprit ouvert. Il s'agissait probablement d'une faussement accusée, mais il se pouvait qu'elle soit réellement sorcière et qu'elle ait écrit cette lettre pour endormir mes soupçons et sauver sa peau.

– Tu ressens cette impression de froid près d'Alice ? demanda Jenny.

Sa question me décontenança.

– Non. Peut-être parce que je l'ai connue avant qu'elle devienne sorcière. Ou peut-être parce qu'elle est une sorcière de la Terre.

– Une sorcière de la Terre ? Tu ne m'as jamais parlé de ça. Tu dois pourtant m'apprendre toutes ces choses-là !

– Je ne t'en ai pas parlé parce que c'est nouveau pour moi. Mon

propre maître ne m'en a jamais rien dit. Jusqu'à présent, semble-t-il, cette catégorie n'existait pas. Tout ce que je sais, c'est qu'Alice utilise les pouvoirs de la terre et travaille avec Pan. Elle n'a rien à voir avec les sorcières du sang ou des ossements.

– Je n'ai jamais rien ressenti de mauvais en sa présence, admit Jenny. Peut-être est-elle assez puissante pour s'entourer d'un bouclier protecteur ?

Supposant qu'elle cherchait à déprécier Alice, je ne répondis rien.

Je pris mon sac et mon bâton, ainsi que quelques provisions pour la route. Alice avait laissé un mot sur la table de la cuisine.

Le message était bref :

Prends garde, Tom.

Ai contacté Grimalkin grâce au miroir. Elle va bien, mais notre armée est décimée. Ils se préparent à une grande bataille qu'ils ne peuvent se permettre de perdre. Elle a besoin d'un soutien magique, et je pars demander leur aide aux sorcières de Pendle. Je reviens dans un jour ou deux.

Tu me manques.

Alice

Je pliai le papier et le fourrai dans ma poche. Voilà qui ajoutait à mes inquiétudes. Pendle était un endroit dangereux. Les trois principaux clans s'affrontaient souvent, et je doutais que les sorcières considèrent d'un œil bienveillant la requête de Grimalkin et la démarche d'Alice. Toutes deux avaient là-bas autant d'ennemies que d'amies. Je me rassurai à l'idée qu'Alice disposait de puissants pouvoirs et qu'elle était capable de se débrouiller seule.

Nous retournâmes au carrefour où le garçon nous attendait.

– Comment t'appelles-tu ? demandai-je.

– Josh.

– Eh bien, Josh, j'espère que tu es bon marcheur. Je suis désolé pour ton père. Mais nous allons gagner ton village aussi vite que possible pour tâcher de disculper ta mère.

Il acquiesça d'un signe de tête, et nous nous mîmes en route. Wood

Plumpton était une petite bourgade au nord de Priestown. J'y étais passé deux ou trois fois avec mon maître. Je partis d'un bon pas pour arriver avant qu'on ait dressé le bûcher.

Nous y fûmes en fin d'après-midi, et Josh nous fit traverser le cimetière pour nous conduire chez le maire, qui avait arrêté la présumée coupable.

Désignant un rocher au-delà d'une rangée de pierres tombales, je dis à Jenny :

– Tu vois ça ?

– Il est posé sur une tombe ! s'étonna-t-elle.

– La tombe d'une sorcière. Elle est enterrée la tête en bas ; comme ça, si elle tente de se frayer un chemin jusqu'à la surface, elle creusera vers le centre de la terre. Le rocher est là au cas où elle se retournerait. À Chipenden, on ferme les fosses avec des barres de fer, mais une grosse pierre, c'est moins cher. Je suis revenu ici avec John Gregory pour vérifier si la sorcière était bien enfermée. Mon maître a assuré aux autorités locales qu'elle l'était. C'est une sorcière morte très affaiblie. Elle ne pose plus aucun problème.

– Beaucoup sont dangereuses ?

– Peut-être une sur vingt... La plupart d'entre elles, à Pendle, se trouvent dans la Combe aux sorcières. Elles rampent à la nuit tombée, à la recherche de vers et de limaces. Certaines mangent des souris ou des rats. Seules une ou deux sont vraiment fortes, mais cela suffit à faire de la Combe un lieu très dangereux. Elles courent plus vite qu'un être humain ordinaire et, si elles en attrapent un, elles le vident de son sang avant de le mettre en pièces.

Jenny frissonna, et je conclus :

– C'est pourquoi les épouvanteurs de Chipenden ont toujours enterré les sorcières les plus puissantes dans leur jardin et fermé leurs tombes avec de solides barres de fer.

Je frappai bientôt à la porte du maire.

Sachant par expérience que ce genre de poste attire des bigots et des bravaches, je m'attendais à voir apparaître un lourdaud pompeux et suffisant. Or, l'homme qui m'accueillit avec un sourire amical était visiblement d'une tout autre étoffe.

– Monsieur Ward ? Je suis M. Baxton. Mme Grayson est dans une cellule, et, avant que vous lui parliez, j'aimerais vous montrer le corps

de son mari.

– Volontiers, dis-je.

Au moment de contourner sa maison, il fronça les sourcils :

– Vous seul, monsieur Ward. Je ne pense pas que le garçon ou la jeune fille devraient voir ça.

– Je suis d'accord en ce qui concerne le jeune Josh, monsieur. Mais Jenny est mon apprentie et elle doit être présente. Notre métier nous met souvent face à des réalités terribles. Une partie de la formation consiste à s'y accoutumer.

Il secoua la tête d'un air sombre :

– Si vous le dites... Je dois vous avertir que c'est la pire chose qu'il m'ait été donné de voir.

Laissant Josh, nous suivîmes Baxton jusqu'à une remise située à l'arrière de la maison. Il alluma une lanterne, ouvrit la porte et nous conduisit dans la demi-obscurité. À peine entré, je fus assailli par l'odeur de putréfaction et le bourdonnement des mouches.

Un grand sac de jute fermé par une ficelle gisait sur le sol, couvert de grosses mouches bleues. Le sang qui avait suinté formait en dessous une mare brunâtre.

– Voilà, dit l'homme. Regardez. C'est moi qui ai mis le corps dans le sac, et je n'y jetterai pas un coup d'œil de plus. Quand vous l'aurez examiné, le fossoyeur s'en occupera. Il sera là dans une heure.

Il me tendit la lanterne, que je passai à mon apprentie. Puis je dénouai la ficelle, dérangeant une nuée de mouches qui s'éleva en un nuage vrombissant. La puanteur était atroce, et mon estomac se souleva.

– Lève la lanterne plus haut, dis-je à Jenny. L'instant d'après, je me détournai pour vomir. Le sac était rempli de fragments de chair et d'os, certains pas plus gros qu'un ongle.

La promesse

THOMAS WARD

Jenny étant prise de nausées elle aussi, je lui ôtai la lanterne des mains et l'envoyai dehors. Quand j'eus repris le contrôle de mon estomac, j'examinai de nouveau les restes sanglants et refermai le sac avec la ficelle.

Puis je rejoignis Baxton :

– Vous avez raison, ce n'est pas beau à voir. Maintenant, pouvez-vous me montrer où on a trouvé la victime ?

– De l'autre côté de la mare.

Nous le suivîmes à travers le jardin.

– Il y a de la magie noire là-dessous, n'est-ce pas ? me demanda le maire. La nuit dernière, c'était la pleine lune, une période particulièrement favorable, à ce qu'on dit. Je ne vois pas d'autre explication. Aucune méthode naturelle n'aurait pu découper un corps en aussi petits morceaux. Qui aurait pu faire une chose pareille ? Il n'a été absent que quelques heures.

Je ne répondis pas, car nous approchions de la mare. L'herbe, alentour, était noircie, de même que les roseaux sur la rive la plus proche. On aurait dit que tout avait brûlé, et des poissons morts flottaient, le ventre en l'air, à la surface de l'eau.

– C'est là ? demandai-je.

Il désigna un endroit près du bord. L'herbe morte était couverte de vase, et on distinguait des parcelles d'os pas plus grosses que des rognures d'ongles.

Jenny s'immobilisa, les yeux écarquillés d'effroi.

– Qu'est-ce que M. Grayson faisait là ? repris-je.

– Il avait eu une violente prise de bec avec sa femme. Ils se disputaient comme chien et chat à longueur de journée. Il venait parfois ici pour se calmer. Je suppose que la sorcière en a eu assez – elle emmagasinait sans doute sa magie depuis des années. Je l'ai toujours trouvée plutôt avenante, mais sa colère a fini par éclater et elle a mis son mari en pièces.

Je secouai la tête :

– Annabelle Grayson n'est certainement pas sorcière. Et elle n'est pas coupable. C'est autre chose qui a tué son mari. Une entité particulièrement puissante, venue de l'obscur. Il n'y a plus rien à craindre dans l'immédiat. Personne, ici, n'est en danger. Ça ne reviendra pas, mentis-je.

– C'était quoi ? Un démon de feu ?

– Une chose de ce genre. Ils sont très rares. M. Grayson n'a pas eu de chance. Il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment, déclarai-je, mentant pour la deuxième fois.

Je rencontrai le regard ahuri de Jenny. Elle parut sur le point de parler. Devant mon froncement de sourcils, elle se tut, les lèvres pincées en une mince ligne réprobatrice. Je ne voyais pas l'intérêt d'alarmer le village avec la vérité : la créature n'était pas un démon et pouvait revenir d'un moment à l'autre.

Tout le monde, ici, était en danger. De même que tout le Comté.

Accompagné de Jenny, j'allai interroger Mme Grayson. Je ne perçus aucune sensation de froid. C'était une personne plutôt avenante, bien que remplie d'amertume. J'affirmai à Baxton qu'elle n'était pas sorcière, et il la relâcha.

Ce fut la seule bonne chose qui sortit de cette affaire : Josh retrouva sa mère, et ils retournèrent chez eux ensemble.

Comme nous ne pouvions pas regagner Chipenden avant la nuit, Jenny et moi campâmes à la lisière d'un bois, et j'allumai un feu.

– Que préfères-tu ? demandai-je à mon apprentie, tout en connaissant déjà la réponse. Du fromage sec ou un bon lapin ?

Elle fit la grimace :

– Je déteste ce fromage ! Mais tu peux me donner du lapin tous les jours.

Nous piégeâmes donc deux lapins, que nous fîmes rôtir sur le feu. Il faisait presque noir, et l'air fraîchissait rapidement.

– Ça aide, de manger du fromage avant de combattre l'obscur ? m'interrogea Jenny.

– Mon maître le pensait, bien que ce ne soit pas seulement une question de fromage. Il vaut toujours mieux affronter l'obscur après un repas léger, où on n'a mangé que ce qu'il faut pour conserver ses forces. John Gregory avait repris les habitudes de son propre maître, et il aimait notre fromage du Comté.

– Tu crois qu'ils sont cuits ? reprit Jenny en désignant les lapins. Je meurs de faim.

Nous savourâmes bientôt notre souper, les doigts pleins de jus odorant.

Après un temps de silence, Jenny reprit :

– Tu vas me garder comme apprentie, hein ?

– Bien sûr. Du moins, si tu ne te montres pas trop effrontée.

– C'est que... Alice ne m'aime pas.

– Tu te fais des idées, Jenny.

J'avais beau savoir que c'était vrai, j'espérais toujours améliorer leurs relations.

– Elle t'a sauvée quand tu étais aux mains de Sliter, notai-je.

Jenny approuva de la tête :

– Ça me donne meilleure opinion d'elle. Mais, dans un cas comme celui-ci, elle serait venue au secours de n'importe qui. Tu peux me promettre une chose, Maître ?

Le mot me fit rire :

– C'est la première fois que tu m'appelles Maître. Tu te moques de moi ?

– Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieuse. Je t'ai donné ce titre parce que je veux que tu te souviennes de cet instant et de la promesse que tu vas me faire.

Cette façon de me pousser dans mes retranchements me déplut ; en même temps, je lisais dans ses yeux une extrême gravité.

– Une promesse ? répétais-je, sans rien laisser paraître.

– Si Alice te demande de me renvoyer, tu refuseras. Tu me le promets ?

– C'est une promesse facile à tenir ! Premièrement, Alice ne me demandera jamais ça. Deuxièmement, même si elle le faisait, je refuserais. Tu es mon apprentie, et je suis responsable de toi. Il est de mon devoir de te donner une solide formation et de faire de toi un bon épouvanteur. Rien ni personne ne m'en empêchera. Alors, cesse de te tourmenter. Je te le promets.

Nous continuâmes de manger en silence. Puis Jenny m'adressa un sourire timide. Elle semblait plus détendue, et je fus heureux de l'avoir rassurée.

– Je ne savais pas qu'il existait des démons de feu, reprit-elle soudain.

– Oh, il y en a. J'en ai vu quelques-uns, en Grèce, avec mon maître. Cela dit, ce n'est pas l'un d'eux qui a tué M. Grayson. On n'en trouve pas au Comté, le climat est trop humide.

– Donc, tu as menti au maire ! Pourquoi ?

– Pour le rassurer, lui et tous les habitants de Wood Plumpton. C'est préférable. La vérité est beaucoup plus inquiétante. Seulement, je suis épouvanteur et tu es mon apprentie. Nous devons donc affronter ça, en dépit de notre peur.

– Alors, qu'est-ce qui a mis le corps en pièces et brûlé l'herbe au bord de la mare ?

– L'herbe n'a pas été brûlée par le feu mais par un froid intense. La mare a sans doute gelé en une seconde, ce qui explique les poissons morts. C'est l'œuvre de Golgoth.

Le dieu boucher

THOMAS WARD

— **G**olgoth ? s'exclama Jenny. Tu es sûr ?

— D'après ce que j'ai vu dans ce sac, j'en suis presque certain. À la fin de ma première année d'apprentissage, je me suis trouvé face à face avec cet Ancien Dieu, dans un très vieux tumulus, sur la lande d'Anglezarke.

— Là où ton maître avait cette maison d'hiver dont tu m'as parlé ? m'interrompt Jenny.

— Oui. C'est là que j'ai passé mon premier hiver avec John Gregory. Morgan, un de ses anciens apprentis, s'était allié à l'obscur. Désirant devenir un mage puissant, il avait convoqué Golgoth pour qu'il le remplisse de magie noire. Je te raconterai cette histoire un jour – ou bien tu la liras dans mes notes. En résumé, elle finit très mal. Golgoth souffla sur Morgan un froid intense, qui le gela jusqu'à l'os avant de le faire exploser en mille éclats. On appelle généralement Golgoth le Seigneur de l'Hiver. Mais les conteurs du Comté se transmettent de génération en génération un autre nom, moins connu : le Dieu Boucher. Parce que ses victimes évoquent les balayures sur le sol d'une boucherie. Golgoth voulait rester et dévaster le Comté. Ses plans ayant été contrecarrés, il a dû retourner dans l'obscur. J'ai eu beaucoup de mal à sortir du tumulus. Pendant ce temps, les restes de Morgan avaient commencé à dégeler. Ils étaient semblables au contenu du sac. Donc, oui, je suis presque sûr que Golgoth est passé par là.

— Pourquoi s'en est-il pris à M. Grayson ? Pourquoi lui ?

Je haussai les épaules :

— Sans doute par hasard. Golgoth s'est allié à Talkus, le dieu des Kobalos. Et, comme nous l'a dit Sliter, nos ennemis commencent à s'infiltrer dans le Comté. Ils savaient que, en tant que principal

épouvanteur de la région, je viendrais enquêter. Ils m'adressent un avertissement. Golgoth a toutes les raisons de me haïr – et de haïr le Comté : l'obscur y a été repoussé bien des fois. Le Fléau, une puissante entité démoniaque, a été détruit à Prieststown. Morwène, la plus redoutable des sorcières d'eau, est morte au nord de Caster. Et Siscoll, le dieu vampire, a été abattu juste de l'autre côté de la frontière. L'obscur veut sa revanche.

– Golgoth pourrait nous atteindre ? Là ? Tout de suite ?

Il m'aurait été difficile de nier. Mon apprentie méritait de connaître l'entière et sinistre vérité – du moins ce que j'en savais.

– Oui, en théorie. Il est entré une fois dans le Comté, il peut certainement recommencer. Le problème est que j'ignore comment il pénètre dans notre monde. Morgan s'est servi d'un grimoire pour le convoquer. Une fois appelé, il aurait pu rester sur terre indéfiniment et y instaurer un nouvel Âge de Glace. Les habitants, décimés par la famine, auraient dû retourner vivre dans des cavernes. Mais l'Ancien Dieu s'était matérialisé dans un pentacle dont il ne pouvait pas sortir. Et il a dû retourner dans l'obscur. Il n'existait qu'une copie de ce grimoire, qui a été détruite. Golgoth n'a donc pas été convoqué depuis le Comté. Ce serait l'œuvre des mages kobalos ? À moins que Talkus ne s'en soit mêlé ? Tu vois, je réfléchis à haute voix ; ce ne sont que des spéculations. Grimalkin, Alice ou Sliter en savent peut-être davantage...

Je m'efforçai de sourire avant de conclure :

– De toute façon, on ne fera rien de plus pour l'instant. Alors, allons dormir !

– Parce que tu crois que je vais dormir, après ça ? se récria Jenny.

Attaque nocturne

JENNY CALDER

Au cours du mois suivant, Golgoth frappa encore à deux reprises.

La première attaque, identique à celle contre M. Grayson, eut lieu moins d'une semaine plus tard. Un fermier qui ramenait ses vaches au crépuscule fut mis en pièces. Nous pûmes observer ses restes : les mêmes fragments de chair et d'os contenus dans un sac. Golgoth faisait honneur à son nom de Dieu Boucher.

La deuxième, qui se passa à l'époque de la pleine lune dans la boutique d'un barbier, fut différente. Et elle eut un témoin. Le propriétaire, George Smith, était sorti chercher de l'eau, laissant son client, un certain Brown, assis sur son fauteuil. En revenant, le barbier entendit un bruit de verre brisé, accompagné d'un cri terrible, qui cessa d'un coup.

Il était midi, mais, au grand effroi de George Smith, la moitié de sa boutique était dans le noir. Le grand miroir, face à son client, avait explosé, projetant des éclats de verre un peu partout. Brown était assis, rigide, et sa tête toute blanche semblait couverte de givre. Puis elle s'effrita et tomba sur le sol comme des morceaux de glace. Sous les yeux horrifiés du barbier, une fontaine de sang jaillit du cou de la victime. Puis l'obscurité se résorba, et le soleil éclaira de nouveau la pièce.

Cette fois, les fragments n'emplissaient qu'une petite partie du sac. Tom m'épargna la vision de ces débris d'os et de cervelle, ainsi que de ce corps sans tête. J'étais cependant présente quand il interrogea le barbier.

– Réfléchissez tranquillement, lui dit-il. Vous rappelez-vous un détail particulier à propos de cette étrange obscurité qui avait envahi votre boutique ?

L'homme ne répondit pas tout de suite. Ses mains tremblaient rien

qu'à cet horrible souvenir.

– Il y a bien quelque chose, commença-t-il enfin. Mais je me demande si je ne l'ai pas imaginé...

– Continuez, le coupa Tom. Dites-moi seulement ce que vous pensez avoir vu.

– Un instant, j'ai cru voir deux yeux rouges qui me fixaient dans le noir.

L'attaque suivante eut le lieu le 31 octobre, la nuit d'Halloween. Et, cette fois, ce n'était pas Golgoth.

Alice était repartie à Pendle – soi-disant pour négocier avec les clans et les inciter à nous soutenir contre les Kobalos. C'est ce qu'elle avait laissé entendre. Moi, j'avais des doutes. Halloween est le plus important sabbat des sorcières, et Alice en était une. Tom lui-même devait en convenir. Elle dansait probablement autour du feu avec ses sœurs, en invoquant les pouvoirs de l'obscur.

À la réflexion, je ne le pensais pas vraiment, même si l'idée m'avait traversé l'esprit – je considérais toujours Alice comme le plus grand obstacle à mon apprentissage. Elle aurait sûrement voulu avoir Tom pour elle toute seule, dans cette maison de Chipenden. Ces pensées amères tournaient encore dans ma tête quand je finis par m'endormir.

Je fus réveillée par des coups contre ma porte. Tom m'appelait :

– Jenny ! Habille-toi et descends tout de suite !

J'entendis ses bottes marteler les marches de bois. Il avait l'air alarmé, aussi je m'habillai en vitesse et le rejoignis en bas. Il était devant la porte de derrière, son bâton à la main, le fourreau de la Lame-Étoile à l'épaule.

– Le village est menacé, il faut prévenir les gens. Prends ton bâton et cette lanterne, et suis-moi !

Une minute plus tard, nous dévalions le sentier menant à Chipenden. Je me demandais comment Tom avait découvert le danger. Je soupçonnais Alice de lui avoir transmis l'information avec un miroir.

– Qu'est-ce que c'est, Tom ? Quelqu'un t'a averti ?

Je crus d'abord qu'il ne répondrait pas.

– C'est un de mes dons, Jenny, dit-il enfin. Je sens la présence des Kobalos dans le Comté. Le village est visé. Si je me trompe, ça coûtera

une nuit blanche aux villageois. Si j'ai raison, ça leur sauvera la vie.

Tom courut droit chez le forgeron et cogna contre la porte. Le gros homme était considéré comme le chef du village.

– Vous voulez défoncer ma porte, ou quoi ? rugit-il en ouvrant.

Puis il se reprit :

– Oh, c'est vous, Maître Ward !

– Une troupe en armes remonte la vallée, haleta Tom. Elle va faire un massacre. Il faut réveiller et éloigner tout le monde.

Le forgeron était la seule personne que John Gregory pouvait presque considérer comme un ami, car il avait travaillé aux fosses des sorcières et forgé les lames des bâtons. Il avait vu Tom grandir, l'apprenti de treize ans devenir le nouvel Épouvanteur. Il prenait toujours ses avertissements au sérieux.

– Je me charge de ce côté de la rue, décida-t-il. Prenez l'autre ! On va les rassembler sur la place.

Nous commençâmes aussitôt à tambouriner aux portes. La première s'ouvrit sur un homme qui nous menaça du poing. J'entendais des enfants pleurer à l'étage, et une voix de femme qui tentait de les apaiser.

– Il y a danger, dit Tom. Nous évacuons le village. Amenez votre famille sur la place. On part dans dix minutes.

– Danger ? Quel danger ? Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? Je te connais, tu es le gosse qui travaillait pour le vieux Gregory.

Tom désigna la silhouette massive, de l'autre côté de la rue, éclairée par une lanterne haut levée :

– Ce sont les ordres du forgeron. On se rassemble immédiatement. Si vous restez, vous serez tous massacrés dans vos lits.

Sans attendre davantage, nous courûmes à la maison suivante, laissant l'homme bouche bée sur le pas de sa porte. On n'avait pas le temps de discuter. Mais le message fut entendu, car la place s'emplit bientôt de gens paniqués qui criaient, pleuraient ou protestaient.

Il fallut presque un quart d'heure avant que le village soit réuni. Quand nous approchâmes, tous les visages se tournèrent vers nous. Le forgeron leva le bras pour réclamer le silence et déclara :

– Certains d'entre vous connaissent ce jeune homme. C'est Tom

Ward, qui fut l'apprenti de M. Gregory pendant quatre ans. Il est maintenant le nouvel Épouvanteur, et poursuit le bon travail de son maître en veillant sur notre sécurité. Il nous a prévenus qu'un groupe armé arrive de l'est dans l'intention de nous massacrer. Donc, on part tout de suite. On suit la vallée vers l'ouest. On calquera notre allure sur les plus lents ; tâchez de ne pas vous faire distancer. Personne ne doit rester en rade !

Je pensais que nous allions les accompagner, mais Tom en décida autrement :

– Nous allons gagner du temps, pour qu'ils puissent s'éloigner, dit-il au forgeron. Je vais attendre ici pour retenir l'ennemi.

– Je reste avec vous, dit l'homme. Et je peux sûrement persuader quelques gars de se battre.

– Non. Prenez plutôt la tête de la colonne. Emmenez ces gens aussi loin que possible. Si je suis débordé par l'ennemi, vous devrez combattre, de toute façon. Faites-moi confiance ! Ce ne sont pas de simples soldats, ce sont des créatures de l'obscur. Ça, c'est mon boulot. Et, s'il vous plaît, emmenez mon apprentie !

Le forgeron parut mécontent, néanmoins il acquiesça.

Quant à moi, je protestai :

– Pas question ! Je veux être avec toi.

– Jenny, tu fais ce que je te dis. Mieux vaut que tu restes en sécurité.

– Je suis ton apprentie. On est supposés partager le danger, non ?

– Cette fois, c'est différent. Je ne veux pas t'avoir dans les jambes.

Cette remarque me piqua au vif. Mais, avant que j'aie pu argumenter, Tom fit signe au forgeron, qui m'entraîna aussitôt par le bras. Tom repartait déjà à grands pas, tandis qu'on me tirait dans l'autre direction.

Dix minutes plus tard, le forgeron dut me lâcher pour s'occuper d'un homme qui s'était foulé la cheville et ne pouvait plus marcher. Le soulevant comme un enfant, il le balança sur son épaule. C'était ma chance.

Je me faufilai dans l'obscurité et courus vers l'est. Je ne pouvais pas laisser Tom se battre seul.

Il me fallut encore dix bonnes minutes pour l'apercevoir, assez loin

devant moi. Il contournait un petit bois, tenant la Lame-Étoile à deux mains. Soudain, trois silhouettes sortirent de l'ombre des arbres. À en juger par leur taille et leur allure, c'étaient des Kobalos. Je n'eus pas besoin de lancer un avertissement, Tom les avait repérés. Il fit face.

Je le regardai entamer sa danse de mort, la Lame-Étoile étincelant à la lumière de la lune. Il semblait avoir retrouvé toute son ancienne énergie. Il se débarrassa très vite du premier.

Quelques secondes après, un deuxième poussa un cri aigu et tomba à genoux. Tom contrôlait la situation. Puis j'entendis un ordre guttural : des dizaines de Kobalos jaillirent du bois et foncèrent droit vers lui.

Après avoir abattu le troisième, Tom pivota sur ses talons et fila. Moi, j'étais figée d'effroi, car ils étaient bien quarante guerriers lancés à ses trousses. Il ne pourrait pas affronter autant d'adversaires à la fois. Avait-il bien estimé l'ampleur de la menace ? Si oui, il était donc prêt à offrir sa vie pour donner aux villageois le temps de fuir !

Bien qu'incapable de lui venir en aide, je n'allais pas le laisser mourir seul. Je courus pour le rattraper. Les Kobalos ne m'avaient pas encore vue, mais ils finiraient par me repérer et certains me prendraient en chasse. Néanmoins, il en resterait encore bien trop pour que Tom les combatte.

Il se dirigeait vers un lieu appelé la Pierre Levée, un ancien dolmen au sommet d'une petite colline. On en trouvait beaucoup, dans les environs. Elles dataient d'un temps où les gens d'ici étaient encore chasseurs-cueilleurs.

Tom grimpa sur la butte et, se plaçant à droite du dolmen, son épée dans la main droite, il fit face. Avait-il l'intention de résister là ? Il dominerait les Kobalos, ce qui lui donnerait un léger avantage.

C'est alors qu'il lança un appel. Je crus qu'il s'adressait aux Kobalos, qui approchaient à grande vitesse. Puis il cria de nouveau, un seul mot que le vent emporta. J'eus le temps de le saisir au vol :

Kratch !

Alors, je compris. Le dolmen était situé sur un ley, une de ces routes secrètes qui permettent aux gobelins d'aller d'un lieu à un autre en un clin d'œil. Tom appelait le gardien de notre jardin.

Et il apparut. C'était le gobelin chat qui nous préparait le petit déjeuner et protégeait la maison. La plupart du temps, il restait invisible, je ne l'avais aperçu qu'une ou deux fois. Il ressemblait à un

gros matou roux. Sauf qu'il était à présent complètement transformé.

C'était une créature gigantesque, d'où émanait une aura de pouvoir. Même à quatre pattes, il arrivait aux épaules de Tom. Deux redoutables crocs incurvés, aux extrémités pointues, dépassaient de sa mâchoire. Sa fourrure rousse était hérissée, et son œil droit rougeoyait comme une braise. Il bondit aussitôt vers ses proies. Quelques Kobalos tentèrent de faire demi-tour. Mais le goblin était trop rapide.

En trois gifles de son énorme patte, il fit valser les trois premiers. Il saisit le suivant entre ses mâchoires et le coupa en deux. Puis il parut se dissoudre ; transformé en une tornade de feu, il renversa les autres guerriers. Des chairs sanglantes et des fragments d'os voltigèrent dans les airs, qui s'emplirent de cris et de gémissements.

La plupart des attaquants furent détruits en quelques secondes. Le vortex flamboyant se lança à la poursuite des fuyards. Aucun d'eux n'en réchappa.

Il changea alors de direction, et mon estomac se noua, car il avançait droit sur moi. Sans doute me prenait-il pour une ennemie, il allait me réduire en pièces et absorber mon sang jusqu'à la dernière goutte. Je restai immobile, pétrifiée de terreur.

Tom appela de nouveau le goblin par son nom. Mais rien ne pouvait plus arrêter son élan. Il était presque sur moi, maelstrom d'énergie embrasée. Je fermai les yeux et attendis la mort.

Soudain, une rafale de souffle chaud me passa sur le visage, une haleine à l'odeur de sang. Puis tout se tut, et je n'entendis plus que le chuchotement du vent dans les branches.

J'ouvris les yeux. Le goblin était parti ; Tom marchait vers moi, la mine courroucée.

– Tu n'apprendras donc jamais à obéir ? gronda-t-il, tandis que nous repartions pour rejoindre les villageois. Quand je dis que je ne veux pas t'avoir dans les jambes, je sais de quoi je parle. Le goblin est dangereux ; assoiffé de sang comme il l'était, il aurait pu te tuer. Tu as eu de la chance : il a entendu mon ordre et t'a reconnue au dernier moment.

Nous continuâmes sans parler, et le silence devint bientôt embarrassant. Pour le briser, je risquai une question :

– Tu peux m'expliquer un peu mieux comment tu as su que le village allait être attaqué ?

– C'est grâce à un don que j'ai. Tu te souviens du vartek que j'ai

traqué, en août dernier ? C'est le même procédé. Je me réveille au milieu de la nuit, et j'ai conscience d'un danger. Je sais aussi où il se tient. Je suppose que les mages kobalos ont utilisé l'entre-monde pour introduire leurs guerriers directement dans le Comté. J'ai localisé le taillis où ils se rassemblaient ; malgré tout, j'ignorais quelle était leur cible. Notre maison ou Chipenden tout entier ? De ça, je n'étais pas encore sûr. J'ai finalement estimé que c'était le village. Un jour, Lukraste m'a montré l'avenir. Dans cette horrible vision, j'arrivais trop tard, tous les habitants avaient été massacrés, et j'assistais aux derniers instants du forgeron. C'est pourquoi j'ai tout de suite pensé à faire appel au gobelin. Il me fallait simplement entraîner les Kobalos jusqu'au ley où il pourrait me rejoindre.

– Pourquoi Sliter et Grimalkin ne nous ont-ils pas prévenus ?

– Ils ne peuvent pas tout prévoir, et on n'a plus aucun contact avec eux depuis un bon moment. On risque d'être bientôt en difficulté.

Miroirs

JENNY CALDER

Alice rentra de Pendle le lendemain matin. Tom et elle paraissaient vraiment heureux de se revoir. Ils s'étreignirent longuement, chuchotant si bas que je ne pouvais rien saisir. Puis ils allèrent dans la cuisine, et Tom me fit signe de les suivre.

– Alice va communiquer avec Grimalkin à l'aide d'un miroir, selon la technique des sorcières. C'est une chance pour toi de voir comment ça marche.

Ce n'était sûrement pas normal, pour un épouvanteur, de participer à une pratique de ce genre, mais nous avions besoin d'informations, et ça faisait partie de mon apprentissage. Je m'approchai donc de la table, et nous nous assîmes face à l'âtre. Dehors, il faisait de plus en plus froid. Il avait gelé pendant la nuit.

Alice avait déjà installé le miroir. C'était un grand objet carré d'au moins un pied de côté. La paume gauche posée sur la vitre, elle commença à marmonner une incantation. Rien ne se passa. Elle retira la main, souffla sur sa paume et la replaça.

Cette fois, le miroir se mit à scintiller. Alice ôta de nouveau la main, et soudain Grimalkin fut là, qui nous regardait. Elle semblait hagarde, et son front était maculé de sang. Puis l'image sauta, se troubla.

Alice se pencha pour souffler sur la surface de verre jusqu'à ce qu'elle se couvre de buée, et elle écrivit :

**Golgoth tue dans le Comté.
Comment est-il arrivé ici ?**

Le miroir s'éclaircit lentement, et les mots s'effacèrent. La bouche de

Grimalkin s'approcha à son tour, et la buée se reforma. Elle traça alors ces mots :

*C'est un tour des mages kobalos.
sur la lande d'Anglezarke.
Il frappe depuis le Quignon de Pain.*

Qu'est-ce que ça signifiait ? Mon air ahuri amusa Tom.

– Le miroir nous montre les phrases à l'envers, m'expliqua-t-il. Avec un peu d'entraînement, on les déchiffre facilement. Grimalkin dit que Golgoth frappe depuis le Quignon de Pain, sur la lande d'Anglezarke, et que c'est un tour des mages kobalos.

Puis il s'adressa à Alice :

– Demande-lui comment ils font.

Il y eut un nouvel échange rapide entre Alice et Grimalkin. Voyant que je m'apprêtais à poser une question, Tom me fit signe de ne pas les interrompre. La conversation silencieuse dura un bon moment, et Tom ne m'adressa pas un regard avant qu'elle ait cessé et que l'image de la tueuse se soit effacée. Alors, il m'expliqua :

– Les sorcières lisent généralement sur les lèvres quand elles communiquent avec des miroirs, c'est plus rapide. Mais Grimalkin est loin, et l'image est mauvaise. Elles ont donc dû se servir de l'écriture. Nous avons appris que les mages kobalos ont pénétré dans le tumulus en passant par l'entre-monde. Là, ils ont créé un portail pour convoquer Golgoth depuis son domaine dans l'obscur. Ils ont agi à la nouvelle lune et à la pleine lune, les périodes les plus favorables. Pour l'instant, le dieu ne peut demeurer sur terre qu'un court laps de temps. Au solstice d'hiver, les mages emploieront leurs magies les plus puissantes pour l'installer définitivement dans le Comté.

Tom poursuivit, la mine préoccupée :

– Le Quignon de Pain est un tumulus, sur la lande, où l'on rendait jadis un culte à Golgoth. Dans l'ancien temps, au solstice, on y pratiquait des sacrifices humains. Le Seigneur de l'Hiver buvait le sang des victimes et tombait dans un profond sommeil. Les gens espéraient le tenir endormi tout au long de la saison hivernale, pour qu'il ne plonge pas le Comté dans un nouvel Âge de Glace. Le centre de son pouvoir est donc en ce lieu. Si les mages réussissent à l'installer définitivement dans le Comté, le pays appartiendra aux Kobalos avant

même que leur armée ait traversé la mer pour nous envahir. La terre gèlera et, sans récoltes, ce sera la famine. Ils ont déjà réussi à introduire une avant-garde. Une fois la région dévastée par le froid, ils ne rencontreront que peu de résistance.

Se tournant vers Alice, Tom demanda :

– Si on s'introduit dans le tumulus, sauras-tu fermer le portail ouvert sur l'obscur pour interdire le passage à Golgoth ?

Alice acquiesça sans enthousiasme :

– Sans doute. Seulement, nous devons être là au moment où les mages ouvriront le portail, car il faut qu'il soit ouvert pour que je puisse le fermer définitivement. Il faudra donc aussi tuer les mages, je devrai utiliser ma magie. Dit comme ça, ça paraît simple ; en réalité, c'est très risqué, et la synchronisation est vitale. Si on est trop lents et que Golgoth attaque, je ne donne pas cher de notre peau.

– Et Pan ? Il nous aiderait ? reprit Tom.

– Je ne peux pas lui demander ça. Si les Anciens Dieux prennent parfois parti, ils évitent la confrontation directe. Même eux peuvent être détruits. Ils préfèrent laisser les mortels combattre en leur nom.

Tom la fixa intensément :

– Es-tu prête à tenter le coup ?

– On n'a pas le choix, répondit-elle en lui prenant la main. Il faut le faire avant le solstice. Plus proche sera la date, plus fort sera Golgoth. On devra saisir la première occasion.

– Alors, on ira à Anglezarke mardi prochain, deux jours avant la pleine lune. À en juger par la date des derniers meurtres, c'est probablement le moment où ils convoqueront encore une fois Golgoth. Ça nous donne le temps de faire le voyage, et à Grimalkin celui de nous rejoindre.

– Elle est en route ? m'étonnai-je.

– Désolé, s'excusa Tom. Avec tout ça, j'ai oublié de te le dire. L'armée des Kobalos s'est introduite profondément dans les royaumes du sud. Les humains ont perdu deux grandes batailles. La deuxième a été une vraie débâcle. Une troisième se prépare dans la forêt germanique. Dès qu'elle sera achevée, victoire ou défaite, Grimalkin reviendra. Défendre le Comté lui paraît une priorité.

Nous partîmes le lendemain matin avant le jour. Notre souffle montait en buée dans l'air froid. Tom marchait à côté d'Alice, comme d'habitude, tandis que je les suivais en portant son sac. Même s'ils se tenaient parfois brièvement par la main, ils semblaient préoccupés. Pas un seul petit rire dans l'obscurité pour me tenir en éveil ! Je crus même qu'ils s'étaient querellés, avant de comprendre que c'était plus grave que ça.

Une nuit qu'ils étaient étendus l'un près de l'autre à la chaleur du feu, j'entendis Alice chuchoter :

– Je ne supporterais pas de te perdre.

Et elle se mit à sangloter.

Un frisson d'effroi me saisit. Je comprenais soudain qu'ils ne pensaient pas revenir vivants de notre expédition sur la lande d'Anglezarke. Pire encore : si je mourais, je pouvais espérer rejoindre la lumière. Tom aussi. Pas Alice. Devenue pleinement sorcière, elle était destinée à l'obscur.

Ils seraient séparés pour l'éternité.

Je ressentis une immense compassion : cette perspective devait être terrible. J'avais beau ne pas aimer Alice, je n'aurais souhaité un tel sort à personne.

La maison d'hiver

JENNY CALDER

La ligne des collines et les contours de la lande apparurent au loin, mais notre avance restait lente ; nous marchions sur une terre marécageuse, moussue et gorgée d'eau. Cependant, quand le chemin commença à monter, le froid s'intensifia, et le sol se fit moins traître sous nos pieds.

Le vent du nord qui n'avait cessé de souffler nous envoya bientôt dans la figure les premiers flocons de neige. Près d'un grand lac bordé de saules rabougris, nous dépassâmes une ferme abandonnée.

Tom et Alice firent halte pour la contempler, la mine lugubre. De tristes événements avaient sûrement eu lieu ici ; je pouvais sentir les sombres pensées d'Alice.

Désignant la clôture écroulée, les fenêtres brisées, la porte qui pendait sur ses gonds, la grange en ruine, Tom commenta :

– Voici ce qui reste de la ferme de la Lande. La dernière fois que j'y suis venu, Alice avait été confiée au couple de fermiers. Apparemment, ils ont déménagé.

– Bon débarras, lâcha Alice avec amertume, en secouant la neige de ses cheveux. Les Hurst se sont occupés de moi un certain temps. Ils étaient pauvres et avarés. J'ai passé auprès d'eux les plus tristes journées de ma vie.

Sans autre commentaire, elle repartit, Tom sur ses talons. Ils avaient beaucoup de souvenirs communs. Tom m'en dirait peut-être davantage un jour. Ou peut-être pas. L'idée me vint soudain qu'Alice, bien que sorcière, avait passé tant de temps en compagnie de Tom et de son maître qu'elle en savait sans doute plus que moi sur le métier d'épouvanteur.

Nous continuâmes le long d'un ruisseau jusqu'à un ravin étroit. Les

éboulis firent place à du rocher nu hérissé de touffes d'herbes, dont les hautes parois semblaient nous prendre en tenailles.

La maison apparut bientôt, au-dessus de nous, et elle me déplut au premier coup d'œil. En pierre noire, elle semblait accrochée à la falaise. Les fenêtres étaient si petites qu'il devait faire bien sombre à l'intérieur. D'autant qu'aucune lumière ne devait pénétrer dans ce couloir rocheux. La neige elle-même avait du mal à s'y faufiler et ne recouvrait qu'à peine le sol. Cet endroit me rendait claustrophobe. J'aimais bien mieux la maison de Chipenden, avec ses grands jardins, même si certains renfermaient des sorcières et des gobelins. Là-bas, on dominait le village, on voyait un grand ciel et les collines au loin. Ici, on vivrait comme des insectes au fond d'un trou.

En approchant, je compris que la maison ne touchait pas la falaise. Il y avait un passage, juste assez large pour qu'on accède à la porte de derrière. Ayant tiré une clé de sa poche, Tom l'ouvrit. Je le suivis à l'intérieur.

J'avais raison, il faisait très sombre. Tom me demanda son sac et en tira une chandelle. Sa lumière révéla les taches de salpêtre sur les murs et les toiles d'araignées pendant du plafond. Ça sentait le moisi et la nourriture avariée.

– Inutile de faire des flambées dans les cheminées pour assainir la maison, dit Tom. On ne restera pas longtemps. Les lits vont être humides. On chauffera seulement la cuisine et on dormira sur le plancher.

C'est ce que nous fîmes. Et je passai une nuit des plus inconfortables. En dépit du feu, je ne réussis pas à me réchauffer.

Le petit déjeuner se résuma à des tranches de pain rôties sur les braises, sans beurre. J'avais si faim que j'acceptai même un morceau de fromage jaune.

Le repas terminé, Tom me regarda, et je devinai qu'il allait m'annoncer une mauvaise nouvelle.

– À Chipenden, Jenny, on garde les gobelins et les sorcières dans des fosses, au jardin. Ici, il n'y a pas la place. John Gregory les enfermait à la cave. Je dois descendre vérifier s'ils y sont toujours, et tu vas m'accompagner. Ça fait partie de ta formation.

J'acquiesçai à contrecœur.

Dix minutes plus tard, tandis qu'Alice partait à la chasse aux lapins, nous gagnâmes l'escalier menant au sous-sol. Je m'étonnai de le

découvrir aussi large : quatre personnes auraient pu y tenir côte à côte. Je remis toutefois ma question à plus tard. Nous étions armés de nos bâtons, et j'espérais ne pas avoir à m'en servir. Il faisait très noir, en bas. Tom alluma une chandelle et me la tendit :

– Tiens-la bien levée et reste derrière moi. Il nous en faudra beaucoup, quand on descendra dans le tumulus, cette nuit, me dit-il. Alors, on doit les économiser ; pour le moment, on se contentera de celle-ci.

Nous nous engageâmes sur les marches de pierre. Après un tournant, nous arrivâmes devant une grille de fer qui barrait le passage, du sol au plafond et d'un mur à l'autre. Quand Tom déverrouilla la serrure, une pensée inquiétante me vint à l'esprit.

– Ça empêche des créatures de sortir ? demandai-je.

Nous entrâmes, et Tom referma derrière lui en hochant la tête :

– Oui, c'est la dernière protection. Une fosse n'enferme pas toujours définitivement une sorcière.

Je compris alors pourquoi l'escalier était aussi large : ici, le maçon et le forgeron devaient descendre leur équipement et les dalles pour fermer les fosses. Je me réjouissais d'avoir trouvé l'explication toute seule, quand de nouvelles découvertes m'intriguèrent. Nous avions passé plusieurs paliers, et sur chacun s'ouvraient des sortes de cachots. Y gardait-on des prisonniers ?

Une fois encore, j'en devinai l'usage. John Gregory y avait enfermé les sorcières le temps que leurs fosses soient creusées. C'étaient des cellules provisoires.

Nous descendions toujours ; cette cave était d'une profondeur incroyable. Je perçus bientôt des bruits inquiétants : des chuchotements, des grattements. Soudain, Tom s'arrêta devant une porte. Ça venait de derrière.

– Tu n'as pas à avoir peur, Jenny, me dit Tom. J'ai entendu la même chose quand mon maître m'a emmené ici. Ce ne sont que des sorcières qui s'agitent. Elles ont entendu nos pas, elles savent qu'elles ont de la visite.

Nous entrâmes dans la cave, et je regrettai aussitôt de ne pas avoir une deuxième chandelle. C'était une vaste caverne ténébreuse ; n'importe quoi pouvait y être embusqué, prêt à nous attaquer.

– C'est grand ! m'exclamai-je en observant les toiles d'araignée au plafond.

Il faisait froid, et je frissonnai.

– Oui, plus grand que la maison, commenta Tom. Deux sorcières vivantes et sept mortes sont enfermées ici. Viens voir !

Il s'approcha d'une fosse :

– Celle-ci est l'une des vivantes. Elle s'appelle Bessy.

Je contemplai le puits carré fermé de ses treize barres de fer. Sur la pierre d'angle était gravé le nom de la prisonnière : *BESSY HILL*.

Des profondeurs obscures montèrent des grattements et des reniflements, qui ne parurent guère impressionner Tom. Il s'agenouilla pour tester la solidité de chaque barre. Satisfait, il se releva.

– Viens ! On va vérifier la fosse de l'autre vivante, dit-il.

Il se dirigea vers le fond de la cave et je le suivis en levant la chandelle.

Soudain, il s'arrêta et, saisissant son bâton à deux mains, il l'inclina en position de défense. Par-dessus son épaule, je distinguai dans l'ombre deux yeux flamboyants.

Une créature ressemblant à un énorme insecte avec une tête de femme rampa vers nous, et ses griffes raclèrent la dalle d'une fosse à gobelet. Son corps était recouvert d'écailles, et ses quatre membres grêles se terminaient par des griffes. Ses longs cheveux noirs et gras traînaient sur le sol. Du sang coulait aux coins de sa bouche, et ses joues étaient gonflées comme si elles étaient bourrées de nourriture.

Je savais ce que c'était. J'avais lu une description de sorcières lamias dans le *Bestiaire* de l'Épouvanteur. Sous leur forme « domestique », elles étaient comme des femmes, à l'exception d'une ligne d'écailles jaunes et vertes le long de leur colonne vertébrale. Mais, après une lente métamorphose, elles prenaient leur forme « sauvage ». C'était celle que nous avions sous les yeux, telle que John Gregory l'avait dessinée dans son livre.

La mère de Tom avait-elle ressemblé à ça ? Je repoussai cette pensée en frissonnant. Elle avait épousé le père de Tom, elle avait élevé sept fils, elle devait donc être une « domestique ». C'était son sang qui courait dans les veines de Tom et l'avait guéri de sa terrible blessure...

Mon cœur battait à se rompre ; or, à ma grande surprise, Tom abaissa son bâton et s'adressa à l'horrible apparition :

– Je suis heureux de te revoir, Meg. Depuis quand es-tu de retour ?

– Presque un mois, croassa la lamia. Que tu as grandi, Tom ! Et ton maître ? Ce vieux fou a-t-il les articulations trop raides pour descendre jusqu'ici ?

D'une voix très douce, Tom répondit :

– Je suis désolé, Meg. J'ai une mauvaise nouvelle : John Gregory est mort.

Mon étonnement augmenta quand je vis les yeux de la créature s'emplir de larmes. Pourquoi pleurait-elle ? Avait-elle connu John Gregory ?

– Il est mort bravement, en combattant nos ennemis. Mais nous avons de nouveaux ennemis, de l'autre côté de la mer. C'est pourquoi nous sommes venus ici. Voici Jenny, mon apprentie.

La lamia ne me jeta pas même un regard.

– Ceux-là sont-ils tes ennemis ? demanda-t-elle en reculant.

Nous la suivîmes, et dans la lumière de la chandelle, devant le tunnel qu'elle devait avoir creusé pour entrer et sortir de la cave, je découvris un spectacle horrible.

Trois corps pendaient par les pieds, chacun au-dessus d'un seau. Deux des seaux étaient remplis de sang. Le troisième ne l'était qu'à moitié, le cadavre saignait encore.

C'étaient trois Kobalos.

– C'est meilleur que le sang de mouton, croassa la lamia. Si je peux en avoir davantage...

Avant notre expédition au tumulus, Tom me raconta ce qui s'était passé dans cette maison isolée. Il me conta l'histoire d'amour entre John Gregory et Meg, la sorcière lamia, et comment ils avaient vécu ensemble ici tout un hiver. Comment ils s'étaient finalement séparés quand elle avait regagné la Grèce, sa terre d'origine.

Je le soupçonnais de me cacher certains détails ; il m'avait cependant révélé le plus important à mes yeux.

L'Épouvanteur, John Gregory, avait aimé une sorcière ; l'histoire se répétait à présent avec Tom et Alice.

Et, à mon avis, il n'en sortirait rien de bon.

Le Quignon de Pain

THOMAS WARD

Après avoir ramené Jenny à la cuisine, je redescendis à la cave pour parler en privé avec Meg. Elle m'apprit que sa sœur Marcia était morte en Grèce. Comme elle paraissait peu désireuse de m'expliquer dans quelles circonstances, je n'insistai pas.

Se sentant seule, elle était revenue dans le Comté pour voir John Gregory une dernière fois. En prévision de cette rencontre, elle avait entamé le lent processus qui lui redonnerait sa forme domestique. Elle avait survécu un temps en se nourrissant de moutons, qu'elle enlevait ici et là pour ne pas attirer l'attention.

Puis, ayant remarqué l'activité des Kobalos autour du tumulus, elle avait choisi ses proies parmi les envahisseurs. Je lui fis part de notre intention d'affronter Golgoth, et elle offrit aussitôt ses services.

J'acceptai sans hésiter, car je craignais que Grimalkin ne nous rejoigne pas à temps. J'avais espéré la trouver à la maison d'hiver. Or, si nous devons affronter ce qui nous attendait dans le tumulus sans la tueuse, l'aide de Meg ne serait pas de trop.

Alice revint bientôt avec une paire de lapins. Je lui racontai mon entrevue avec Meg, tandis que Jenny cuisinait.

Nous nous mîmes en route une heure avant le coucher du soleil. J'aurais aimé marcher auprès d'Alice, mais j'avais des instructions à donner à Jenny.

– Quand nous entrerons dans le tumulus, Alice et moi, tu monteras la garde à l'extérieur, lui dis-je.

Elle me lança un regard noir :

– Monter la garde ? Et si un danger approche, je fais quoi ? Je vous préviens comment ? Tu ne veux pas que je vous accompagne, voilà

tout ! Tu penses que tu n'en reviendras pas, que tu mourras là-dedans ! C'est bien ça, hein ? Tu essaies de me protéger.

– Bien sûr que j'essaie de te protéger. Tu es mon apprentie et je dois veiller à ta sécurité. Écoute, si on n'est pas ressortis à l'aube, retourne à Chipenden !

– Et je ferai quoi, là-bas, toute seule ? gronda-t-elle, furieuse.

– Tu poursuivras ta formation avec Judd. Je sais que tu ne l'aimes pas, mais c'est un bon épouvanteur, il te donnera un enseignement de qualité.

Jenny me fixa droit dans les yeux.

– J'ai une question à te poser... Quand tu étais ici avec John Gregory, te mettait-il à l'écart du danger ou le partageait-il avec toi ?

Je n'aurais rien gagné à mentir.

– Il attendait de moi que je le partage, admis-je avec un soupir. Ça faisait partie de mon entraînement.

– Alors, je le partagerai avec toi. Maintenant, va retrouver Alice. Tu en meurs d'envie.

Je ne fis aucun commentaire. Sa logique était imparable. Mais je n'appréciais pas que mon apprentie me parle sur ce ton. Irrité, je la laissai pour rejoindre Alice. Nous arrivions au bout du ravin, et je passai devant pour escalader les marches de pierre glissantes qui menaient à la lande.

Nous nous hâtâmes vers le Quignon de Pain. Le soleil avait disparu, et le ciel s'obscurcissait. Le froid était vif, il gèlerait dans la nuit.

Au bout d'un moment, Jenny nous rattrapa pour marcher à nos côtés. Je crus qu'elle voulait s'excuser. En réalité, elle avait un autre souci.

– On nous suit, nous prévint-elle. J'ai perçu un mouvement, du coin de l'œil.

Je me retournai dans l'espoir de voir arriver Grimalkin, et je découvris Meg, qui escaladait la pente.

– C'est la lamia. Elle va nous aider.

– Encore une sorcière ! s'exclama Jenny, exaspérée.

Alice siffla de colère, et je lui posai une main sur l'épaule pour l'apaiser.

Jenny étant passée de nouveau derrière nous, je lui dis :

– Ne te fâche pas ! Elle trouve bizarres mes relations avec des sorcières, c'est bien normal. Rappelle-toi mon maître ! John Gregory n'a jamais vraiment accepté ta présence.

– Je comprends, soupira Alice. Tout de même, elle ne devrait pas en parler sur ce ton, ce n'est pas bien. Tâche de lui en toucher un mot, Tom.

Je le lui promis.

Arrivés à un mile du Quignon de Pain, nous prîmes un peu de repos, ayant décidé de n'approcher qu'à la nuit noire. La lune ne se lèverait pas avant deux heures. Entre ce moment et minuit, les mages apparaîtraient dans le tumulus et ouvriraient le passage à Golgoth. Il nous faudrait être sur place pour les prendre par surprise et les tuer. Alice tenterait alors de fermer le portail.

Nous fûmes bientôt quatre à attendre : Alice, Jenny et moi, et Meg. Soudain, une cinquième personne surgit de l'obscurité tel un spectre. C'était Grimalkin.

Je sautai sur mes pieds pour l'accueillir. En bien des points, c'était la Grimalkin de toujours, malgré son visage émacié. Sa jupe fendue était liée à ses jambes pour libérer ses mouvements, des lanières de cuir entrecroisées sur son buste retenaient les fourreaux de ses nombreuses lames, de courtes armes de jet et de longues épées pour les combats rapprochés.

Je notai cependant dans son regard une expression différente, l'air de profond épuisement de qui a vu ce qu'il n'aurait pas voulu voir.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta aussitôt Alice.

Après un instant d'hésitation, comme si elle triait ses idées, la tueur déversa un flot de mauvaises nouvelles :

– La fin approche encore plus vite que je le craignais. Dans quelques semaines, on aura perdu la guerre, à moins qu'on ne se débarrasse tout de suite de Golgoth. Après deux défaites, il y a eu une troisième bataille, comme je vous l'ai dit. Je comptais sur les formidables tribus germaniques pour stopper le noir déferlement des Kobalos. Elles avaient formé des alliances et rassemblé toutes leurs forces. Les Kobalos les dépassaient en nombre, mais les tribus combattaient sur leur propre terrain, dans leur vaste forêt ; elles croyaient en leur victoire. Or, la bataille a cessé avant d'avoir commencé. Les mages

kobalos ont ouvert la porte de l'obscur et convoqué Golgoth. Il a soufflé un froid intense sur la forêt. Tout ce qui se trouvait sur son chemin, bois, chair ou os, s'est aussitôt transformé en glace. J'en ai réchappé parce que j'étais postée sur le côté, avec les rescapés de l'armée polyznienne. Il y a eu des milliers de morts, et la cavalerie des Kobalos a surgi au galop, réduisant nos dernières forces de moitié et encerclant les survivants. Pour le moment, Talkus, le nouveau dieu des Kobalos, reste à l'arrière-garde. Mais il se sert de Golgoth contre nous. Le Dieu Boucher représente le principal danger, sur le champ de bataille comme ici, dans le Comté.

Les lèvres de Grimalkin s'étirèrent, dévoilant ses dents pointues :

– J'ai eu la chance de m'échapper. Je suis venue aussitôt, comme promis, lutter à vos côtés. Les Kobalos vont se heurter à une ultime ligne de défense avant d'atteindre la mer du Nord, qui les sépare de nous. Elle tiendra peut-être, si Golgoth n'intervient pas. Il faut à tout prix fermer ce portail !

– C'est pour ça que nous sommes ici, déclara Alice. Une fois dans le tumulus, je nous dissimulerai avec un sort d'invisibilité. Ça trompera les mages kobalos tant que nous demeurerons parfaitement immobiles. À l'instant où ils ouvriront le portail, je lèverai la main droite. Ce sera le signal. On les attaque et on les tue. Pas un ne doit en réchapper. Dès qu'ils seront morts, je tâcherai de fermer le portail et de le sceller définitivement.

Sous le couvert de l'obscurité, nous approchâmes du Quignon de Pain avec précaution. Le monticule ovale se détachait à peine contre le ciel noir. Pas un Kobalos en vue ; néanmoins, ce mouvement était des plus risqués.

J'espérais que nous serions en position avant que la lune se lève, ce qui nous donnerait environ une heure pour pénétrer dans le tumulus. L'entrée secrète était dissimulée sous une pierre plate. La dernière fois, John Gregory l'avait recouverte de terre et de cailloux. À présent, l'herbe avait poussé. Je connaissais son emplacement approximatif, et en sondant le sol avec mon bâton je finis par la localiser.

Visiblement, les Kobalos n'étaient pas entrés par là. Comme Grimalkin l'avait dit, ils s'étaient introduits au cœur même du tumulus en passant par l'entre-monde. Ceux que Meg avait tués sur la lande devaient en sortir.

Avec l'aide d'Alice, je fis basculer la dalle de pierre et scrutai les ténèbres. Relevant les yeux, je croisai le regard de la lamia.

– Tu veux bien passer la première, Meg ? demandai-je. Il y aura peut-être des obstacles.

Lors de ma dernière expédition, l'arrivée de Golgoth avait causé l'effondrement du tunnel. Et, bien qu'il ait été déblayé par Marcia, la sœur de Meg, d'autres chutes avaient pu se produire.

Sans un mot, Meg s'engagea sur les marches.

– J'y vais, dis-je aux autres. Jenny, tu me suis. Alice viendra après toi, et Grimalkin assurera l'arrière-garde, au cas où on nous prendrait à revers. N'allumez pas vos lanternes tant que nous ne serons pas assez loin de la surface. Le tumulus est peut-être surveillé, la lumière nous trahirait.

Je descendis à mon tour, prudemment, et attendis d'être suffisamment enfoncé pour allumer ma lanterne. Elle éclaira les dernières marches et l'entrée d'un tunnel de terre, tout au fond. Bientôt, Jenny et Alice éclairèrent à leur tour.

Je m'enfonçai dans la galerie, en partie étayée par des poutres. Certaines s'étaient affaissées, et bientôt elles disparurent complètement. Plus rien ne soutenait le poids de la voûte, au-dessus de nos têtes, et nous risquions d'être enterrés vivants. J'entendais Meg, devant, qui creusait pour dégager des sections encombrées de débris.

J'atteignis enfin la vaste salle ovale, à l'intérieur du tumulus. Rien n'avait changé. Je reconnus les murs et le plafond en pierre, le sol recouvert d'une étonnante mosaïque représentant des serpents gigantesques, des créatures fabuleuses et des hybrides mi-hommes mi-bêtes, qui d'après mon maître n'avaient jamais existé.

Au centre de la mosaïque, il y avait un pentacle, une étoile noire à cinq branches enfermée dans trois cercles concentriques. C'était là que Morgan avait convoqué Golgoth. Celui-ci était apparu, au centre du pentacle, et il avait gelé Morgan sur place. J'avais vu son corps basculer et se briser sur le sol comme une stalactite de glace.

Ses restes dégelés avaient dû se décomposer depuis longtemps, à moins qu'ils aient été dévorés par les rats et les insectes, mais une faible odeur de mort imprégnait encore les lieux. Ses os étaient encore là, fragments jaunis dispersés à la surface du pentacle.

Tel serait notre sort si les choses tournaient mal.

Comme un arbre qu'on abat

THOMAS WARD

Nous nous installâmes le plus commodément possible, et Alice nous enveloppa d'un sort d'invisibilité. Le temps, alors, sembla s'écouler avec une extrême lenteur ; la salle souterraine restait silencieuse. Nous n'échangions pas un mot, vigilants, attentifs au moindre bruit qui annoncerait l'approche des mages kobalos.

J'étais assis entre Alice et Jenny, le dos contre le mur du fond. Meg s'était accroupie près de la porte, à côté de Grimalkin. Elles gardaient la galerie, notre seule issue. Nous avions laissé la pierre de l'entrée levée, au cas où nous devrions sortir en hâte. Comme la chose risquait d'attirer l'attention, Meg utilisait son ouïe particulièrement fine pour repérer un éventuel danger.

La lune avait dû se lever, à présent, les conditions étaient réunies pour que Golgoth surgisse. Si les mages envisageaient une attaque dans le Comté pendant la nuit, ils devraient le convoquer bientôt.

À peine cette idée m'avait-elle traversé l'esprit qu'il y eut dans l'air une sorte de miroitement, et quatre Kobalos se matérialisèrent au centre du pentacle. Ils étaient en armure, le sabre à la ceinture. À leur face rasée, nous sûmes que c'étaient bien les mages.

Leur apparition me mit les nerfs à vif. Le sort d'invisibilité d'Alice serait-il assez fort face à leur puissante magie ? Je retins mon souffle, m'attendant au pire. Heureusement, mes craintes n'avaient pas lieu d'être.

Inconscients de notre présence, les mages se firent face, les bras étendus de sorte que leurs doigts se touchent, et entamèrent une psalmodie en losta. J'observai Alice, guettant son signal. Les Kobalos nous repéreraient au premier mouvement, mais nous devons bondir à l'instant même où le portail s'ouvrirait.

Alice leva la main. Je sautai aussitôt sur mes pieds en tirant la

Lame-Étoile de son fourreau. Je n'avais pas esquissé un pas que la lamia en avait déjà tué un, lui déchirant la gorge d'un coup de griffe, et son sang se répandit sur les ossements de Morgan.

Ma Lame-Étoile s'enfonça profondément dans le cou du deuxième. Il poussa un hurlement et s'écroula. Pendant ce temps, Grimalkin se débarrassait du troisième avec une de ses lames.

Cependant, une fraction de seconde avant que je sois sur lui, le quatrième disparut. C'était exactement ce que nous craignions : que l'un d'eux s'échappe.

Le cœur me tomba au fond des bottes. Maintenant, il allait contrer la magie d'Alice depuis un lieu inconnu ; elle aurait beaucoup de mal à sceller le portail invisible par lequel Golgoth allait surgir.

Je me tournai vers elle :

– Tu peux encore le faire ?

Pour toute réponse, elle ferma les yeux, profondément concentrée.

Puis elle me lança un regard affolé :

– Trop tard ! Golgoth approche !

Le sol se mit à trembler, et Jenny gémit de peur. Les secousses s'intensifièrent, de la poussière et des fragments de rocher tombèrent du plafond, le sol de mosaïque se fissura.

Une énorme créature creusait dans les profondeurs au-dessous de nous, comme un vartek. Et j'aurais souhaité que ce ne soit qu'un des varteki. Car ce qui venait était bien pire.

– Le Quignon de Pain est situé sur un ley, non ? s'enquit Jenny d'une voix tremblante.

– Sur plusieurs lignes, dis-je, devinant sa pensée.

– Tu pourrais appeler le goblin ?

Je secouai la tête :

– Le goblin n'aurait aucune chance contre un des Anciens Dieux. Il serait détruit, ce qui ne nous apporterait rien.

L'air se refroidit au point que nos souffles montaient en buée, et je crus que mon cœur gelait dans ma poitrine.

Je me remémorai ma première rencontre avec Golgoth. À son approche, le sol s'était mis à trembler comme si un géant furieux

montait vers nous depuis les entrailles de la terre. Par chance, comme je l'avais raconté à Jenny, Golgoth s'était retrouvé piégé à l'intérieur du pentacle. En dépit de ses menaces, j'avais résisté à ses ordres de le libérer, et il était reparti dans l'obscur.

Mais, cette nuit, il n'y avait pas de chandelles magiques aux pointes de l'étoile pour le tenir enfermé. Le pentacle n'était pas conçu pour le contenir, et il pouvait apparaître n'importe où dans la salle.

Le Seigneur de l'Hiver nous transformerait à l'instant en blocs de glace. Rien ne nous protégerait. La Lame-Étoile elle-même ne pourrait rien contre lui. Notre seul espoir reposait sur Alice, mais elle n'avait pas eu le temps de sceller le portail. Sa magie serait impuissante contre une entité aussi redoutable.

Soudain, toutes les lanternes s'éteignirent, et nous fûmes plongés dans une obscurité terrifiante. Alors, le sol cessa de trembler, et Golgoth s'adressa à nous :

Cinq fous devant moi, piégés, cinq fous qui vont mourir.

D'une voix pleine de colère et de défi, Grimalkin répliqua :

– C'est toi le fou, qui as choisi les mauvais alliés. Ton temps s'achève. Quand Talkus tombera, que la cité des Kobalos sera en ruine, tu n'existeras plus que dans les cauchemars des enfants.

Voilà des mots bien arrogants, sorcière. Dans un instant tu seras morte. Je vais vous détruire tous.

Soudain, un peu de lumière éclaira de nouveau la salle. Jenny avait rallumé une lanterne, et je vis de la gelée blanche ramper vers nous sur le sol. Pourtant, si je frissonnais, c'était plus de peur que de froid.

Je me réjouis de voir autant d'ennemis rassemblés. Je vais vous tuer un par un. Ward, tu seras le dernier. Je commencerai par ton apprentie.

À ce mot, les cheveux châtons de Jenny devinrent blancs de gel. Poussant un cri, elle lâcha la lanterne, qui ne s'éteignit pas et continua d'éclairer cette scène irréelle.

Je savais qu'intervenir signerait ma mort, mais Golgoth voulait me tuer, de toute façon. Je voulus donc réagir. Meg ne m'en laissa pas le temps. Elle jaillit de l'obscurité telle une flèche. Elle n'avait pas parcouru la moitié de la distance qui la séparait de Golgoth que le Dieu Boucher, se détournant de Jenny, frappa.

Meg gela aussitôt tout entière. Son corps tomba en pièces avec des craquements secs. J'eus à peine le temps de comprendre ce qui s'était

passé qu'Alice se plaçait entre Jenny et la voix venue des ténèbres pour la protéger.

L'effroi me serra le cœur. Elle serait la prochaine victime. Dans sa tenue verte et brune, une barrette en émeraude retenant ses cheveux, elle rayonnait de beauté. Et dans une seconde sa peau si douce serait flétrie par le froid, ses os casseraient comme du verre. En dépit de ses pouvoirs magiques, elle restait mortelle. Elle ne résisterait pas au courroux d'un Ancien Dieu.

Déterminée, les sourcils froncés de colère, elle voulait se battre. Levant les deux bras, elle entama une psalmodie. Des étincelles dansèrent au bout de ses doigts. Soudain, elle projeta un éclair d'énergie vers notre ennemi. Un cri de douleur et de colère monta des ténèbres.

Je restai stupéfait. Alice avait-elle atteint Golgoth ? Était-elle vraiment assez puissante ? Avait-elle une chance de le vaincre ?

Mais l'Ancien Dieu répliqua aussitôt. Alice vacilla, le corps instantanément recouvert de gel. Et, de l'obscurité, deux globes rougeoyants chargés de malveillance se braquèrent sur elle : les yeux du Seigneur de l'Hiver.

Elle était perdue. Elle n'avait aucune chance face à une telle puissance. Qui aurait pu la sauver ?

Tremblant de la tête aux pieds, je m'avançai pourtant. Golgoth n'usait pas de magie, à cet instant ; il agissait à la seule force de son être. Et la Lame-Étoile n'offrait aucune protection contre le froid intense qui faisait partie de lui. Je le sentais pénétrer jusqu'au plus profond de mes os. J'aurais voulu courir droit sur l'Ancien Dieu, et je ne pouvais que tituber vers lui, conscient de vivre mes derniers instants. Nous allions tous mourir dans cette salle.

J'inspirai, et l'air glacial me brûla la gorge. Alice, à genoux, se couvrait le visage de ses mains.

– Non ! lança une voix furieuse.

Et Grimalkin bondit soudain, projetant ses armes de jet vers les yeux maudits. Elle se mouvait avec la grâce consommée de la tueuse qu'elle avait toujours été. Or, le courage qui avait si souvent assuré sa victoire contre tant d'entités perverses la menait vers sa fin.

En une seconde, elle blanchit de la tête aux pieds et s'arrêta à mi-course. Le cœur me manqua quand je la vis tomber comme un arbre qu'on abat. À l'instant où son corps heurta le sol, il se brisa en

fragments de glace translucides.

Quand Golgoth se retirerait enfin, ces restes fondraient, comme avaient fondu ceux de Morgan. Je devais accepter cette idée. Grimalkin était morte.

Pleurnicheur

THOMAS WARD

Je contemplai le sol avec désespoir. Grimalkin était une sorcière, mais elle avait été aussi mon alliée et mon amie. Nous avons vécu tant de choses ensemble, et je ressentais cruellement sa perte.

C'est alors que j'entendis la musique, et l'espoir me revint. Car cette mélodie légère jouée sur une flûte, c'était la musique de Pan.

Soudain, le dieu se matérialisa à ma droite, dans un halo de lumière verte. Assis sur le sol, dos au mur, dans ses habits de feuilles, d'herbes et d'écorces, il était très pâle. À part ses oreilles pointues et ses pieds nus, terminés par de longs ongles recourbés en spirale, on aurait dit un jeune garçon.

Alice m'avait dit qu'un Ancien Dieu ne prendrait pas le risque d'une confrontation avec ses pairs. Pourtant, Pan était venu à son secours.

La flûte, à ses lèvres, semblait faite de simples roseaux, mais il en tirait une musique extraordinaire. Elle avait ensorcelé des animaux qui s'étaient matérialisés auprès de lui : lapins, lièvres, souris, hermines, furets et écureuils gambadaient alentour. Des oiseaux voletaient autour de sa tête. Une colombe s'était perchée sur son épaule.

Pan souriait, l'air serein, heureux et confiant. Il était là pour combattre Golgoth. De ces deux Anciens Dieux, lequel l'emporterait ?

Je remarquai alors la glace qui enrobait peu à peu les pieds de Pan ; les animaux, autour de lui, se couvraient de gel. Et était-ce mon imagination, ou la musique faiblissait-elle ?

Alice rampait à présent vers le mur. La colombe bascula soudain et se brisa sur la mosaïque comme un gobelet de verre. La musique mourut, Pan baissa sa flûte et toucha les fragments de l'oiseau mort, le visage crispé de chagrin. Les autres oiseaux tombaient un à un, explosant à leur tour en minuscules morceaux de glace.

Pan tourna vers nous des yeux emplis de douleur et d'effroi. Des larmes roulèrent sur ses joues, on aurait dit un enfant puni qui a peur dans le noir.

Alice s'était relevée et lui faisait face, tremblant de tout son corps, s'efforçant de parler sans y parvenir. Puis, sur son visage, la peur fit place à la colère. Et soudain elle cria à Pan :

– Lève-toi, pleurnicheur ! Et bats-toi ! Sois un homme, pas un môme ! Change de forme !

Je compris aussitôt ce qu'elle avait en tête. Pan, le dieu de la nature, se présentait souvent sous l'apparence d'un aimable jeune garçon qui charmait les animaux de la forêt en jouant de la flûte. Son autre aspect inspirait la terreur : personne ne pouvait le regarder en face et survivre. De son nom – Pan – venait le mot « panique », désignant l'état que produisait son apparition.

La provocation d'Alice fut efficace. Le garçon disparut, et une créature gigantesque prit sa place.

Pan rugit de colère, et ce fut un coup de tonnerre, une avalanche dévalant la montagne et dévastant tout sur son passage, un tsunami détruisant une ville entière. Ce fut le magma surgissant du ventre de la terre, une lame de verre fendant un rocher en deux.

Il touchait à présent le plafond de la salle, sa forme encore vaguement humaine se mêlait à autre chose. Et l'aura verte qui l'entourait passait à l'orangé, puis au rouge. Je sentais sa chaleur sur ma peau.

– Couchez-vous ! ordonna Alice. Protégez vos visages !

Lâchant la Lame-Étoile, je me jetai sur le sol, la tête dans mes bras. La lumière était si intense que je voyais mes os à travers ma chair. Un feu aussi féroce que celui du soleil avait pénétré dans la caverne ! Nous allions périr brûlés !

La douleur devint intolérable, et je perdis connaissance.

Je me souviens clairement de mon réveil.

Alice était assise à côté de mon lit, et, l'espace d'un instant, j'oubliai tout ce que nous avions vécu ensemble. J'étais de retour à ma première année d'apprentissage, je contemplais la fille si belle qui était devenue ma meilleure amie et partageait ma vie chez l'Épouvanteur, à Chipenden.

Puis la mémoire me revint et je me dressai brusquement, empli de chagrin. Nous étions de retour dans la maison d'hiver.

– Du calme, Tom, dit doucement Alice. Tu n'as rien de grave, des brûlures superficielles sur les bras, le dos et les épaules. Le pire était dans ta tête. Des gens sont devenus fous en présence de Pan. Après nous avoir tous ramenés ici, je t'ai mis au lit avec un somnifère. Tu as dormi presque deux jours.

– Jenny va bien ?

– Oui. Je lui ai fait une protection de mon corps, et elle s'en est tirée mieux que toi. Elle est à la chasse aux lapins.

– Grimalkin ! m'écriai-je, revoyant soudain ses os brisés sur le sol. Comment allons-nous faire sans elle ? Pourquoi s'est-elle jetée comme ça sur Golgoth ? Quel gâchis stupide ! C'était suicidaire !

Alice secoua tristement la tête :

– Il n'y avait rien de stupide là-dedans. Grimalkin savait exactement ce qu'elle faisait, Tom. Elle n'aurait pas sacrifié sa vie pour rien. Elle l'a fait pour me sauver du courroux de Golgoth. J'aurais été transformée en glace en quelques secondes. Elle est morte pour nous donner à tous un peu de temps.

– Je n'arrive pas à y croire. Quelle terrible perte ! Pan a-t-il détruit Golgoth ?

– Non, mais il l'a gravement blessé et l'a renvoyé dans son domaine, au cœur de l'obscur. Pour le moment, le portail est fermé et scellé. Mais Golgoth guérira et réapparaîtra plus fort que jamais. Et Pan a dépensé une grande partie de son énergie. Il lui faudra du temps pour se remettre, lui aussi. Leur lutte est loin d'être terminée. Maintenant, le principal danger est que Talkus intervienne.

– Et nous n'avons rien pour nous défendre...

– Ce n'est pas tout à fait exact, Tom. Il n'est pas encore en pleine possession de ses moyens, et, si cela se produit bientôt, nous nous battons.

– Pauvre Meg, soupirai-je.

– Oui, pauvre Meg. Quel courage ! Elle m'a donné le temps dont j'avais besoin pour lancer ma magie. Mais tu sais, Tom, je pense que son heure était venue. Elle était revenue dans le Comté pour retrouver John Gregory, et il était mort. Elle n'avait sans doute plus envie de vivre. Qui sait ? Quoi qu'il en soit, le Quignon de Pain sera son

tombeau et celui de Grimalkin. J'ai remplacé la pierre de l'entrée et je l'ai recouverte de terre.

– Le plus triste, dis-je, c'est que Meg et John Gregory ne seront pas réunis dans la mort. Elle est partie dans l'obscur et lui vers la lumière.

Alice hocha la tête, et je lus de la tristesse dans ses yeux. Nous savions que leur situation était similaire à la nôtre, toutefois nous n'en dîmes rien. Puis Alice s'approcha et me prit dans ses bras. Je goûtai avec délice la chaleur de son corps. Je me sentais encore glacé à l'intérieur au souvenir du Dieu Boucher.

Deux semaines ont passé depuis ces tragiques événements, et nous sommes de retour à Chipenden. J'accepte peu à peu la mort de Grimalkin, mais l'avenir me paraît bien sombre.

Une bataille décisive contre les Kobalos se déroule sans doute en ce moment. Si l'armée des humains est vaincue, rien n'empêchera plus nos ennemis de traverser la mer et d'envahir notre pays.

Ma vie, ces jours-ci, est faite de douce amertume. Dans un sens, je n'ai jamais été aussi heureux. Alice est auprès de moi, et c'est un rêve qui se réalise. À cela se mêle la peine anticipée de sa perte. Même si Alice a fermé le portail qui tient Golgoth à l'écart, les mages peuvent toujours utiliser l'entre-monde pour entrer dans le Comté et fondre sur nous à tout instant. Talkus déploiera bientôt des pouvoirs contre lesquels nous n'aurons aucune défense.

Notre bonheur est donc bien provisoire.

Je poursuis la formation de Jenny ; elle travaille dur et apprend vite. Elle fera un bon épouvanteur. J'espère seulement qu'elle aura le temps de le devenir.

À l'heure où j'écris, le ciel s'obscurcit au nord ; les premiers flocons d'un hiver précoce tombent sur le jardin de Chipenden. Si l'armée noire des Kobalos arrive, nous défendrons le Comté de notre mieux. C'est tout ce que nous pourrons faire.

Thomas J. Ward

Les dangers que représentent les Kobalos

Rapport de Grimalkin

Le froid

À mesure que les Kobalos se déploient depuis Valkarky, le froid les accompagne. Le climat de la Terre va changer sous l'influence de leur magie propre, soutenue par Talkus.

La puissance de leur dieu augmente ; il est déjà capable de dominer un certain nombre d'Anciens Dieux, dont plusieurs sont prêts à le servir. Le premier d'entre eux est Golgoth, le Seigneur de l'Hiver, trop heureux de remplacer les champs verts et les forêts par une couche de neige et de gel permanente. Un nouvel Âge de Glace nous menace.

Le froid, avec des températures au-dessous de zéro, est l'élément naturel des Kobalos. Certains de leurs mages, cependant, ont des comportements surprenants. Les Hauts Mages bâtissent leurs tours au-dessus de sources chaudes et se baignent dans une eau presque bouillante. Soit qu'ils aiment la chaleur, soit qu'ils démontrent ainsi leur intrépidité. Les mages de haizda, qui vivent généralement loin de leur territoire, hibernent en hiver. Pourquoi se réfugient-ils dans le sommeil pendant les mois les plus froids ?

Nous devons résoudre ces mystères.

La magie

La hiérarchie complexe des mages complique les choses, d'autant que nous ne savons pas encore en combien de catégories ils se déclinent. Nous possédons quelques éléments sur les Hauts Mages et les mages de haizda. Nous ignorons tout des autres.

Leurs sortilèges aussi nous sont largement inconnus. D'après le manuscrit de Browne, un ancien épouvanteur, les mages kobalos peuvent créer un tulpa – une entité conçue en esprit et pouvant éventuellement prendre une apparence physique. Un tulpa n'a donc d'autre limite que l'imagination de

son créateur. Quels monstres et quels démons sont-ils capables de lancer contre nous ?

Les mages kobalos manient également une magie chimique et biologique. Les sorcières de Pendle ont dernièrement créé Tibb, un être doué de voyance, né d'un cochon. Pour y parvenir il leur a fallu combiner la magie de deux clans, les Deane et les Malkin. Mais ce n'est rien comparé à la formidable puissance de créatures faites pour la bataille, comme les varteki.

Lukraste et Alice pourraient nous aider à affronter cette menace. D'autre part, à l'aide d'un miroir, j'ai contacté certaines de mes sœurs sorcières de Pendle. J'espère qu'elles se joindront bientôt à nous et feront usage de leur magie collective contre les Kobalos.

Les domaines de l'obscur

Les mages kobalos appellent l'obscur Askana. En réalité, ce terme semble désigner la même chose. En plus de ce lieu où les sorcières et autres serviteurs de l'obscur vont après leur mort, chacun des Anciens Dieux y possède son propre domaine.

Alice Deane et Tom Ward ont visité celui qui sert apparemment de résidence à Talkus. Ils y ont vu de nombreux skelts, ces êtres dont le dieu a pris l'apparence.

Quand Tom Ward était à la Pierre des Ward, les skelts ont continué la tâche qu'il avait commencée : la destruction du Malin. Ils ont découpé son corps en petits morceaux, qu'ils ont emportés dans un lac bouillonnant. Alice est convaincue que Talkus attendait là, encore nouveau-né, et qu'en mangeant le Malin il a absorbé ses pouvoirs.

Talkus renforce à présent le pouvoir de ses mages, bien que – je le crains – il soit également capable de quitter son domaine pour s'introduire dans notre monde. Les sorcières ont convoqué le Malin sur la Terre. Les mages kobalos pourraient bien faire de même avec leur dieu. C'est là ma plus grande inquiétude.

Les armes

Malheureusement, Grimalkin n'a pas eu le temps de rédiger cet article avant sa mort. Comme notre tentative pour nous emparer des artefacts magiques dans le kulad avait échoué, elle avait décidé

d'utiliser des armes diverses qu'elle avait pu étudier au cours de ses voyages en terres étrangères. La façon nouvelle dont elle a fait manœuvrer l'infanterie semble une tactique prometteuse. Les chars de combat également. Ils trancheraient l'armée ennemie comme un couteau entrant dans du beurre. Mais j'ignore si Grimalkin pensait les construire avant de repartir dans le Comté pour nous soutenir contre Golgoth.

Tom Ward

Glossaire du monde des Kobalos



Texte établi par Nicholas Browne Complété et annoté par Tom Ward et Grimalkin

Anatomie des Kobalos : un Kobalos possède deux cœurs. Le plus gros correspond à peu près à celui d'un humain. Le deuxième, environ un quart plus petit, est situé à la base du cou. S'il n'est pas possible de décapiter la créature, il faut percer ses deux cœurs. Sinon un guerrier kobalos agonisant reste dangereux.

Anchiette : mammifère fouisseur des forêts du nord, à la lisière des neiges éternelles. Bien que peu charnu, c'est un des mets favoris des Kobalos, qui le mangent cru. Les os de ses pattes, mâchés, seraient un délice.

Note : j'ai goûté une de ces créatures (à peine plus grosse qu'une

souris), et je préfère de loin le lapin. Cela dit, elles sont nombreuses et faciles à attraper. En ragoût avec des herbes aromatiques, elles sont mangeables. Grimalkin

Askana : lieu de résidence des dieux kobalos. Probablement un autre terme pour désigner l'obscur.

Note : Voilà qui est intrigant. Nicholas Browne a peut-être raison. Mais se pourrait-il que les dieux kobalos viennent d'un autre lieu que celui que nous nommons l'obscur ? Cuchulain habitait dans la Colline Creuse, en Irlande. Ce lieu lui non plus n'appartient pas directement à l'obscur.
Tom Ward

Baelic : langue populaire des Kobalos, utilisée de façon informelle en famille ou entre amis. La vraie langue des Kobalos est le losta, également parlé par les humains vivant à la frontière de leur territoire. Pour un étranger, s'adresser en baelic à un Kobalos est une marque de cordialité. Ce dialecte s'emploie parfois avant de conclure un marché.

Balkai : le premier et le plus puissant des trois Hauts Mages qui ont formé le Triumvirat après le meurtre du roi, et qui gouverne Valkarky.

Berserkers : guerriers kobalos tenus sous serment de mourir au combat.

Bindos : loi des Kobalos exigeant que chaque citoyen vende une purra à la foire aux esclaves au moins une fois tous les quarante ans. Y manquer fait du coupable un hors-la-loi, renié par tous ses semblables.

Boska : souffle d'un mage kobalos utilisé pour provoquer une brusque perte de conscience, la paralysie ou la terreur chez une victime humaine. Les mages varient les effets de la boska en modifiant la composition chimique de leur haleine. Elle peut aussi influencer sur le comportement d'un animal.

Note : j'en ai été victime. J'ai été vidé de mes forces. Mais j'avais été pris par surprise. Il est prudent de ne jamais laisser un mage de haizda s'approcher trop près. Une écharpe sur la bouche et le nez ou des boules de cire dans les narines feraient peut-être des protections suffisantes.
Tom Ward

Bychon : terme désignant l'esprit appelé « gobelin » dans le Comté.

Note : il serait intéressant de découvrir si ces créatures entrent dans les catégories connues dans le Comté ou si elles sont d'un autre type. Tom Ward

Chaal : substance utilisée par les mages de haizda pour contrôler les réactions d'une victime humaine.

Cougis : dieu à tête de chien, dont l'étoile rouge est visible dans le ciel.

Crête de Cumular : haute chaîne montagneuse marquant la frontière nord-ouest de la péninsule Australe.

Dexturai : enfants mâles kobalos nés de mères humaines. Ces créatures, bien que d'apparence humaine, se plient aisément aux volontés des Kobalos. Hardis et vigoureux, ils ont les qualités requises pour faire de grands guerriers.

Eblis : le plus éminent des membres de la Shaiksa, la confrérie des assassins. Il tua le dernier roi de Valkarky à l'aide d'une lance magique, Kangadon. Il aurait, dit-on, plus de deux cents ans. Aussi désigné comme Celui Qui Ne Peut Être Vaincu ou Celui Qui Ne Peut Pas Mourir.

Erestaba : plaine qui s'étend au nord du fleuve Shanna, sur le territoire des Kobalos.

Faille de Fittzanda : aussi appelée la Grande Faille. C'est une région instable, soumise aux tremblements de terre,

qui marque la frontière sud du territoire des Kobalos.

Note : elle se situe au nord de la Shanna, mais l'autre ont été décrites par Browne comme formant la frontière entre les territoires des Kobalos et ceux des humains. Il est possible que cette frontière ait changé plusieurs fois de place au cours des longues années de conflit. Grimalkin

Ghanbala : arbre à feuilles caduques dans le tronc duquel les mages kobalos aiment à établir leur repaire.

Ghanbalsam : résine que les mages de haizda tirent du ghanbala, servant de base pour les onguents tels que le chaal.

Glacier de Gannar : large coulée de glace descendant de la Crête de Cumular.

Haggenbrood : créature guerrière née de la chair d'une humaine, destinée aux combats rituels. Ses trois corps partagent le même esprit, formant de ce fait une seule et unique entité.

Haizda : domaine d'un mage de haizda. Il y élève les humains qui lui appartiennent, se nourrissant de leur sang et s'emparant à l'occasion de leur âme.

Homoncule : minuscule créature hybride née dans les enclos de reproduction. Il a souvent plusieurs corps, contrôlés – comme ceux du Haggenbrood – par un unique esprit. Cependant, au lieu d'être identiques, chacun remplit une fonction particulière, et pour un seul d'entre eux l'esprit est capable de s'exprimer en losta.

Note : à Valkarky, j'en ai rencontré plusieurs qui servaient Sliter. Celui qui parlait ressemblait à un tout petit homme et faisait ses rapports au mage. Un autre, qui avait la forme d'un rat, lui servait d'espion. Je n'ai eu aucun mal à le contrôler et à le soumettre à ma volonté. Un troisième était capable de voler, mais je ne l'ai pas vu. Il est sans doute utilisé pour rassembler

des informations sur nous à distance. Ces trois homoncles partageaient un unique cerveau (comme le Haggenbrood) ; ce qu'ils apprennent est aussitôt connu dans tout Valkarky. Grimalkin

Hubris : péché d'orgueil contre les dieux. Celui qui persiste dans cette faute en dépit des avertissements encourt la colère divine. Le simple fait de devenir mage est en soi un acte d'hubris, et peu de contrevenants survivent à leur période de noviciat.

Hyb ou Hybuski : type particulier de guerriers (hyb est leur dénomination commune). Hybrides de cheval et de Kobalos, ils possèdent un poitrail velu et musculeux, et des mains spécialement adaptées au combat. Doués d'une force et d'une rapidité exceptionnelles, ils sont capables de mettre en pièces n'importe quel adversaire.

Kangadon : aussi appelée Celle Qui Ne Peut Se Rompre ou Tueuse de Roi, c'est une lance magique forgée par les Hauts Mages kobalos – bien que certains la croient l'œuvre du dieu forgeron Olkie.

Note : Grimalkin m'a dit que cette lance a finalement été brisée par Sliter (le mage avec qui elle avait formé une alliance temporaire) avec une des armes à figure de skelt, Tranche Os. Tom Ward

Karpotha : kulad bâti dans les contreforts du mont Dendar où se tient, généralement dans les premiers jours du printemps, la plus importante des foires aux esclaves.

Kartuna : kulad bâti près de la Shanna. Sans doute celui où le mage Sliter s'est arrêté. Il s'en est échappé après avoir tué le Haut Mage Nunc, qui en avait fait sa demeure. Il semble que le deuxième mage le plus puissant de l'actuel Triumvirat y réside à présent. La plupart de ses matériaux magiques sont stockés dans cette tour.

Kashilova : gardien de la porte de Valkarky, chargé

d'autoriser ou de refuser l'entrée dans la cité. Cette énorme créature munie d'une centaine de pattes et d'une centaine d'yeux a été créée par magie pour remplir cette fonction.

Kastarand : Guerre Sainte. Les Kobalos la lanceront pour débarrasser le pays des humains. Toutefois, ils devront attendre la naissance de leur dieu Talkus.

Kirrhos : la « mort fauve », qui frappe les victimes du Haggenbrood.

Kulad : tour de défense marquant les positions stratégiques aux frontières des territoires kobalos. D'autres kulads, situés à l'intérieur des terres, abritent les foires aux esclaves.

Note : Nombreux kulads sont contrôlés par des Hauts Mages, qui y habitent. Ils y engrangent leur magie et leurs objets magiques. Grimalkin

Lenklewth : deuxième des trois Hauts Mages qui forment le Triumvirat.

Lieue : distance que peut couvrir un cheval au galop en cinq minutes.

Losta : langue parlée par tous les habitants de la péninsule Australe, y compris les Kobalos, qui prétendent que cet idiome leur a été volé par l'espèce humaine. Le fait que leur propre vocabulaire est trois fois plus riche que celui des humains donne à cette thèse une certaine crédibilité. Sur le plan linguistique, deux races aussi différentes partageant un langage commun est en effet une anomalie.

Note : le mage que j'ai tué près de Chipenden s'ex primait dans notre langue. Grimalkin dit que les mages kobalos ont de grandes capacités linguistiques et apprennent les langues de différents pays en prévision d'une future invasion. Tom Ward

Mage de haizda : mage kobalos vivant dans son propre domaine, loin de Valkarky. Ces mages, peu nombreux, tirent leur sagesse et leurs connaissances des terres leur appartenant.

Mages : les humains ont plusieurs sortes de mages ; il en est de même pour les Kobalos, bien que, pour un étranger, il soit difficile de les décrire, de les classer et de mesurer leurs pouvoirs. Toutefois, le rang le plus élevé est sans conteste celui de Haut Mage. Les mages de haizda n'entrent pas dans cette hiérarchie, car ils vivent sur leurs propres territoires, loin de Valkarky.

Mandragore : racine de forme humanoïde parfois utilisée par les mages kobalos pour polariser le pouvoir enfoui dans son esprit.

Meljann : troisième des Hauts Mages formant le Triumvirat.

Note : lors de mon séjour à Valkarky, j'ai tué Meljann en combat singulier dans la Salle du Trésor pour y reprendre ce qui m'appartenait. J'ignore par qui il a été remplacé. Grimalkin

Mer de Galena : mer bordant les côtes au sud-ouest de Combesarke.

Mont Dendar : haute montagne située à soixante-dix lieues au sud-ouest de Valkarky. À ses pieds s'élève le grand kulad de Karpotha. On y vend et achète plus d'esclaves que dans toutes les autres forteresses réunies.

Noviciat : première étape de formation pour devenir mage de haizda, d'une durée d'environ trente ans. Le candidat étudie sous la direction d'un des mages les plus puissants et les plus âgés. Si le noviciat s'achève de façon satisfaisante, le mage doit ensuite développer ses talents par lui-même.

Note : je pense que le mage tué par Tom Ward près de Chipenden venait juste d'entamer son noviciat. Une chance ! Celui que j'ai rencontré à Valkarky, Sliter, aurait été un adversaire

autrement redoutable !

Olkie : dieu des Forgerons. Il a quatre bras de fer et des dents de cuivre. On dit qu'il forgea Kangadon, la lance magique que rien ne peut détourner de sa cible.

Oscher : avoine additionnée de substances particulières subvenant aux besoins d'une bête de trait au cours d'un long voyage, mais qui, au bout du compte, la tue. Cet aliment n'est à utiliser qu'en cas d'urgence.

Oussa : garde d'élite du Triumvirat. Ses membres escortent également les esclaves emmenées de Valkarky vers les kulads où elles seront vendues.

Purra (pl. : purrai) : femelle humaine tenue en esclavage en vue de la reproduction. Ce terme s'applique également aux femelles d'une haizda.

Royaumes du Nord : nom donné à l'ensemble des petits royaumes, comme Pwodente et Wayaland, au sud de la Grande Faille. Il désigne le plus souvent tous les royaumes au nord de shallotte et de Serwentia.

Note : je m'étonne que Nicholas Brosone ne mentionne pas Polyznia, la plus vaste principauté du Nord, et la plus prospère, à la frontière du territoire des Kobalos. Elle possède une petite armée parfaitement disciplinée, ainsi que des archers et une cavalerie hors pair. Leur chef, le prince Stanislaw, est réputé pour sa bravoure. Grimalkin

Salamandre : dragon de feu tulpa.

Salle du Trésor : chambre forte où le Triumvirat entasse les biens confisqués par le pouvoir de la magie, la force des armes ou un moyen légal. Elle est impénétrable.

Note : pour récupérer mes biens, qui m'avaient été indûment volés, j'ai brisé sans grande difficulté les défenses de ce lieu,

que Nicholas Browne décrit comme « impénétrable ». Probablement parce que les Kobalos ignoraient mes capacités magiques. Si je dois m'y aventurer une deuxième fois, ces défenses seront certainement renforcées. D'autant que la naissance de leur dieu, Talkus, va tripler la puissance des mages kobalos.

Shaiksa : confrérie des assassins kobalos. Si l'un d'eux est tué, les autres membres de la confrérie sont tenus par l'honneur de poursuivre et d'abattre son meurtrier. Note : Grimalkin m'a dit qu'à l'instant de sa mort un assassin Shaiksa envoie un message mental à ses frères, leur apprenant comment et par qui il a été tué. Les membres de la confrérie se lancent alors sur les traces du coupable.
Tom Ward

Shakamure : art magique des mages de haizda qui nourrissent leur pouvoir du sang et des âmes des humains.

Shanna : ce fleuve séparait autrefois les royaumes humains du nord du territoire des Kobalos. À présent, les Kobalos le franchissent souvent. Le traité garantissant cette frontière n'est plus respecté depuis longtemps.

Note : avant le défi lancé par l'assassin Shaiksa, les troupes kobalos se sont retirées sur leur propre rive, pour une raison que nous ignorons. Le comportement de ce peuple nous reste encore en grande partie mystérieux. Grimalkin

Shatek (aussi appelé djinn) : guerrier possédant trois corps et un seul esprit, différent du Haggensbrood en ce sens qu'il a été spécifiquement créé pour le combat extérieur. Un certain nombre de ces êtres, s'étant rebellés, n'obéissent plus à l'autorité des Kobalos. Ils vivent loin de Valkarky, semant la mort et la terreur dans les terres entourant leur repaire.

Shudru : hiver rigoureux qui sévit dans les Royaumes du Nord.

Skaiium : état dans lequel un mage de haizda sent son naturel prédateur s'affaiblir dangereusement.

Skapiens : petit groupe clandestin de Valkarky, opposé au commerce des purrai.

Skelt : créature vivant près de l'eau, qui tue ses proies en aspirant leur sang grâce à son long museau tubulaire. Les Kobalos croient que leur dieu Talkus naîtra sous cette apparence.

Skleech : enclos où les Kobalos gardent leurs esclaves humaines. Elles leur servent de réserve de nourriture ou leur permettent de se reproduire ainsi que de concevoir des espèces hybrides destinées à des tâches diverses.

Skutch : créature employée pour nettoyer les moisissures qui envahissent régulièrement les murs et les plafonds des maisons de Valkarky.

Skoya : matériau excrété par la bouche des whoskors, avec lequel Valkarky est bâtie.

Skulka : serpent d'eau venimeux dont la morsure entraîne une paralysie instantanée. Les assassins kobalos l'utilisent pour immobiliser leurs adversaires avant de les tuer. Son venin est indétectable dans le sang de la victime.

Slarinda : femelles k obalos. Leur espèce s'est éteinte il y a plus de trois cents ans, après leur massacre organisé par une secte qui haïssait les femmes. Désormais, les mâles kobalos naissent des purrai retenues prisonnières dans les skleech.

Talkus : dieu dont les Kobalos attendent la naissance, et qui aura l'apparence d'un skelt. Talkus – le Dieu Qui Sera – est

parfois désigné comme le Non-Né.

Tantalingi : procédé magique permettant aux mages kobalos de voir l'avenir. Le Haut Mage Lenklewth le prétendait supérieur à la scrutation des sorcières et à la méthode utilisée par le mage Lukraste.

Therkold : seuil défendu par un sort puissant, qu'il est dangereux de franchir, même pour un mage humain.

Note : Le repaire kobalos que j'ai pu examiner près de Chipenden n'était pas défendu. Sans doute parce que Tom Ward avait déjà tué le mage. Je n'ai donc encore pas pu tester la solidité de ce sort. J'ignore si les barrières qui protégeaient la Salle du Trésor à Valkarky étaient un exemple de therkold. Elles ne m'ont cependant guère résisté. Grimalkin

Transaction : bien que la monnaie en cours soit le valcron, beaucoup de Kobalos – et en particulier les mages – pratiquent la « transaction ». Plus qu'un échange de bons services, c'est une question d'honneur. Chaque partie doit tenir son engagement, quel que soit le prix à payer.

Triumvirat : gouvernement de Valkarky, composé des trois plus puissants Hauts Mages de la cité. C'est une dictature qui se maintient au pouvoir par les moyens les plus violents. D'autres Hauts Mages attendent toujours de les remplacer.

Tulpa : créature conçue dans l'esprit d'un mage, pouvant à l'occasion prendre une forme visible.

Note : malgré ma grande connaissance des arts ésotériques, je n'ai encore jamais rien rencontré de semblable au cours de mes nombreux voyages. Si les mages kobalos possèdent un tel pouvoir, leurs créatures ne connaissent pas d'autres limites que celles de leur imagination. Grimalkin

Ulska : venin mortel qui brûle ses victimes de l'intérieur. Il est sécrété par une glande à la base des griffes du

Haggenbrood. Il entraîne le kirrhos, communément appelé « mort fauve ».

Unktus : divinité mineure, vénérée par les classes subalternes de la cité, représentée avec de petites cornes recourbées.

Valcron : pièce de monnaie, souvent appelée *valc*, acceptée dans l'ensemble de la péninsule Australe. Faite d'un alliage comprenant dix pour cent d'argent, un valcron représente la solde journalière d'un fantassin kobalos.

Valkarky : la plus importante cité kobalos, située dans le Cercle Arctique. Son nom signifie « la Ville des Arbres pétrifiés ».

Vartek (pl. varteki) : *la plus puissante des trois entités trouvées dans les bœux du mage, et que j'ai fait grandir dans un mélange nutritif. Sa capacité à creuser des tunnels souterrains même à travers la roche lui permet de surgir n'importe où, et de semer la terreur au beau milieu d'une armée. Elle possède trois tentacules terminés par une sorte de lame osseuse, des dents mobiles redoutables, et elle crache un acide brûlant. Elle se déplace à une vitesse prodigieuse grâce à ses multiples pattes. Si son dos est protégé par des écailles, son ventre et ses yeux restent vulnérables. On ignore encore quelle taille peut atteindre un vartek adulte. C'est certainement la bête de guerre la plus impressionnante que les Kobalos déploieront contre nous. Grimalkin*

Whalakai : brève vision intérieure accordée à un Haut Mage ou à un mage de haizda, où une situation leur apparaît dans toute sa complexité. Selon la croyance des Kobalos, elle serait un don de Talkus, le Dieu Qui Sera, dans le but de faciliter sa naissance.

Whoskors : créatures soumises aux Kobalos, consacrées à la tâche jamais achevée d'étendre la cité de Valkarky. Les whoskors possèdent seize pattes, huit d'entre elles leur servant de bras aux multiples mains à neuf doigts, avec

lesquelles ils modèlent la skoya, la pierre tendre qu'ils excrètent par leur bouche.

Widdershin : mouvement en sens contraire des aiguilles d'une montre – ou contraire à la course du soleil. Considéré comme une façon de s'opposer à l'ordre naturel des choses, il est parfois employé par les mages kobalos pour soumettre le cosmos à leur volonté. C'est évidemment un péché d'hubris, qui les met en grand danger.

Zanti : la première des créatures étudiées par Grimalkin après qu'elle l'eut élevée à partir d'échantillons prélevés dans le repaire du mage de haizda, à Chipenden. D'apparence humaine, les zanti sont très maigres. Leurs membres grêles ainsi que leur tête sont recouverts d'écailles noires. Leurs yeux positionnés comme ceux des oiseaux leur permettent de voir devant, derrière et sur les côtés.

Zingi : la deuxième des créatures étudiées par Grimalkin. Couverts de fourrure brune, les zingi possèdent six pattes musculeuses à triple articulation. Leur corps cylindrique est formé de trois segments contenant chacun un cœur et un cerveau. Du premier jaillit une sorte de longue trompe, sous laquelle s'ouvre une large bouche. N'ayant ni yeux ni nez, ils localisent probablement leurs proies avec leurs autres sens. Ils sont également capables de les attirer jusqu'à eux. Tom Ward